

## Chapitre 2: les villes d'occident au Moyen - Age.

### §1. Villes spontanées autour d'un château (origine féodale)

#### Introduction.

Villes d'origine féodale.

à l'abri des châteaux forts (refuges) → + Commerce  
échange  
marché si le château  
est bien situé.

apparaissent déjà au même moment que les villes monastiques  
ou plus tard.

les villes avec le mot château : château-Thierry

Châteaudun

Coucy-le-château

castel

Castelramain

féité

Féité-Nilon

les suffixes.

Comte

Fontenay-le-Comte

duc

Bar-le-Duc

Les villes (influence du facteur économique) en Wallonie.

La ville est, en somme, un centre régional. Elle peut assumer cette fonction dans divers domaines et une aire plus ou moins vaste. Elle est « grande » si elle est simultanément pôle politique ou administratif, économique, religieux et culturel d'une large zone, à la fois capitale ou chef-lieu d'un territoire considérable, place industrielle et commerciale en relations suivies avec des marchés proches et lointains, métropole ecclésiastique et siège d'institutions d'enseignement. Elle reste médiocre si elle ne cumule pas ces rôles et si elle n'attire et atteint gens et choses que d'un faible rayon. Ces considérations théoriques appliquées aux réalités concrètes de la Wallonie au Moyen Age expliquent les caractères, — toujours actuels, — du réseau urbain de la région : quelques agglomérations relativement importantes et une quantité de villes de second ordre.

Les premières sont les doyennes. Elles prolongent des *civitates* et *portus* carolingiens. Car elles ont survécu aux coups de mains des Normands et des Hongrois. Certaines ont été pillées, voire incendiées, même plusieurs fois, comme Tournai. Mais elles ont rapidement relevé leurs ruines et repris leur activité.

Mieux : elles amplifient celle-ci. A la faveur de l'évolution, qu'elles stimulent d'ailleurs, dans tous les domaines, elles constituent toujours davantage le cadre, puis aussi le moteur de la vie sociale. Elles accueillent et développent les industries qui traitent des matières étrangères et travaillent pour l'exportation. Elles rassemblent les marchands, car elles sont installées le long des meilleures voies de communication, les rivières, ou plutôt aux confluent ou aux croisements avec des routes.

Elles hébergent le prince et les fonctionnaires et hommes d'armes qui servent sa politique centralisatrice. Autour de leur cathédrale, abbatiale ou collégiale, elles groupent la majorité des nouveaux établissements religieux, hospitaliers ou d'enseignement. Elles bénéficient enfin du dynamisme de leur élite.

L'origine de celle-ci ? Des *negotiatores*, des *extranei*, étrangers au système seigneurial et à la région ? Ou plutôt des gens du cru, des cadets de l'aristocratie sacrifiés aux aînés et contraints de se forger des revenus ? En tout cas, des éléments qui rompent avec les routines.

La concentration urbaine ne s'est pas poursuivie en Wallonie comme en d'autres régions, notamment en Flandre. L'industrie est, par nécessité pour la sidérurgie, par tradition pour la toilerie, restée largement rurale. Le commerce international s'est détourné par d'autres voies vers d'autres terres. Les villes ont cessé de se développer. A la fin du Moyen Age, deux seulement dépassent les 10 000 habitants, Liège et Tournai, toutes deux sièges d'un évêché, — la chose paraît significative, — l'une centre d'une vaste principauté, l'autre pratiquement indépendante, l'une sur la Meuse, l'autre sur l'Escaut. Leurs sœurs ou rivales ne comptent guère plus de 5 à 6 000 âmes : Huy, dont les bourgeois ont jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle finissant déployé une rare énergie, Namur, véritable cœur du comté de ce nom, Dinant, fidèle à la « batterie », Mons, autre capitale politique, Nivelles peut-être.

Tout cela était modeste. N'empêche que ces villes ont tenu une place considérable, tôt même la première place dans tous les domaines. Dans le politique, où elles ont aidé le prince à s'imposer à la noblesse mais aussi fait échec à ses visées absolutistes. Dans le juridique et le social, où leurs chartes ont servi de modèles au plat pays et où leur droit a été concédé à tant de villages que, d'exception, il est presque devenu norme. Dans l'économique, où leur monnaie et leurs mesures de capacité ont fait tache d'huile, indices qu'elles ont rayonné, uniformisé, unifié. Dans le culturel, où elles ont, à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, éclipsé les abbayes et rivalisé avec les cours.

#### Bourgs

Les villes de second ordre appartiennent à une seconde vague. Leurs origines aussi sont controversées. Formations spontanées ou créations artificielles ? La réponse doit sans doute varier suivant les cas. Apparemment, la plupart sont nées d'un noyau naturel dont un seigneur avisé, souvent le prince, a favorisé la croissance par l'octroi de privilèges ou sur lequel il a greffé un centre « neuf », administratif, stratégique et économique.

Car les éléments constitutifs sont identiques à ceux des grosses agglomérations : une église abbatiale ou collégiale, un château habité et défendu par un bailli, qui régent les alentours, une halle et une place de marché, une industrie dont le tissage est la branche principale, sinon unique. Le régime aussi est calqué sur celui des aînées : une charte qui supprime ou limite les charges seigneuriales, un conseil municipal doté d'une certaine autonomie, un tribunal propre.

Seules la dimension et, par contrecoup, l'influence diffèrent. Tard venues, les nouvelles villes n'ont pu prendre un grand développement. Elles sont demeurées chefs-lieux et non capitales, sièges d'un archidiaconé ou d'un doyenné et non d'un évêché, marchés régionaux, résidences d'artisans plus que de brasseurs d'affaires. Fait éloquent : aucun couvent franciscain ne s'y est ouvert.

Abbatiale, collégiale, archidiaconé, doyenné, évêché, couvent franciscain : la présence de tous ces mots dans un seul alinéa prouve l'étroitesse des liens entre le matériel et le spirituel et elle invite à passer à celui-ci.

## I. L'architecture militaire au Moyen-Âge. (le château-fort).

### A. Evolution de la conception du château-fort.

En fait, la défense était proportionnée à l'attaque qui restait anarchique et sans grands moyens.

Une telle défense ne pouvait suffire dès lors que l'attaque se montra plus agressive, grâce à un perfectionnement des armes mais aussi à une volonté conquérante plus affirmée de la part de certains seigneurs. Alors apparut une dialectique entre une réalité qui n'est pas toujours pleinement saisie et une connaissance théorique. Cette dernière se fonde sur la lecture des ouvrages antiques et plus particulièrement de Végèce dont les

« Stratagèmes » deviennent une référence fréquente. La conséquence aboutit à la redécouverte du rôle du flanquement.

Jusqu'alors la défense linéaire laissait prise à l'attaque. Elle fit place à une défense concentrée dont les murs étaient « battus » par des ouvrages avancés. Les tâtonnements que l'on aperçoit dans les constructions montrent que l'importance du flanquement n'a pas été immédiatement perçue. A

Houdan, dans le premier tiers du XII<sup>e</sup> siècle, le donjon cylindrique est renforcé de quatre tourelles qui ne permettent pas de surveiller les murs en raison du plan courbe.

A Provins, on adopte un autre parti avec un plan octogonal dont les pans coupés sont occupés par des tourelles. A Etampes, la composition est plus élaborée, mais aussi inefficace, avec quatre tours qui s'interpénètrent.

À la fin du XII<sup>e</sup> siècle, un fait nouveau devait bouleverser la nature de la défense, jusque-là isolée. La ville, devenue dans le monde occidental un élément essentiel de la vie commerciale, politique et intellectuelle, commence à jouer un rôle non négligeable dans le domaine militaire. L'initiative en revient à Philippe Auguste qui avait compris tout ce qu'elle pouvait représenter comme appui dans sa lutte contre les Plantagenêts. A sa demande et à l'imitation de ce que les bourgeois de Paris avaient réalisé, les villes les plus importantes se sont entourées de puissantes enceintes, constituées d'un mur haut et épais, scandé à intervalles réguliers de tours circulaires dont l'avancée permet de protéger les courtines. En même temps, le roi résolut le délicat problème de l'effectif, puisqu'il appartenait à la population d'assurer la surveillance et la protection de l'enceinte contre un ennemi possible. Pour renforcer encore cette défense, Philippe Auguste donna l'ordre à un corps d'ingénieurs créé à cet effet de construire devant ces murs des bastilles. Elles ont toutes été conçues suivant un même parti qui ne varie guère du nord du royaume jusqu'en Berry : des tours de plan circulaire protégées à l'extérieur par un large et profond fossé et renforcées à l'intérieur par des voûtes d'ogives qui faisaient également office de pare-feu, la défense était réduite au sommet des murs. A Paris, les précautions

prises furent encore plus grandes avec la construction au bord du fleuve sur la rive droite, orientée vers la Normandie, d'une puissante forteresse ramassée sur elle-même : le Louvre. Le plan rectangulaire allait faire école dans le royaume, à Dourdan et à Yèvre-le-Châtel. Le principe de la défense est à la fois stratégique, par le choix de l'emplacement, et habile, puisqu'il suffit d'un nombre restreint d'hommes pour en assurer la protection. Il résulte d'une réflexion fondée sur l'étude des monuments antiques, qui ont servi de modèle, et des constructions contemporaines, dont les faiblesses avaient été reconnues, aussi sur une connaissance approfondie des textes antiques et plus spécialement des « Stratagèmes » de Végèce.

La formule mise au point par les ingénieurs de Philippe Auguste s'imposa rapidement à l'ensemble du royaume : Carcassonne, Coucy, Boulogne, Angers, Najac, qui existent encore, en sont les exemples les plus célèbres. Elle persistera fort longtemps. On la trouve au début du XIV<sup>e</sup> siècle à Villandraut, où le pape Clément V fit dresser dans son pays d'origine un château qui demeure encore fidèle au parti général du début du XIII<sup>e</sup> siècle.

À partir du XIV<sup>e</sup> siècle se produit une double évolution : la création de châteaux résidentiels, où le seigneur pouvait loger confortablement avec sa cour, et le perfectionnement de la défense. Avignon offre l'exemple le plus illustre de la première innovation. Benoit XII (1334-1342), en décidant de s'installer dans cette ville, se résolut à construire un palais qui fut également une forteresse. À la nudité étonnante des murs, s'ajoute la présence de mâchicoulis sur consoles. Clément VI (1342-1352) agrandit considérablement l'œuvre de son prédécesseur, lui conservant à l'extérieur son aspect sévère et réservant à l'intérieur un décor d'une rare élégance. La paix régnait alors et rien ne laissait présager que la guerre allumée entre la France et l'Angleterre allait durer un siècle. Le besoin s'en faisant sentir, d'autres forteresses furent dressées à l'endroit où le danger devenait pressant. Ailleurs, le roi ou les seigneurs se contentèrent de remettre en état des constructions plus anciennes en les dotant des perfectionnements défensifs les plus récents. Des formules nouvelles se font jour, comme en témoignent deux imposantes constructions de Charles V (1364-1380) : la bastille Saint-Antoine et Vincennes. La première avait pour mission de protéger Paris vers l'est tout en permettant de guetter les signes d'une éventuelle insurrection, la seconde était considérée comme une défense avancée. La Bastille présentait, avec un plan polygonal à six côtés inégaux, un parti très neuf : les courtines s'élevaient à la hauteur des tours, ce qui permit d'établir au sommet des murs un chemin de ronde continu qui

épousait les sinuosités du contour. Les mouvements de la défense en étaient facilités d'autant. Le principe fut généralement adopté jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

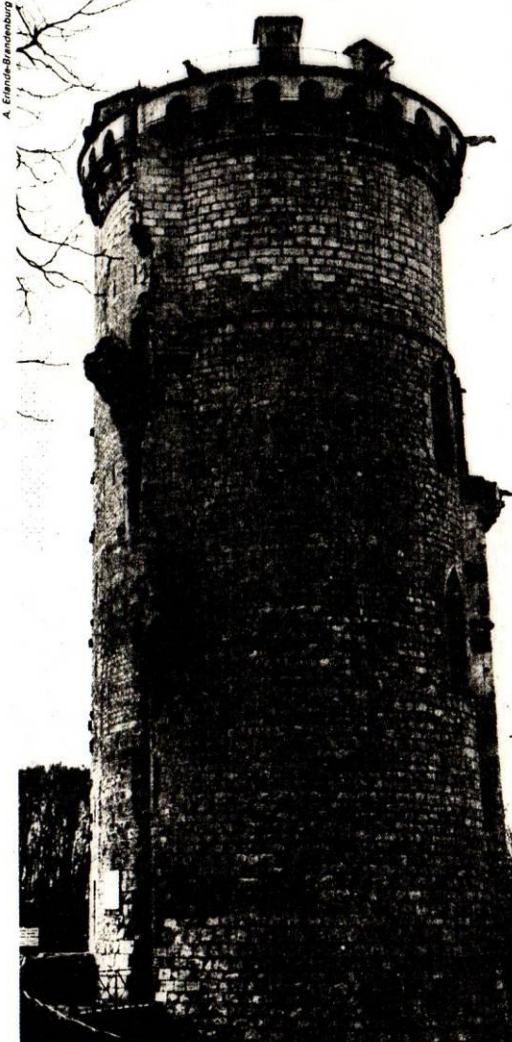
Vincennes est encore un cas plus particulier : le roi songea à en faire sa capitale administrative par méfiance envers Paris, comme Louis XIV le réalisa plus tard à Versailles. Une vaste enceinte (335 m sur 175 m) cantonnée de tours rectangulaires abritait à l'intérieur le vieux manoir du XIII<sup>e</sup> siècle précieusement conservé. Le roi lui ajouta seulement une vaste chapelle au rez-de-chaussée. Pour renforcer la défense, il éleva sur la courtine occidentale un donjon, lui-même protégé d'une chemise (enceinte extérieure). À l'intérieur se trouvaient aménagés les appartements du roi et de la reine. Renouant d'autre part avec la conception romane, l'accès se faisait non pas au rez-de-chaussée, mais à l'étage. Bien d'autres châteaux contemporains, pour renforcer leur défense, imitèrent ce parti. En revanche, les constructions antérieures, dont le rôle militaire n'était plus justifié, furent aménagées avec un luxe extraordinaire. Charles V en a donné l'exemple avec le Louvre qui, désormais abrité à l'intérieur de la ville par extension de l'enceinte, devint un château de fête. Le duc de Berry à Mehun-sur-Yèvre et le duc d'Anjou à Saumur s'inspirèrent du modèle royal. Seul Louis d'Orléans entreprit la construction de vastes forteresses comme Pierrefonds, qui fut achevée, et comme la Ferté-Milon, qui ne le fut jamais. Pendant la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle s'élevèrent des châteaux qui témoignent d'une adaptation tardive mais incontestée au progrès de l'attaque. Le canon, mal maîtrisé à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et au début du XV<sup>e</sup>, devient lentement efficace. Les mâchicoulis perdent leur rôle et tendent donc à disparaître ; la hauteur des fortifications est réduite. En même temps, le nombre de canonnières se multiplie singulièrement.

Les ponts ont été également un élément non négligeable dans la défense. Dès la fin du IX<sup>e</sup> siècle, Charles le Chauve établit un certain nombre de ponts en bois afin de barrer la route aux Normands.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, l'habitable réapparaît, le pont faisant partie d'un ensemble fortifié plus vaste : ainsi, à Cahors, le pont Valentré. Le principe en avait été soigneusement établi par les ingénieurs de Philippe Auguste qui protégèrent la tête d'une bastille avancée et qui relièrent étroitement la fortification du pont à celle de la ville. (9<sup>e</sup> Atlas)

Fig. 5/156 Mehun-sur-Yèvre

Le château de Mehun-sur-Yèvre est caractéristique des châteaux édifiés au XIII<sup>e</sup> siècle et qui ont été profondément renouvelés par la suite : ainsi le Louvre, forteresse militaire de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, qui a perdu son rôle lorsqu'une nouvelle enceinte l'a intégré à la ville. Charles V (1364-1380) le modifia pour en faire une résidence princière. Le comte d'Anjou en fit de même à Saumur et le duc de Berry à Mehun. Il fit appel aux plus grands spécialistes de son époque, architectes et sculpteurs, qui transformèrent l'austère forteresse en une agréable résidence. (9<sup>e</sup> Atlas)



La forteresse initiale. — En 1200, Philippe Auguste élève, près de la Seine, au point le plus faible de la défense de Paris, le château fort du Louvre, donjon extérieur de la nouvelle enceinte : il n'occupait que le quart de l'actuelle cour Carrée. Le roi n'en fait pas sa résidence (celle-ci reste le palais de la Cité) mais abrite, dans la forteresse, son trésor, ses archives, son arsenal. Au 14<sup>e</sup> s., le Louvre est dépassé par l'enceinte bâtie à cette époque, ce qui met fin à son rôle militaire. Sans changer ses dimensions, Charles V le transforme en demeure habitable. Dans l'une des tours, il installe la fameuse « librairie » qui lui a valu le nom de Sage (savant).

Après Charles V, le Louvre ne reçoit plus guère d'hôtes pendant cent cinquante ans :

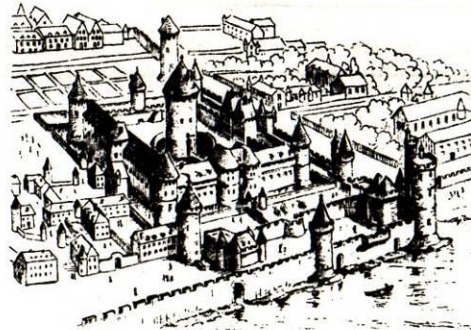


Fig. 5/157

Le Louvre de Charles V. (Nichelin)

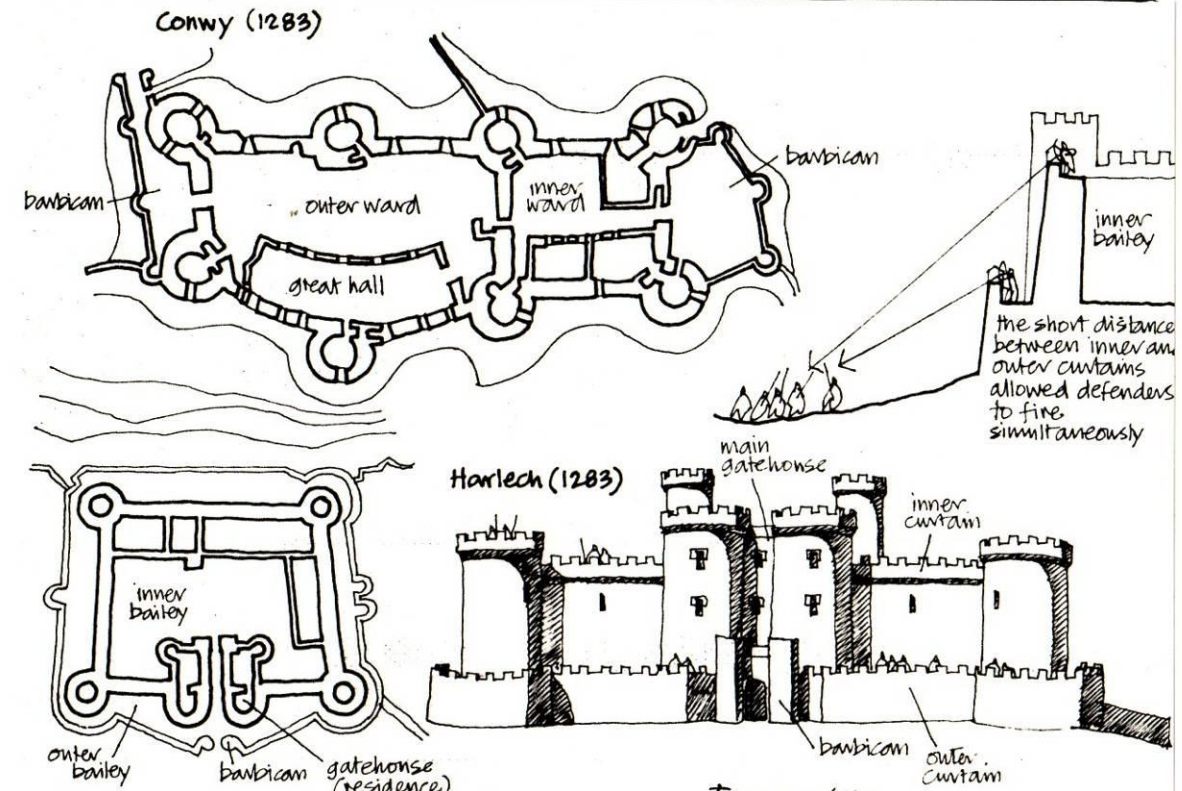
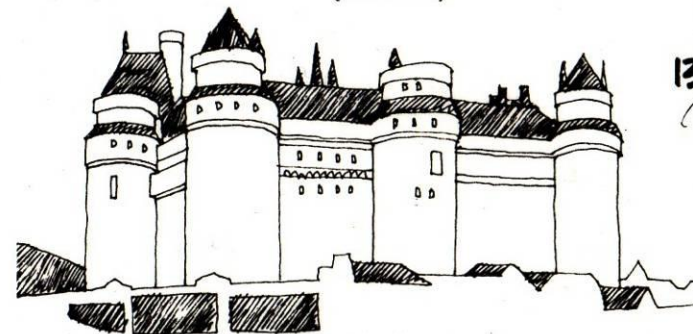
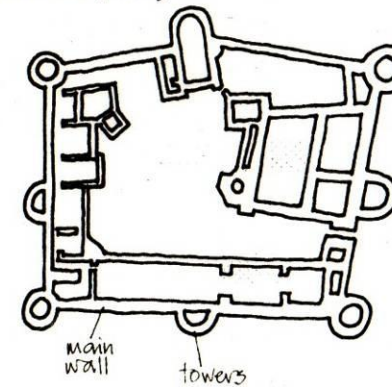


Figure 5/158  
the castle in the  
13th and 14th centuries  
(Riesbero)



Pierrefonds (1390)



Palace of the Popes,  
Avignon (1316)

B. la défense active : les tours circulaires (détail).  
(à partir du XII<sup>e</sup>).

(Après la défense passive des tours carrées).

La volonté clairement manifestée dès 1180 par Philippe Auguste de reconquérir son royaume sur les Plantagenêts, dont les possessions s'étendaient largement, devait entraîner une révolution dans le principe de la défense, tant sur le plan militaire que sur celui de l'architecture. À une conception éclatée et anarchique qui régnait jusqu'alors, avec des forteresses dressées sur le territoire de façon ponctuelle et sans lien entre elles, qui exigeaient en outre pour leur garde et leur défense en cas d'attaque des garnisons importantes, va succéder une vision stratégique fondée sur deux principes nouveaux : la nécessité de tenir le terrain conquis sur des populations dont la fidélité n'avait rien d'assuré ; l'intégration de la forteresse dans un système défensif homogène. Pour arriver à ces fins, le roi de France avait créé - ce qui est unique pour l'époque - un corps d'ingénieurs militaires et les noms de treize d'entre eux nous sont connus. Ils ont eu pour mission de diriger la construction, dont ils étaient responsables devant le roi. Grâce à quelques documents qui nous sont parvenus, la genèse de chaque opération peut être retracée ; elle est toujours identique : le choix du site était dicté par des impératifs tactiques décidés par le roi et le conseil qui devait l'entourer ; l'étude du terrain et l'implantation précise relevaient de l'ingénieur. Quant au parti général, il a été adopté une fois pour toutes et on le retrouve dans toutes les forteresses connues.

En fait, ces constructions sont de plusieurs types : les enceintes urbaines, dressées généralement aux frais des habitants qui en assurent en outre l'entretien et la garde ; les compléments à des fortifications plus anciennes ; et enfin les travaux neufs. Cette dernière catégorie apparaît comme la plus originale et il en subsiste suffisamment de témoignages pour que leur étude permette d'avancer des conclusions sûres. Il s'agit de tours circulaires dont les dimensions sont identiques ou ne varient que fort peu, leur diamètre extérieur allant de 13,50 m à 18,60 m, le diamètre intérieur de 6,10 m à 8,20 m ; l'épaisseur des murs de 3,80 m à 6,95 m ; la hauteur, plus difficile à évaluer, se situant généralement entre 27 et 31 m. La tour était en outre protégée à l'extérieur par un fossé maçonné à fond de cuve, profond et large. L'intérieur présente partout la même disposition : deux portes percées au rez-de-chaussée en vis-à-vis, auxquelles on accédait par un pont-levis suffisamment léger pour pouvoir être actionné par une ou deux personnes. La tour présentait trois niveaux voûtés d'ogives. Au rez-de-chaussée une cheminée avec sa hotte et un fond de tuileau creusé pour ménager un four à pain, un puits et des latrines. Dans l'épaisseur du mur est creusé un escalier à vis qui monte de fond jusqu'au couronnement de la tour, sommée d'une toiture en charpente, en encorbellement.

Cette nouvelle disposition présentait plusieurs avantages, elle permettait en particulier une circulation horizontale et verticale aisée. L'assiégé pouvait se réfugier facilement à l'intérieur après avoir replié le pont-levis. Il accédait rapidement au sommet de la tour grâce à un escalier large et bien éclairé : la présence, au rez-de-chaussée, d'un puits, d'une cheminée et vraisemblablement de vivres lui permettait de subir un siège. Le plan circulaire, l'épaisseur des murs, les ogives qui renforçaient encore la cohésion de la maçonnerie permettaient à la tour de résister aux machines de guerre alors en plein perfectionnement. Enfin, les fossés, larges et maçonnés, la mettaient à l'abri de la sape.

Selon son emplacement le donjon a un rôle différent. Renonçant à une défense de campagne, comme l'étaient jusqu'alors toutes les défenses de pierre, le roi les lia étroitement à la ville. Les tours fournissaient en effet un formidable élément d'appoint contre l'ennemi. Les premières tours - à Vernon et à Gisors (1196) - sont encore solidaires de l'enceinte du château et l'enceinte de la ville

vient buter contre elles, mais le principe de leur isolement total est bientôt acquis. À Villeneuve-sur-Yonne, le tracé de l'enceinte est même modifié pour éviter que la tour n'y soit attachée. Cette distanciation permettait à la garnison de la tour de se réfugier dans la ville si la première était prise, de se mettre à l'abri dans la tour si la ville tombait aux mains de l'ennemi.

Ces tours présentaient un autre avantage au moment de leur construction, grâce à un phénomène nouveau dans l'Occident médiéval, celui de la standardisation. Il en est résulté un gain de temps considérable qui explique l'extraordinaire rapidité avec laquelle elles furent dressées. En même temps, leur coût pouvait être estimé assez exactement ; en général il s'élevait à une somme assez importante se situant entre 1 400 et 2 000 livres.

Ces tours n'étaient en fait qu'une partie de la conception militaire de Philippe Auguste : une défense concentrée dont les bâtiments s'épaulaient mutuellement. Un autre élément, celui-ci d'ordre psychologique, s'y ajoutait, dont le rôle ne doit pas être négligé : elles reproduisaient très exactement la tour du Louvre, dont tous les fiefs de France relevaient. Elles devenaient ainsi le symbole visible du pouvoir royal nouvellement conquis. (59 Atlas)

C. Exemples. the main features of the concentric castle  
Fig. 5/159

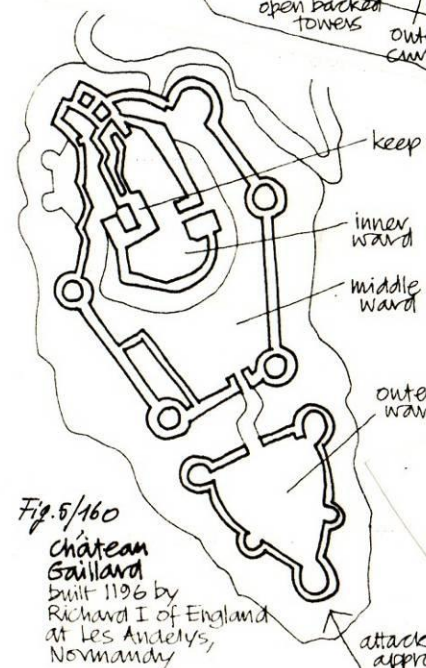
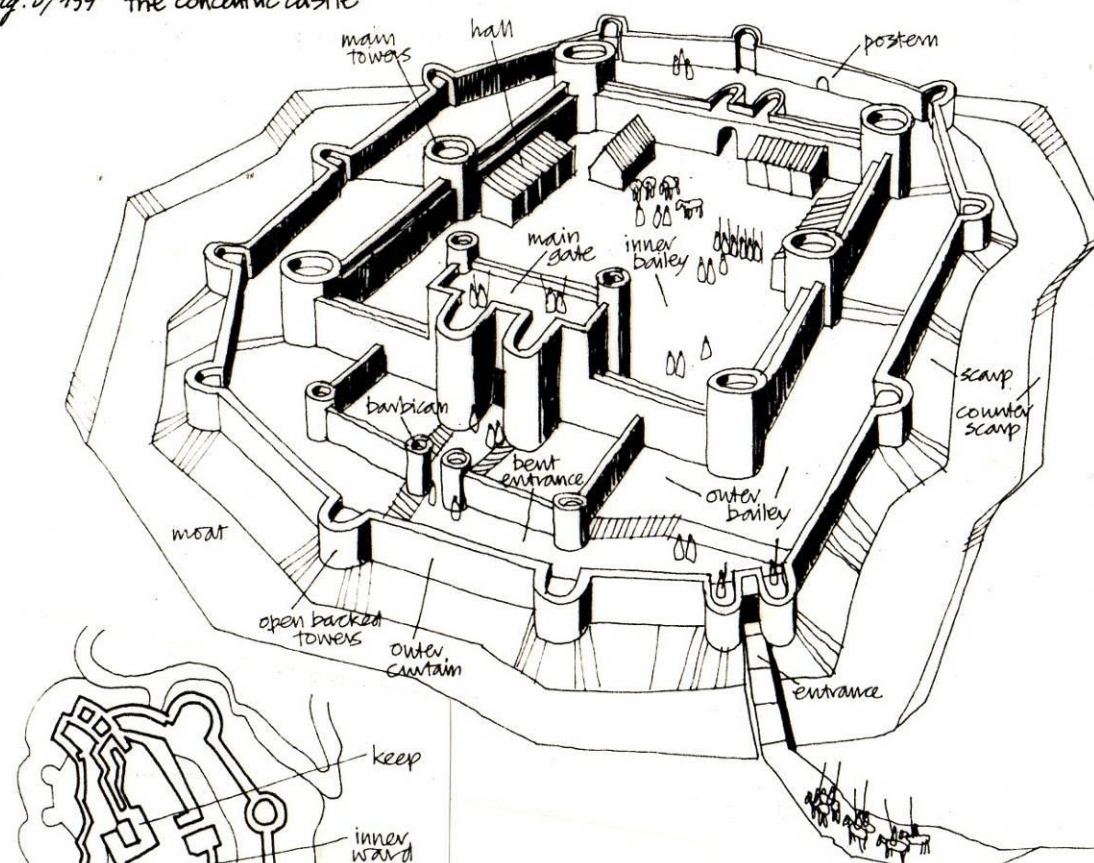
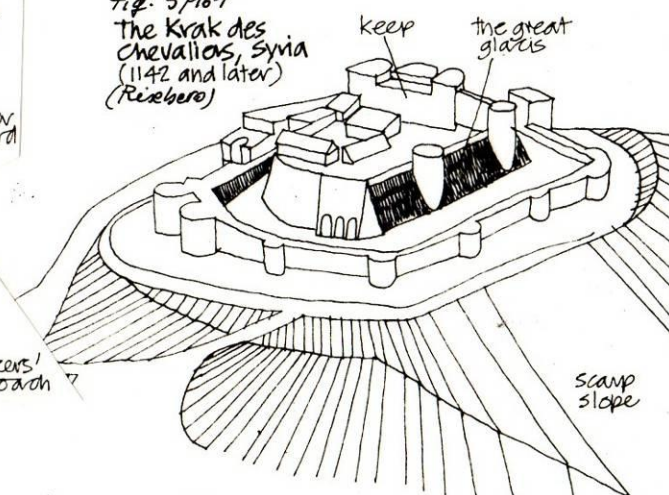


Fig. 5/160  
Château  
Sailly  
built 1196 by  
Richard I of England  
at Les Andelys,  
Normandy

Fig. 5/161  
The Krak des  
Chevaliers, Syria  
(1142 and later)  
(Reber)



Le Krak des Chevaliers

La prise en 1110, par Tancrede, de ce qui allait devenir le Krak des Chevaliers devait assurer la survie du comté de Tripoli. Dominant la Boquée, il permet de garder la trouée d'Homs. Après fut entreprise la nouvelle construction qui subit jusqu'à sa prise en 1271 par les musulmans d'importantes modifications. Une vaste chemise extérieure, protégée par des tours carrées et circulaires, englobe le château, lui-même protégé par une muraille concentrique à l'intérieur de laquelle sont disposés les différents bâtiments. Au centre se trouve la cour, sur laquelle donne la grande salle bordée par une galerie. Dans cette construction complexe, la qualité de l'appareillage montre qu'il a été fait appel aux meilleurs maçons. À droite, dans la partie occidentale du Krak se trouve une salle de 120 mètres de long, voûtée en plein cintre et éclairée à intervalles réguliers par des percements effectués dans la voûte. (59 Atlas)

Ce château fut édifié en SYRIE par les chevaliers de l'ordre de l'Hôpital (moines-soldats) au 11ème siècle puis au 12ème siècle sur les restes d'un petit château Curdes dont ils s'étaient emparés - Ce promontoire, point stratégique gardait en fait une étroite vallée d'une vingtaine de kilomètres de large, seul couloir par où les arabes venus du Liban auraient pu investir le Comté de Tripoli alors aux mains des croisés. De plus il constituait un relais pour les croisés avant d'aller combattre les musulmans. Cette forteresse pouvait en permanence abriter 2000 soldats dont 500 à cheval, ce qui signifie que celle-ci devait être organisée comme une unité de vie autonome comprenant tous les éléments nécessaires à la subsistance (réserves de nourriture sous l'esplanade, cuisines et salles de repas, salles de repos, latrines, salles d'armes, salles de réunion, chapelle, le grand berquill, c'est à dire une réserve d'eau pour les chevaux, un puits, etc... et même un moulin à vent qui surmontait l'une des tours).

Remarquons que ce château-fort fut construit en deux plans car la première enceinte et la chapelle ayant été gravement endommagés par un tremblement de terre en 1157, les chevaliers décidèrent de les reconstruire et de les consolider par des talus de pierre soutenant les murailles.

De plus, ils en profitèrent pour construire une deuxième enceinte abritant un immense réservoir à eau, le grand "berquill".

Le ravitaillement était assuré par un prélèvement sur les métairies de la vallée auxquelles ils assuraient une protection en cas d'invasion.

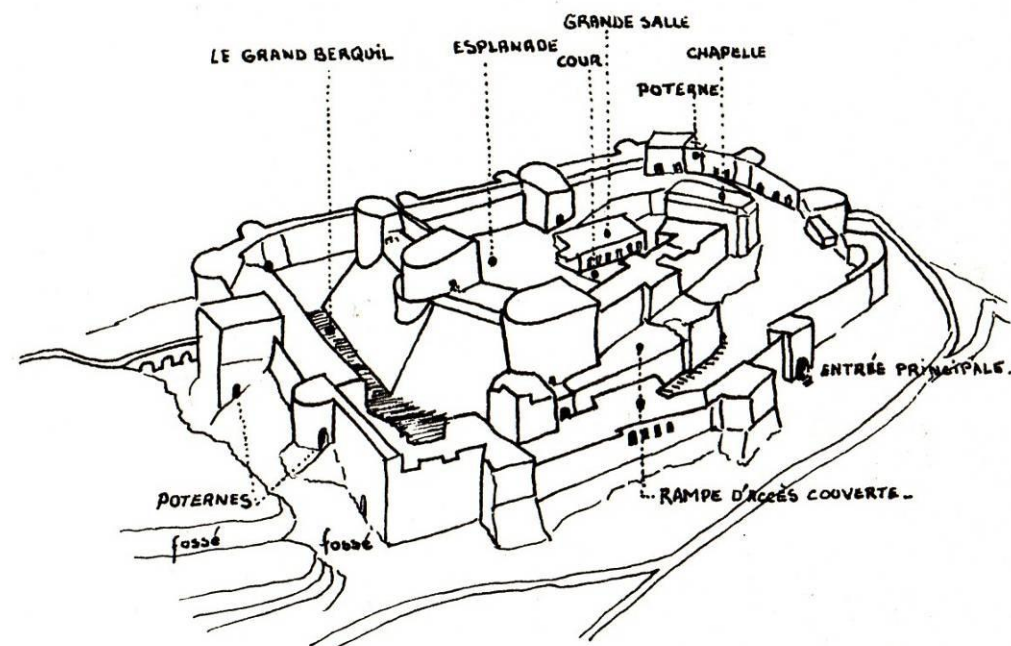
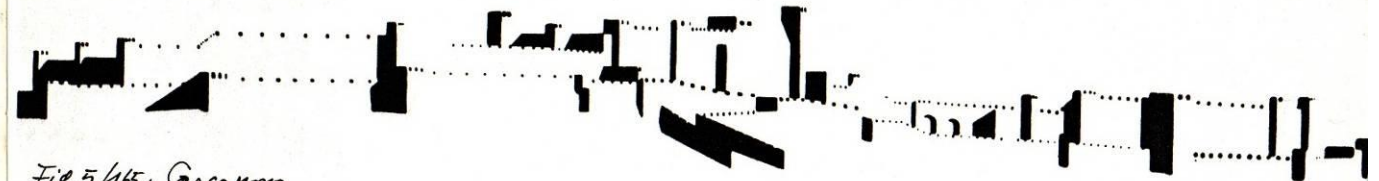
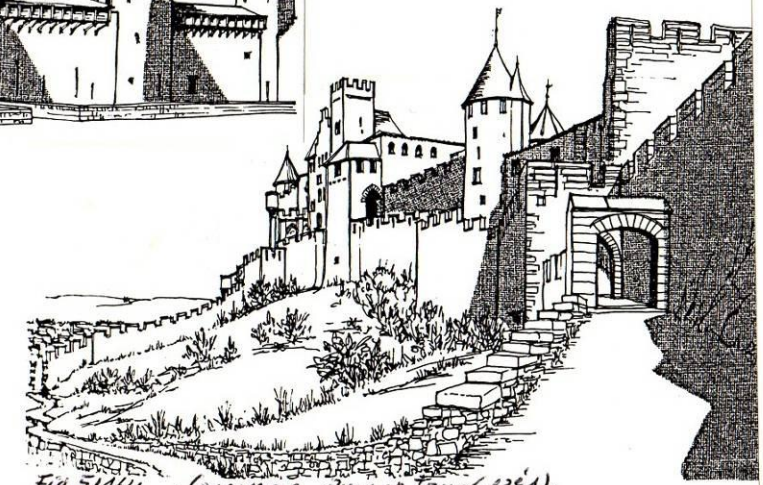
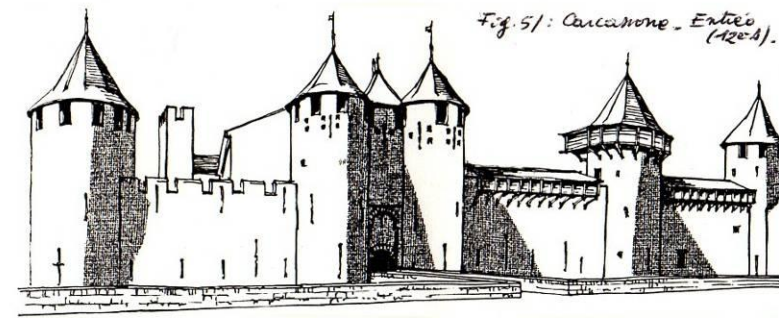


Fig. 5/162: le Krak des Chevaliers

Le Crac en plus de ses fonctions physiques de défense et de qfte, nous semble aussi s'élever comme un symbole de la puissance des croisés face à leurs adversaires musulmans.

Il constitue en plus une synthèse des connaissances de l'architecture militaire française du 12ème siècle ainsi que quelques éléments glanés de ci de là au cours du voyage, par exemple ; les bretèches de pierre).

5/163: Carcamone (ville vieille). Cité fortifiée.



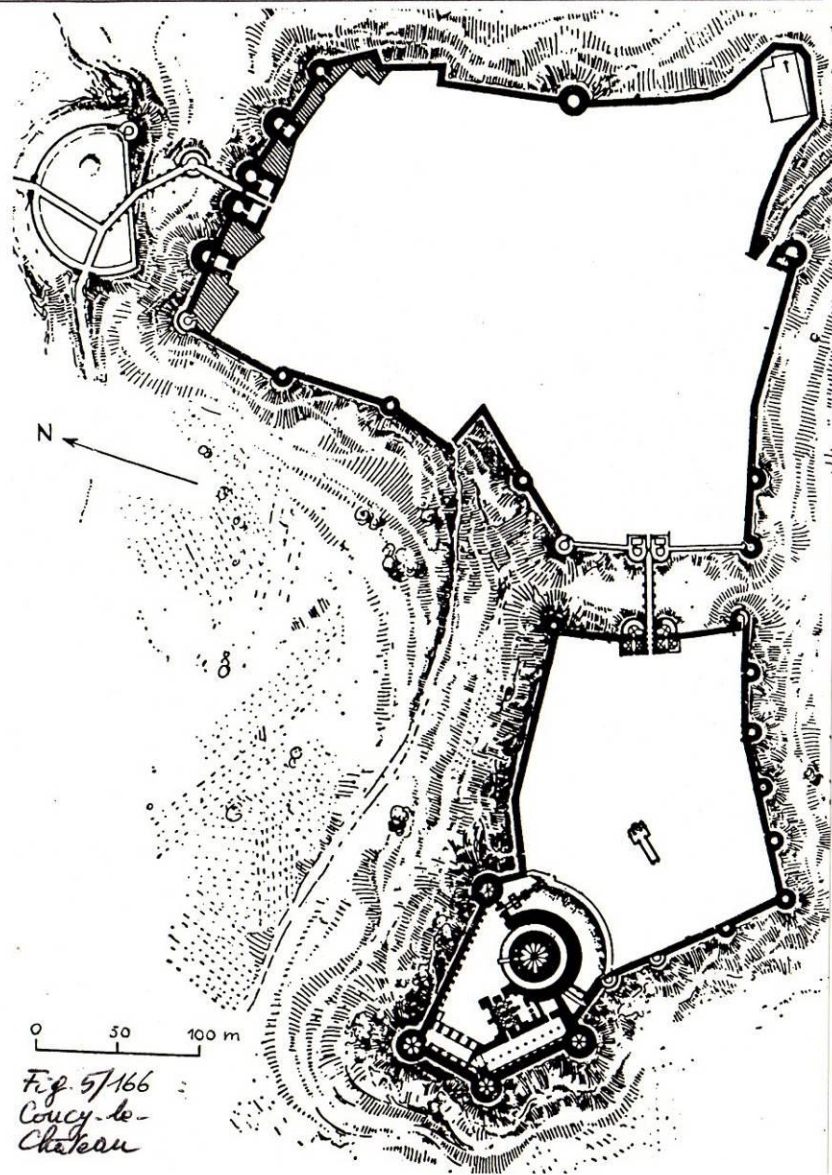


Fig. 5/166  
Coudy-le-  
Château

## A2 - Exemples en Belgique - 1. Reinhardstein.

A dire vrai, le château de Reinhardstein appartient presque à la légende. Légende fantastique du passé bien sûr, puisque des moines stavelotains y ont situé un épisode de l'épopée merveilleuse des quatre fils Aymon et puisqu'on soutient parfois même que la chasse de saint Hubert s'y trouverait cachée depuis l'exode des bénédictins lors des troubles révolutionnaires. Mais légende du présent aussi, puisque toute la forteresse a resurgi des broussailles et des décombres en quelques années grâce à l'enthousiasme et à la ténacité du professeur Overloop. Depuis 1969, ce dernier s'est acharné à faire renaître le château de ses ruines, à le réanimer et à lui rendre sa position privilégiée dans le concert des forteresses du pays. Aventure humaine remarquable dont les leçons ne sauraient être perdues pour l'avenir ! Qui plus est, le château fascine par son site qui est en instance de classement, et par son histoire.

Planté seul au milieu du Parc international d'Ardenne-Eifel, dans une réserve naturelle où les ornithologues et les botanistes ont recensé des dizaines de sujets rares ou intéressants, il apparaît brusquement au détour d'un sentier forestier dans un cirque serré de collines boisées. Ses constructions sont assises à même le rocher du petit éperon qui domine le confluent de la Warche et du ru d'Ovifat dont les eaux chutent en une cascade de 60 m. Dans le pays fagnard, la forteresse se signale comme l'exemplaire unique en Belgique d'une fortification médiévale à la façon de l'Eifel. Elle évoque le célèbre « Burg Eltz ». Au demeurant, son dispositif lui-même peut y faire également songer. En se fondant sur l'iconographie ancienne et sur l'observation des vestiges remis au jour, mais hélas sans campagne photographique préalable, le restaurateur a pu en recomposer la majeure partie. La coloration plus claire des maçonneries désigne bien les zones remontées.

Le cœur du château occupait la terrasse supérieure de l'encrochement de grès et de schiste. Sur les quelque 9 ares seulement qu'elle lui offrait, il a rassemblé un ensemble de constructions fort dense. Après le chemin en défilé qui montait à la base de l'arête sud-est, s'ouvrait une porte modeste, jadis protégée par un redent de maçonnerie. Elle donnait sur une cour coincée entre le donjon à droite et un bâtiment de deux niveaux ponctués d'une tour cornière avec encorbellement à gauche, là où bruisse aujourd'hui une petite fontaine médiévale. De cette première esplanade, un étranglement donnait communication à une courette plus étroite encore, presque totalement cernée par les hautes murailles ocre du donjon à droite, du « Palas » ou logis à gauche et d'une puissante construction turriforme en face. Seule échappée moderne : la courte perspective ménagée du côté du jardin actuel, en contrebas de la plate-forme supérieure, entre le volume vertical du donjon qui contrôlait l'entrée, et celui du massif dressé à l'extrémité septentrionale du rocher. Sous ce dernier règne d'ailleurs un cellier qui doit compter parmi les éléments les plus anciens du château, car sa voûte en berceau résulte manifestement de la rénovation d'un état préexistant. A l'étage se place maintenant une ample chapelle dédiée à Notre-Dame. Perpendiculairement à ce massif, le corps de logis seigneurial se dresse prudemment au droit du flanc escarpé qui le mettait à l'abri d'atteintes malveillantes.

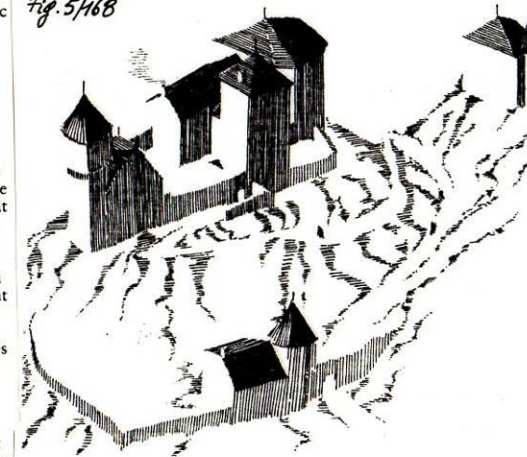
Autour de ce groupe compact d'édifices qui étaient affectés en ordre principal au seigneur et à ses proches et qui constituaient en somme l'équivalent d'une haute-cour, s'étendait une autre série de bâtisses formant la seconde enceinte. Celle-ci circonscrivait le pied du château en une bande de terrain, ou sorte de lice, relativement étroite, d'est en ouest. Son accès devait s'opérer, non point comme de nos jours par l'est, mais beaucoup plus probablement par le sud, près de la demeure décoiffée qui s'y dresse encore et que les gravures montrent cantonnée d'une solide tour ronde et d'un porche. Du reste, la basse-cour proprement dite s'étendait aussi de ce côté, plus bas que l'enceinte, logiquement à proximité de la Warche. Vers l'est cette fois, l'approche était défendue par une autre grosse tour qui a été ouverte à la gorge avant d'être refermée en 1835, et flanquée elle aussi d'une tour circulaire à mi-hauteur du ravin. Au total, le complexe entier ne comprenait donc pas moins de sept à huit tours qui garantissaient surtout les abords moins abrupts. Toute sa composition était rationnelle et bien étagée suivant les fonctions.

Certes, on peut contester certains aspects de la remise en état, comme le dispositif de la chapelle qui surprend par ses dimensions proportionnellement inusitées, l'absence d'enduit sur le moellonnage brutal des parois ou l'accrochage, suivant le modèle de la latrine de Poulseur, d'une « bretèche » au donjon. Mais on ne saurait discuter l'étagement de la grande tour, le jeu des toits en vieilles ardoises de Vielsalm, la série d'époque des quatre fenêtres à coussièges de la salle principale du « Palas » ou la volumétrie du donjon qui avait été raccourci en 1677 afin d'échapper aux menaces de représailles des troupes françaises. Le château d'ailleurs avait longtemps vécu. Les adaptations successives aux modes que suppose son occupation jusqu'au terme de l'Ancien Régime, l'avait évidemment remodelé. Aujourd'hui, il est sauvé et sa physionomie générale retrouvée, ce qui n'est pas mince. Son histoire aussi a pris un relief étonnant à l'heure où l'Europe se forge.

Les investigations en ce domaine indiquent que Reinhardstein perpétue un habitat très ancien, où des traces de stations néolithiques et des restes celtiques ne semblent plus devoir être mis en doute. Tout près de la « villa » carolingienne de Waimes, il a peut-être jalonné la fameuse Route Charlemagne qui se dirige vers Ciney, Dinant et son rocher Bayard, puis l'Entre-Sambre-et-Meuse. Toujours est-il qu'en 1334, Renaud de Waimes fut autorisé par Wenceslas de Luxembourg à reconstruire ici une forteresse à la pointe septentrionale du duché. Le gros œuvre subsistant remonte à cette époque. Comme Poulseur qui bientôt s'appellera aussi « Renastienne » parce que les Waimes y furent au bas moyen âge, ce château-fort d'état jouera un rôle non négligeable, situé comme il l'était entre les principautés ecclésiastiques de Liège, de Stavelot-Malmédy et même de Prüm. Ses occupants seront maieurs héréditaires de Waimes. Parmi eux apparaissent vers 1500 les Metternich qui ne vendront la place qu'en 1812, date du début des malheurs et des dégradations du château, en dépit de l'une ou l'autre tentative de mise en valeur, notamment en 1902. Reinhardstein par conséquent fut le berceau de ce lignage d'où sortira le grand diplomate du Congrès de Vienne en 1815, le chancelier prince Clément de Metternich-Winneburg (1773-1859). A la demande de son arrière-petit-fils, le château est devenu le « Burg Metternich » en 1973. Le geste était symbolique mais son propriétaire insiste pour que le drapeau européen qui flotte désormais à la proue de la forteresse réhabilitée, proclame hautement les destinées d'un Occident réuni.

Ajoutons qu'au sein des collections dont le professeur Overloop a gratifié la demeure qu'il continue à rehausser d'année en année, il faut épinglez une statue grandeur nature de Charlemagne du XVII<sup>e</sup> s., deux armures étonnantes des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> s., une crèche en bois articulée, un antiphonaire antérieur au Concile de Trente (1545-1563), un Christ de voyage, une grande tapisserie du XVII<sup>e</sup> s., une série de coffres et de statues, des marionnettes bruxelloises et liégeoises, une foule d'autres objets encore. (Genicot) L.F.G.

Fig. 5/168



1. REINHARDSTEIN. Plan des vestiges avant la restauration. D'après H. Reiners et F. Krause, 1935.  
2. REINHARDSTEIN. Essai de restitution d'après l'iconographie ancienne.

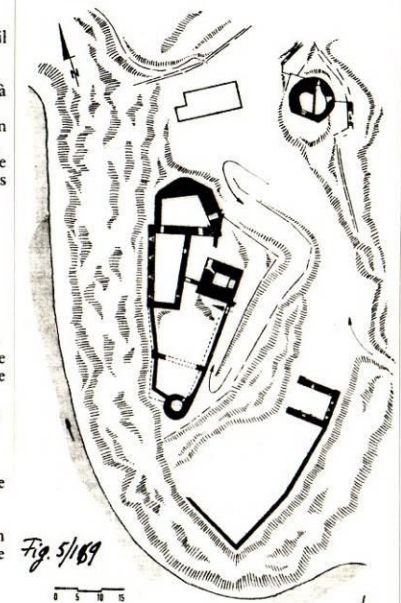
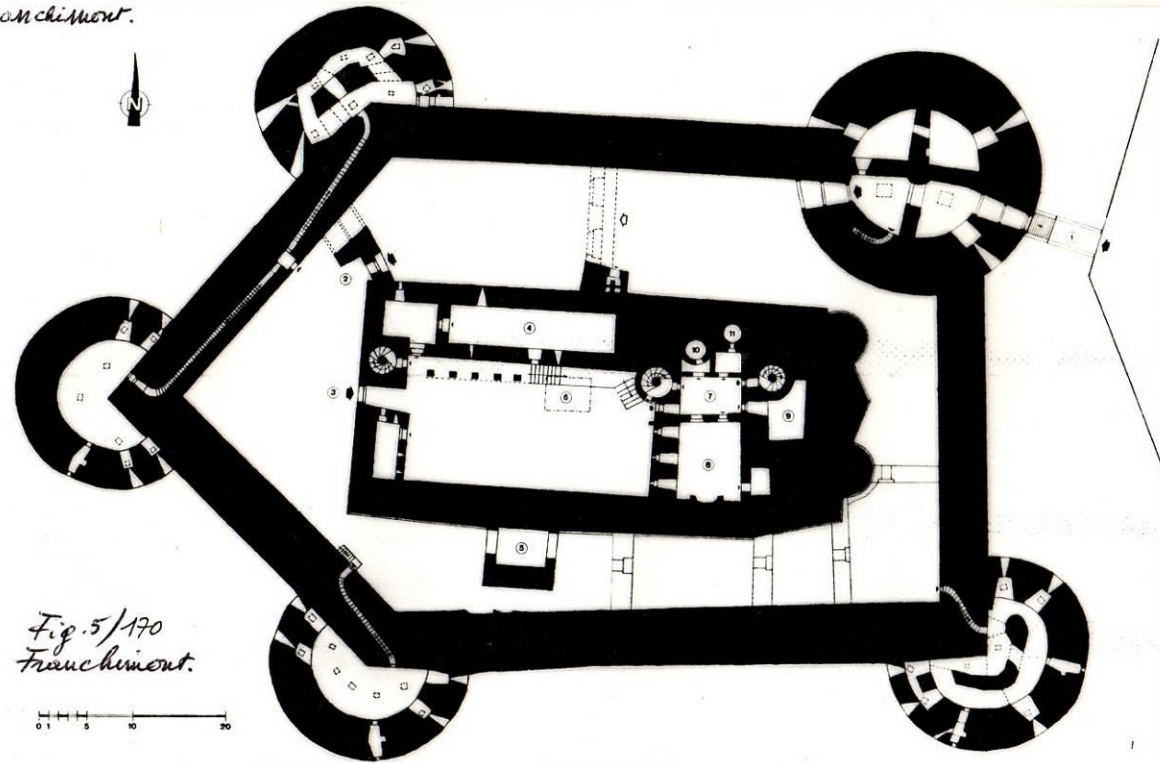


Fig. 5/169

L. Franchimont.



Célèbre par l'épique randonnée des Six Cents Franchimontois du 29 octobre 1468, le hameau de Franchimont domine la ville de Theux. Vues de la route de Spa, les ruines imposantes de sa forteresse médiévale se dressent au milieu des coteaux boisés de la Hoegne, qui lui assurent une protection naturelle. Elles gardent une allure altière par leur position stratégique, accessibles seulement du côté oriental, que barrent des fossés profonds, et par la robustesse de leur appareil en moellons siliceux. Après la reconstruction presque totale faite à l'instigation de l'évêque de Liège, Arnould de Hornes (1378-1389), aussitôt après l'incendie de 1387, le parti général qui s'apparente de loin à celui de Moha, se compose d'une épaisse courtine pentagonale de quelque 120 sur 75 m, délimitant une lice intérieure qui circonscrit elle-même le château proprement dit. En fonction des progrès que connut la poliorcétique à partir du XV<sup>e</sup> s., cette enceinte fut renforcée aux angles par de lourdes et basses « casemates » circulaires, dont les voûtes sont trouées d'évents pour les fumées de la poudre à canon. Curieusement, celles-ci ne figurent pas sur la maquette réalisée vers 1905 par G. Ruhl-Hauzeur et déposée à la Bibliothèque universitaire de Liège. Entre elles, les courtines épaisses de 5 à 6 m à la base, englobaient de longues rampes d'escalier qui montaient vers des plates-formes destinées à l'usage des pièces d'artillerie. A l'angle nord-est, le plus exposé, ne restent que les substructions de la colossale tour casematée de 26 m de diamètre, qui fut démantelée en 1676 par les troupes françaises durant la guerre de Hollande. C'est elle qui défendait l'entrée unique (1) du complexe fortifié, de concert avec les coulevrines et bombards des casemates battant les flancs voisins de la muraille. Sa traversée était coupée par un triple barrage de herse et de portails.

Au centre du dispositif, le château s'implantait suivant un plan quadrangulaire terminé, vers l'est également, par l'émergence de deux impressionnantes tours rondes encadrant un éperon de 9 m d'épaisseur destiné à contrôler la face d'entrée, à servir d'abri aux appartements princiers et probablement à amortir le choc des projectiles ennemis.

Il est devenu difficile aujourd'hui de préciser en détail l'évolution et d'identifier les lieux avec certitude à l'intérieur des ruines. Ici encore, malgré l'étude de F. Lohest, l'enquête archéologique serait à reprendre avec méticulosité à travers les débris de manière à cerner plus exactement la chronologie, relative d'abord, absolue ensuite, de cette importante place forte de l'ancienne principauté!

Contentons-nous dès lors de schématiser. Un pont-levis devant la grosse tour principale, une seconde porte fortifiée (2), puis une allée de défilement livraient accès à la porte d'entrée même du château, située à l'ouest et précédée peut-être autrefois d'un autre pont-levis (3). Autour de la cour rectangulaire de 14 sur 26 m du bloc central s'organisaient différentes pièces d'habitation et d'entrepôt. Au nord, une grande salle, voûtée d'un berceau en plein cintre, qui aurait servi de logement à la garnison (4). A l'ouest, une petite salle dont la cheminée devait indiquer la cuisine ou le réfectoire de la troupe. Toujours à l'ouest, une tourelle d'escalier, qui reliait les locaux de la garnison au

« donjon », à l'est, et aussi à la tour-chapelle qui surmonte un « arvô » de la lice méridionale (5). Celle-ci, encore visible et de plan carré, est dotée sur ses trois faces de l'étage de grandes fenêtres en cintre surbaissé du XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> s. Elle possède un beau pavement en terre cuite, recouvert par mesure conservatoire. Un second escalier, contournant la tour de guet nord, devait faciliter les communications entre la buanderie, voisine de la cuisine du château, et la citerne de la cour (6). Sur la petite cour rectangulaire (7) du « donjon » lui-même s'ouvraient, au sud, la cuisine (8) et, à l'est, l'arsenal (9). Eclairée par trois baies, la cuisine possédait une vaste cheminée et un évier intramural. Fournil, puits (10) et tour (11) encore préservés, fermaient cette courte au nord. Vers l'est se situaient l'entrée particulière du logis-maitre et celle de l'arsenal. Sise au cœur de la masse du « donjon », sous les pièces des étages, dépourvue de fenêtres et encore intacte, cette dernière salle était à l'abri de l'humidité et de la sape. Une ferme enfin a occupé la zone sud-est du périmètre intérieur.

Dans cet ensemble relativement homogène, les encadrements de pierre de la porte et de la fenêtre sud-est de la chapelle, les chaînages d'angle du soubassement de celle-ci ou encore diverses traces de coutures et de reprises dans les murailles permettent de repérer des restaurations s'échelonnant du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> s. Le linteau de l'entrée, récent, est frappé des armoiries d'Aspremont-Lynden, du prince-évêque Ernest de Bavière et d'Henri d'Eynatten, seigneur de Bolland, tous trois du XVI<sup>e</sup> s.

Bien qu'il ne soit pas signalé comme tel avant 1155, à l'époque où le prince-évêque Henri II de Leez s'employait à consolider et à faire reconnaître les frontières de son État, le château pourrait remonter beaucoup plus haut dans le temps. On le dit résulter d'une initiative des maîtres d'Austrasie, sinon d'une fortification mise en place lors des incursions normandes de la fin du IX<sup>e</sup> s. Toujours est-il que l'endroit constituait dès avant l'an mil l'une des douze localités abritant une résidence épiscopale. Il devint plus tard le siège d'un fief de châtellenie quasiment héréditaire de la principauté de Liège. A dater de 1578, il a presque été considéré comme un apanage de la famille de Lynden.

Transformations vers la fin du XII<sup>e</sup>, assauts durant le premier tiers du XIII<sup>e</sup>, incendies ou dégradations à la fin des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> s., spécialement en 1487, telles furent tour à tour les vicissitudes de la forteresse au cours du moyen âge. Aménagée en demeure plus agréable, surtout par Erard de la Marck entre 1505 et 1512, puis pour servir d'abri aux voyageurs et aux hôtes de marque de la station thermale de Spa, parmi lesquels le tsar Pierre le Grand en 1717, elle déchu de plus en plus, n'offrit bientôt plus qu'un but d'excursion aux curieux et prit un aspect vétuste et délabré, avant d'être dépourvue dès la fin du XVIII<sup>e</sup> s. par les habitants d'alentour qui y puisèrent comme dans une carrière. En 1762, la guette dominante du donjon avait été foudroyée. Restauré une première fois en 1902, le château est bien communal depuis 1967. (Perrot) B.W. et L.F.G.

## II. Grandes villes belges d'origine féodale + facteur économique.

Emer des villes en 1300.

Nulle part, sauf en Italie du Nord, l'urbanisation n'avait atteint un tel degré : plus d'1/3 pop. était ds les villes.

Centres commerciaux : Liège, Bruges, Gand, Palines  
principaux : Anvers, Louvain, Tournai et Ypres.

ensablement du Zwin Bruges ↓  
Anvers ↑

(1436-1464)

Bruxelles au siècle de Bourgogne connaît un âge d'or A artistique -  
ou reprend les travaux - Saillon, St Gudule, Hôtel de Ville (détruit en 1695)  
bcq. de monuments civils et religieux tout du 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> s.

Après les ducs de Bourgogne les Habsbourg au pouvoir  
rayonnement artistique de Pays Bas en Europe → Italie  
les 17 provinces de ch. Quint → Espagne  
→ Scandinavie.

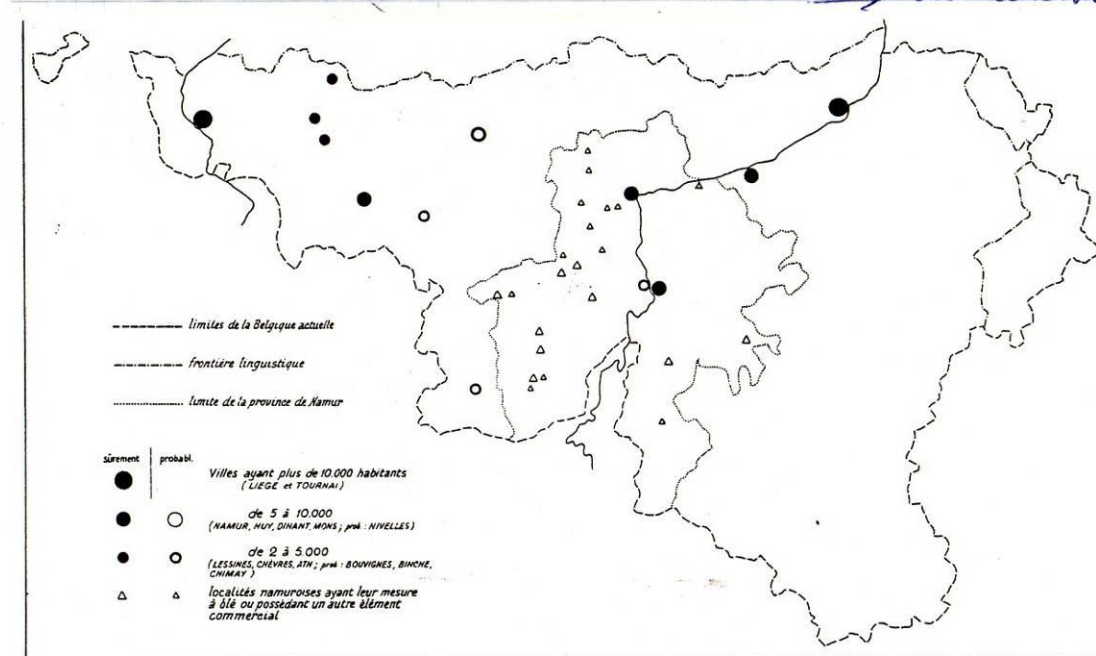


Fig. 5/171 VILLES ET PLACES COMMERCIALES VERS 1400.

A la fin du Moyen Age, la Wallonie demeure plus que d'autres régions de l'Occident un pays de petites villes. Une dizaine d'agglomérations seulement y dépassent les 2 000 habitants ; les plus grandes d'entre elles sont les plus anciennes, sièges d'évêché ou d'abbaye mérovingienne, capitales politiques, centres industriels, situées sur l'eau.

Le chiffre serait trois ou quatre fois plus élevé si on abaissait la limite à 1500. Il est plus fort encore si, plus justement, on considère la « ville » comme un « centre régional » et si on se fonde non plus sur l'importance démographique, mais sur la fonction économique. C'est ce qu'on a fait pour la seule région, le Namurois, pour laquelle a été dressée la liste des localités où se tenait une foire annuelle ou un marché hebdomadaire, qui disposaient d'une halle ou qui avaient leur mesure à blé, bref qui avaient certainement une activité commerciale ; on y a joint celles où se percevait un tonlieu, c'est-à-dire un droit sur la vente de marchandises et qui avaient donc probablement une activité commerciale.

# 1. Anvers.

## a) BREF HISTORIQUE.

La ville n'entre dans l'histoire qu'au VII<sup>e</sup> S. lors de l'assèchement des marais de l'Escaut et de l'installation des missionnaires chrétiens (Eloi, Amand, Willibrord). En 1008, elle devint le centre d'un marché impérial. Le XIII<sup>e</sup> S. marqua le début de son essor comme ville industrielle (draperies) et commerciale (foires), essor longtemps gêné par la concurrence de Bruges.

Le déclin de Bruges au XV<sup>e</sup> S. et la découverte de l'Amérique firent la fortune d'Anvers.

Première ville bancaire du monde, étape des laines anglaises et des épices, Anvers fut, de 1520 à 1560, le plus important entrepôt et centre de redistribution de l'Europe.

Les capitaux Anversois favorisèrent, par ailleurs, le développement des industries régionales, de l'imprimerie entre autres. Foyer d'humanisme, Anvers fut aussi l'un des foyers de la Réforme. Les guerres de Religions et la fermeture à la navigation des bouches de l'Escaut (traité de Westphalie 1648) précipitèrent sa décadence. Française en 1792, Néerlandaise en 1815, elle fut âprement réclamée après l'Indépendance Belge par les Hollandais, qui durent laisser Anvers aux Belges. (prise d'Anvers par les Français 1832). Le rachat des péages perçus par les Pays Bas (1863) marqua la résurrection d'Anvers. Occupée par les Allemands au cours des deux guerres mondiales, elle fut bombardée par V.2 après leur retraite en 1945.

## b) EVOLUTION URBANISTIQUE.

Au VII<sup>e</sup> S. Anvers est un petit port maritime en bordure de l'Escaut situé à l'extérieur de la courbe pour empêcher l'ensablement.

Ce dernier s'est développé : il y a eu affluence et création d'un château pour donner aux habitants une certaine sécurité.

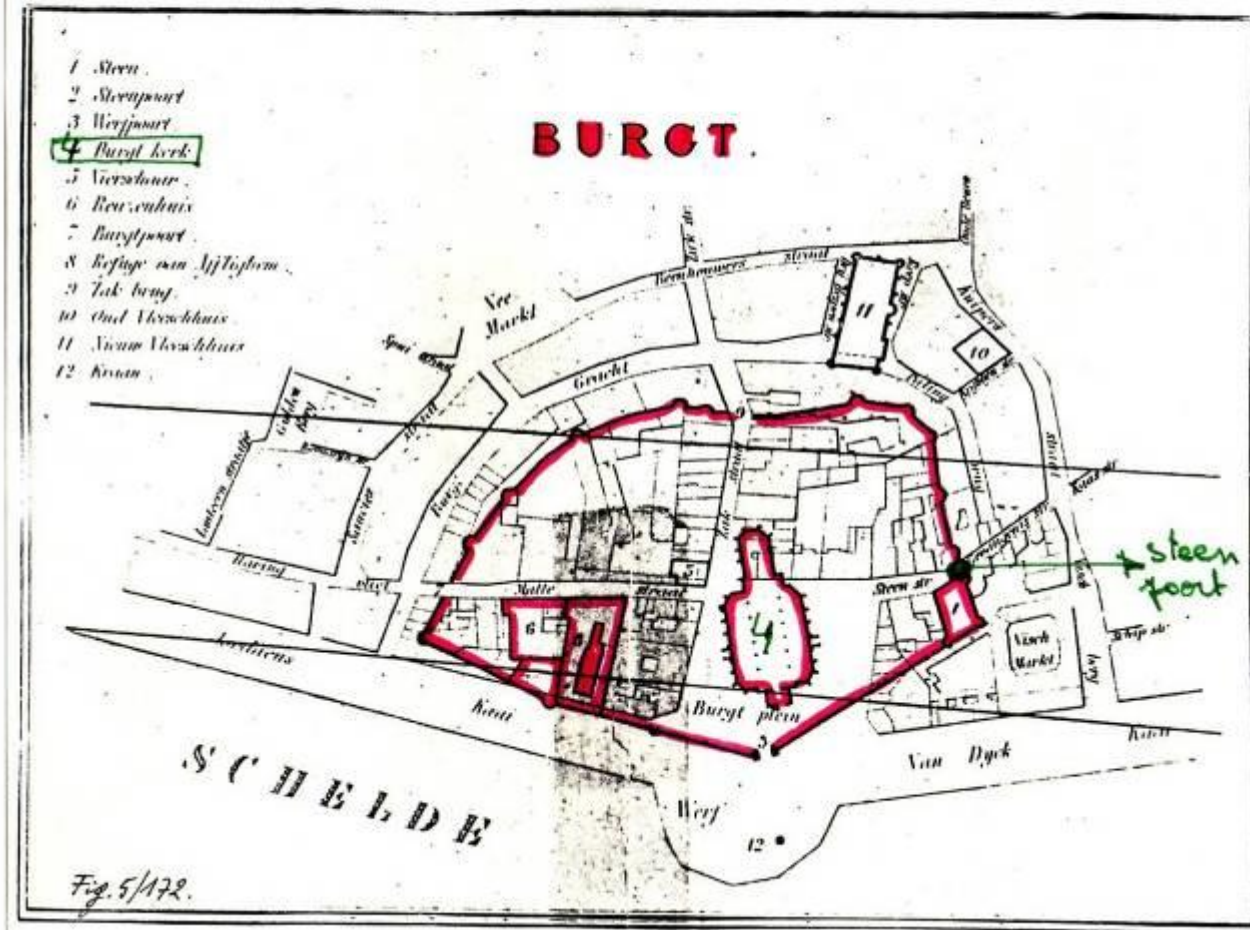
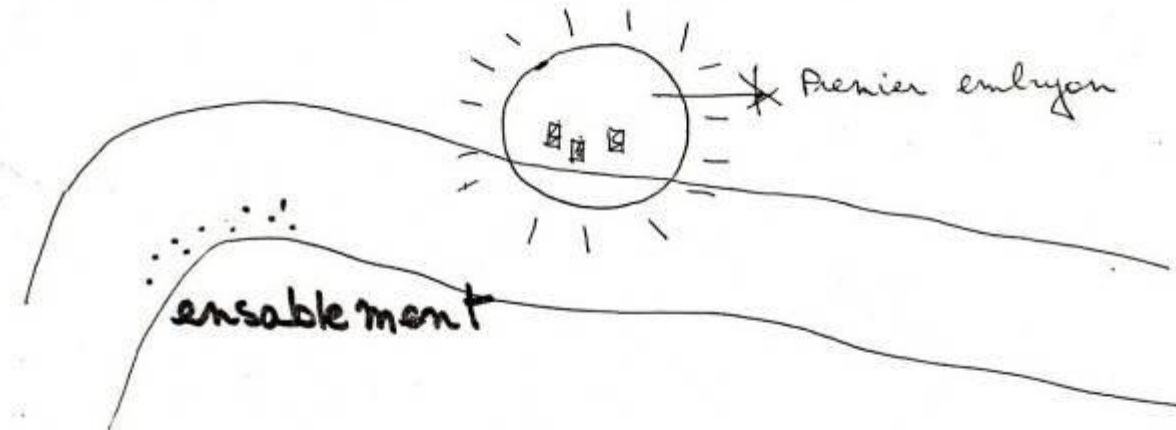


Fig. 5/173.

De ce m  
embryon, le  
Skeepoort est  
considéré comme  
un des plus  
anciens vestiges  
de la ville.

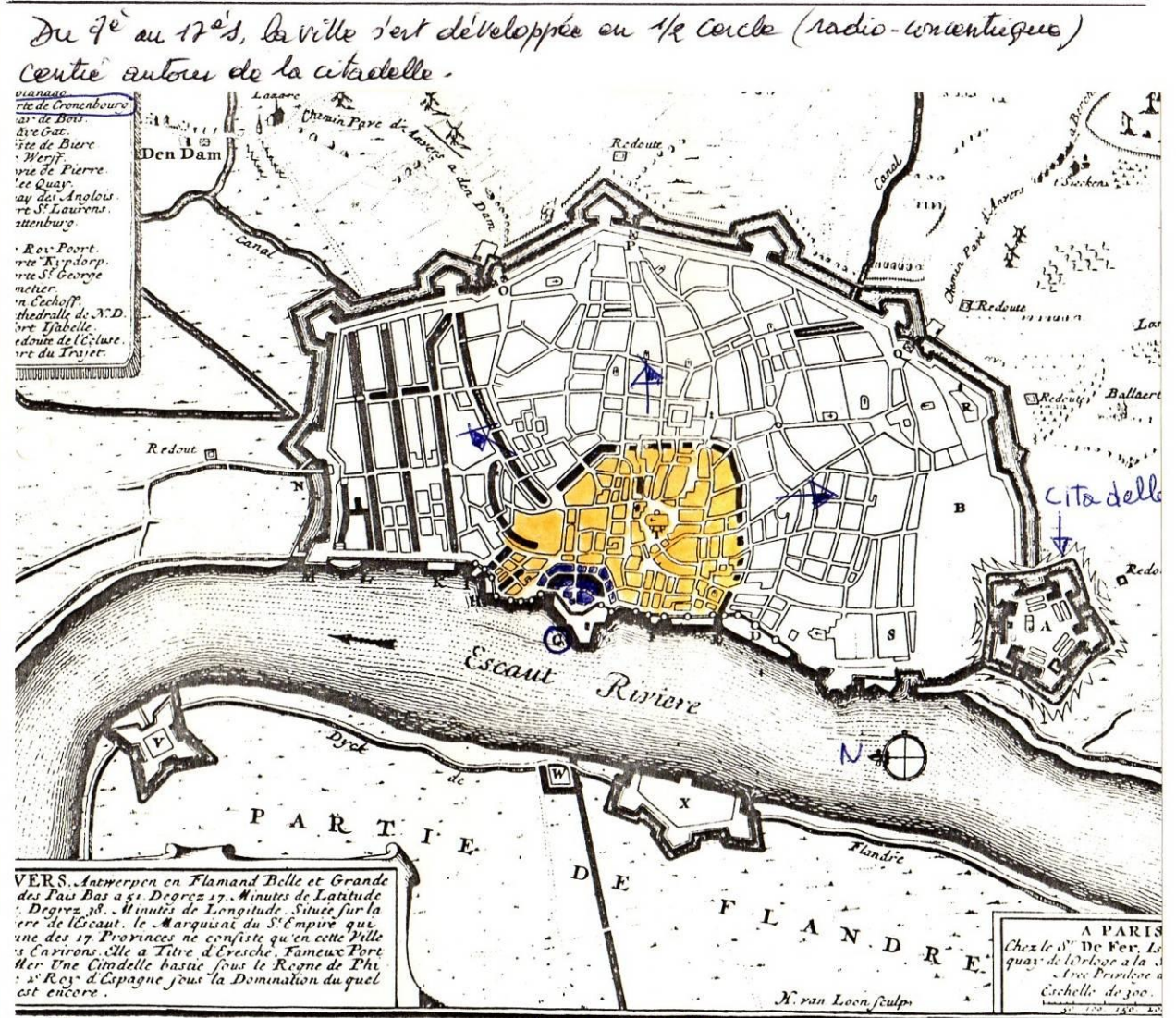
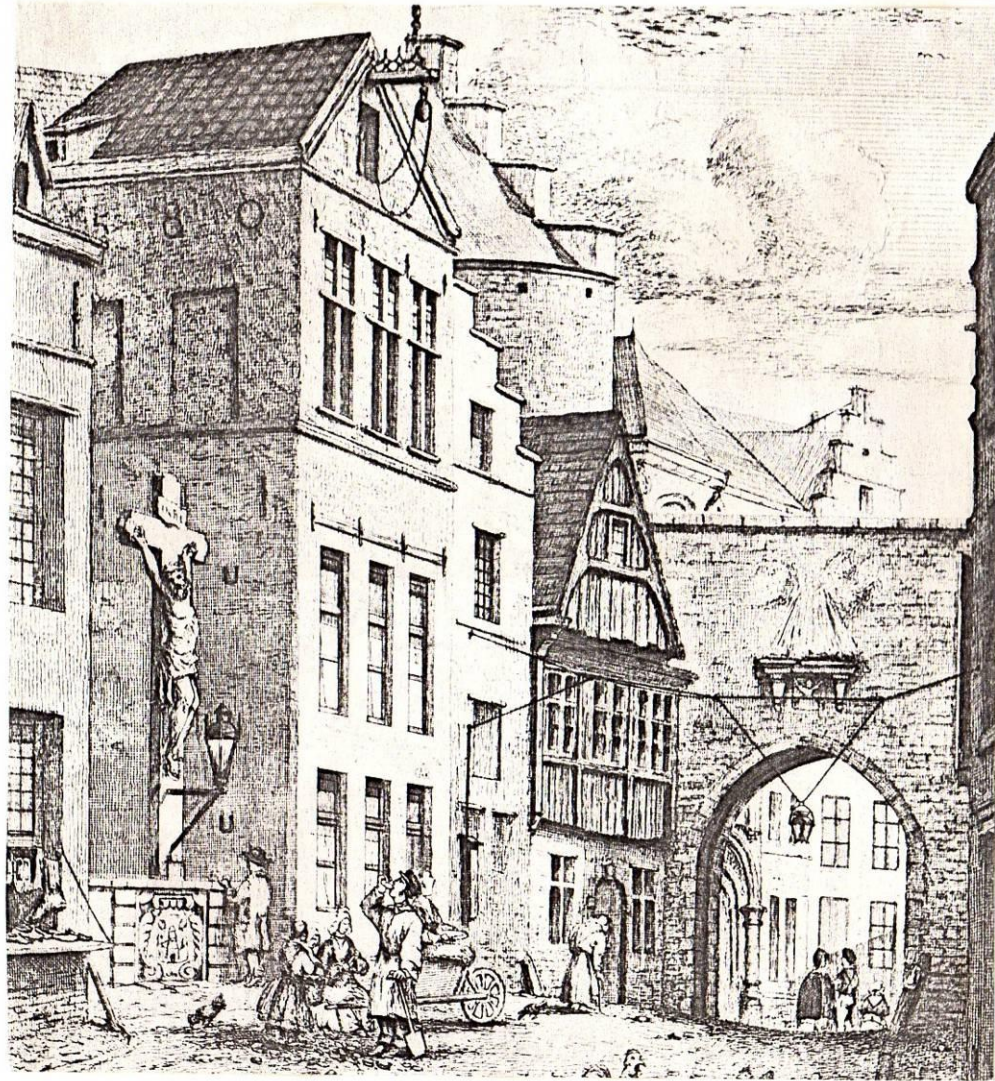


Fig. 5/174.

Antwerp, plan, from De Fer 1645.

1<sup>er</sup> centre existant  
2<sup>e</sup> centre nouvelle

Création de petits canaux qui demeurent la ville et accentueront le développement concentrique; ensuite création de quais le long de l'Escaut qui conditionneront l'évolution future.

2) Pour Bruges. développés autour d'un château  
+ amor commercial.

en ce temps là, Bruges était sur un sol où les limites entre la terre  
et l'eau étaient incertaines. → bcp d'îles

Une île abritait au X<sup>e</sup>S un château (actuelle place du Bourg)  
en face : St Donat (chapelle) aujourd'hui

Au Sud de ce Castrum, séparé par un bras d'eau aujourd'hui comblé,  
se forme + tard sur la 1<sup>re</sup> place une agglomération marchande  
(Halles et beffroi)

Eglise St Sauveur (origine XI<sup>e</sup>S)

1<sup>re</sup> enceinte en 1089 -1127 réunit ces 2 éléments  
défense par canaux et forêts

Faubourgs au XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> (S.E. Eglise ND)

2<sup>e</sup> enceinte fin 13<sup>e</sup>S (430 ha) bcp d'espace vides  
4 portes du 14<sup>e</sup>S subsistent.

Après le XI<sup>e</sup>S. naissance des "bourgeois" commerçants

Ce les seigneurs ils sont sous la tutelle du Seigneur.

Ils vont chercher à s'émanciper

Ds certaines villes d'Italie et de Flandre présentent leurs

revendications au Seigneur : une conjuration

ou une commune jurée

le Seigneur est invité à fixer PAR ECRIT de façon définitive  
(par une CHARTRE) les obligations des 2 parties:

les habitants restent sujets du Seigneur mais leurs  
obligations sont diminuées.

les habitants élisent des magistrats qui le gouvernement (échevins)

- entièrement une milice

- symbolisent leur liberté derrière les fortifications

par un beffroi

un veau communal  
une maison commune.

- ① aperçu historique.  
Bruges à ses débuts (8<sup>e</sup> au 11<sup>e</sup>S) bastion militaire  
pour résister contre l'invasion viking.  
en 1089 la ville devient la capitale administrative du comté.
- ② en 1127 création des échevins : indépendance qui  
favorise l'accroissement du commerce.  
le rayonnement : (12<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup>S)  
intensification du commerce, poussée démographique,  
extension territoriale. en 1175 les bornes de la  
ville sont repoussées bien au-delà des remparts.  
en 1340 Bruges a 25 000 habitants.
- ③ le crépuscule (16<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup>S)  
le port s'ensable, la ville tombe sous la domination  
espagnole.

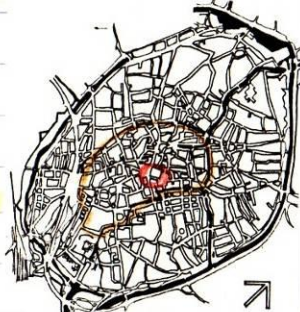


Fig. 5/175. Bruges

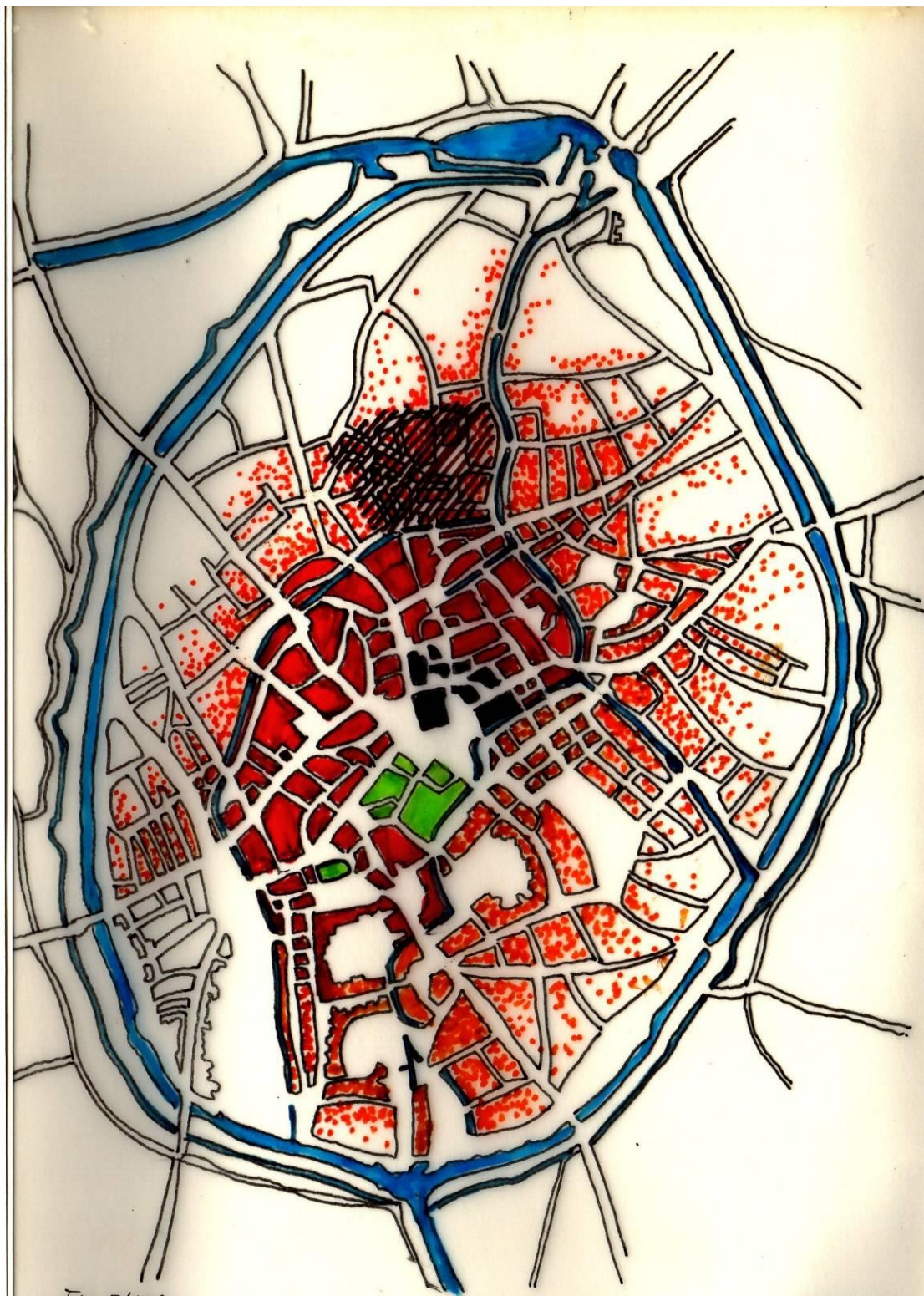
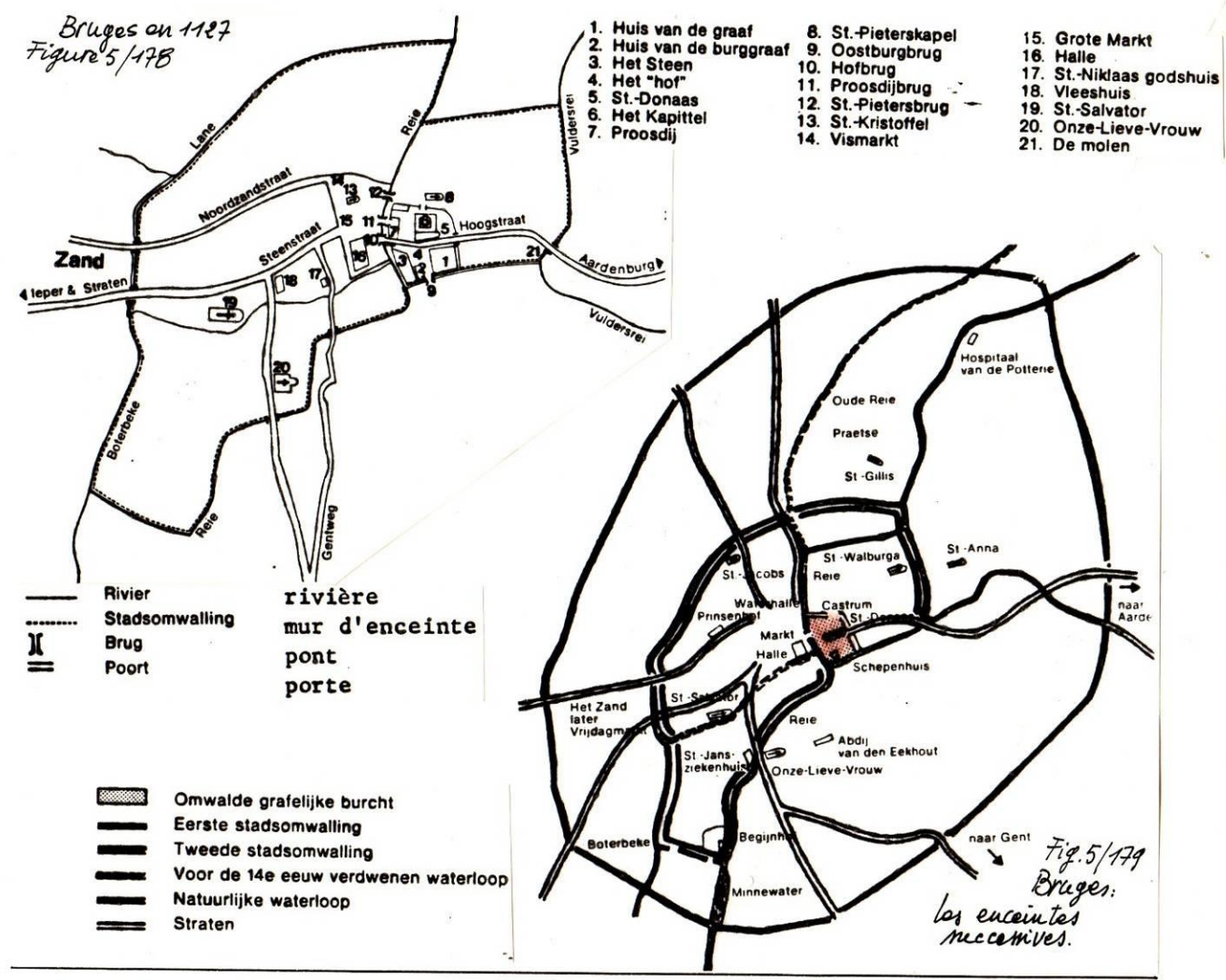
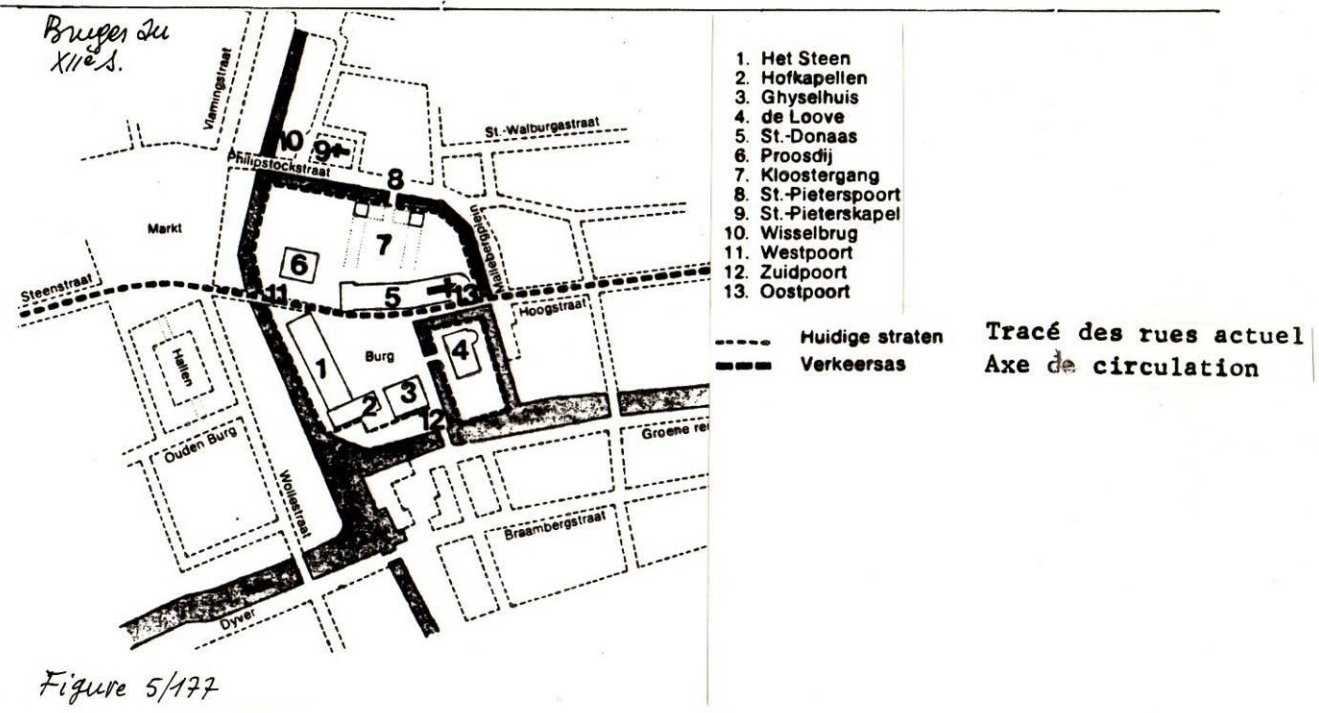


Fig. 5/176:

## DEVELOPPEMENT DE BRUGES

- LE OUDBURG 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> SIECLE
- CHATEAU COMTAL VERS 865
- DEVELOPPEMENT JUSQU'AU REMPART DE 1127
- " " " " 1297
- LE VILLAGE ST-GILLIS QUI VIENT S'UNIR A BRUGES EN 1280



**BRUGÆ, NOBILISSIMA ET AMPLISSIMA**  
FLANDRIÆ CIVITAS IVXTA SITVM QVEM HABVIT AN. M. D. LXIII.

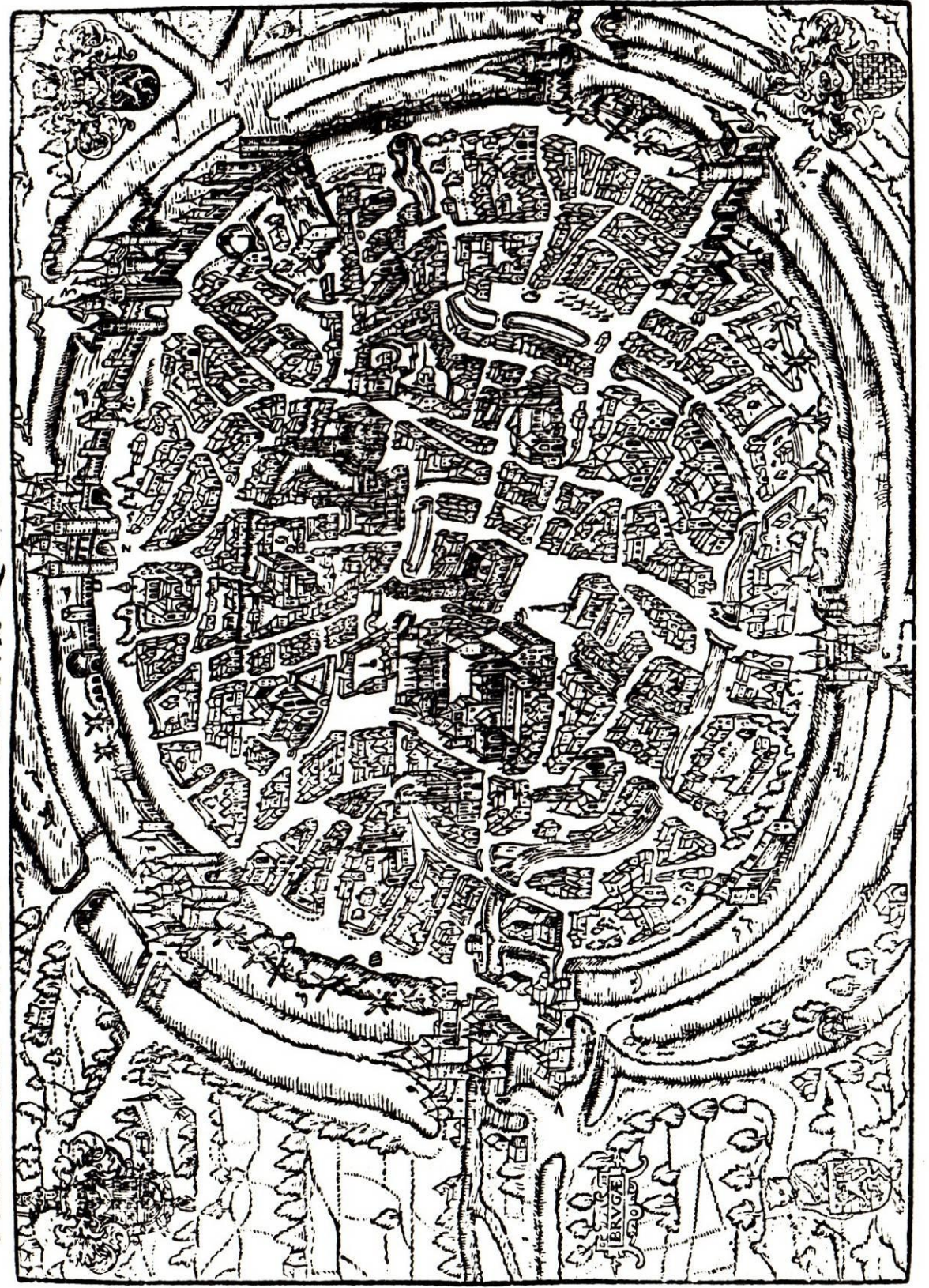
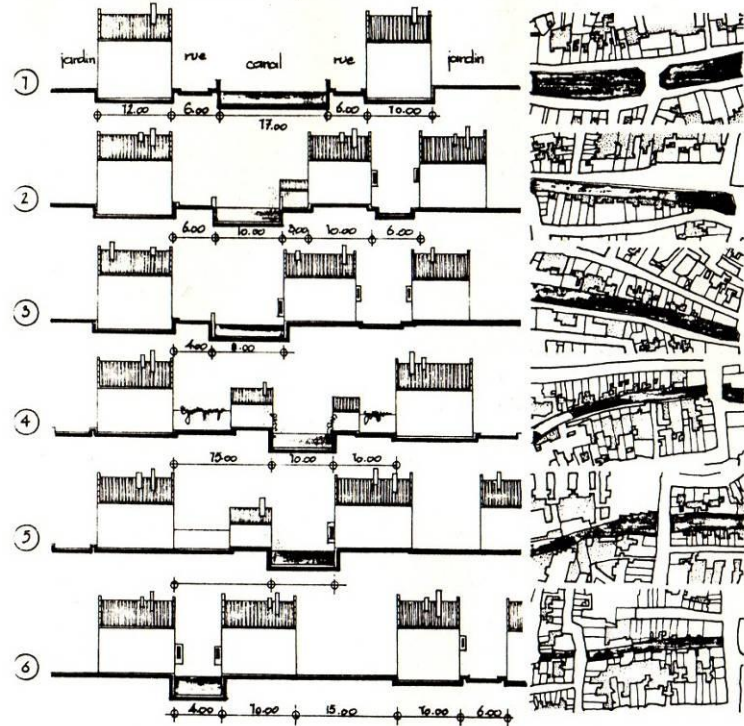


Fig. 5/180 Carte réalisée d'après celle de Marcus Gerards 1564

les canaux Fig. 5/181

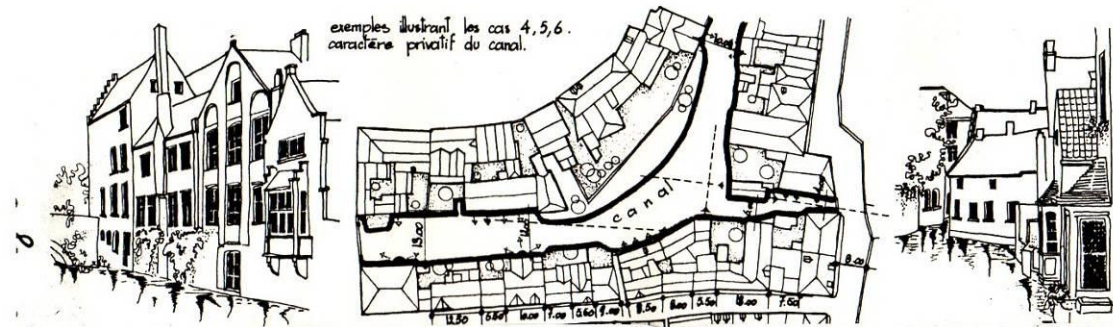


3. éléments exceptionnels

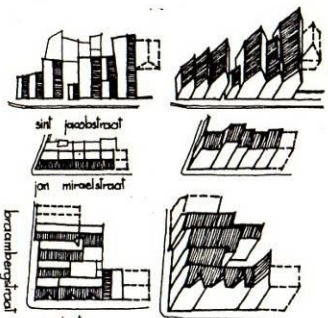
classification des diverses implantations de domaine bâti par rapport au canal.

- 1 le canal est bordé de part et d'autre de deux circulations principales. l'espace en creux est entièrement minéral et présente un caractère public.
- 2 le canal est bordé, d'un côté par une circulation et de l'autre par un habitat ou son extension : terrasse, jardin, appartements. l'espace en creux est à la fois végétal et minéral; il offre un caractère semi-public.
- 3 le canal est bordé par une circulation et par une maison. des éléments construits prolongent l'habitat vers le canal donnant des possibilités d'appropriation et de vue lointaine (look-window, porçons...). l'espace en creux est minéral et semi-public.
- 4 le canal est bordé soit par des extensions d'habitat principal, soit par des jardins. l'espace en creux a un caractère végétal et privé.
- 5 le canal est bordé par des jardins ou extensions d'un côté, par une maison de l'autre. on trouve le même type de prolongements que dans le cas 3. l'espace en creux est végétal et minéral. les abords du canal sont privés.
- 6 le canal est bordé directement par deux volumes construits, soit un habitat principal, soit son extension. la largeur du canal est intérieure à 6m et sa longueur ne dépasse pas l'emprise de trois à quatre maisons. l'espace en creux présente un caractère très privé.

exemples illustrant les cas 4, 5, 6. caractère privatif du canal.

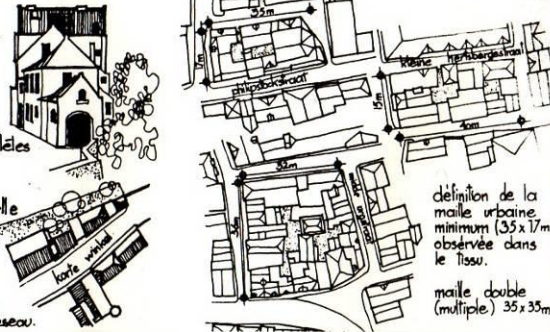


c.c.c. propres associatives du système



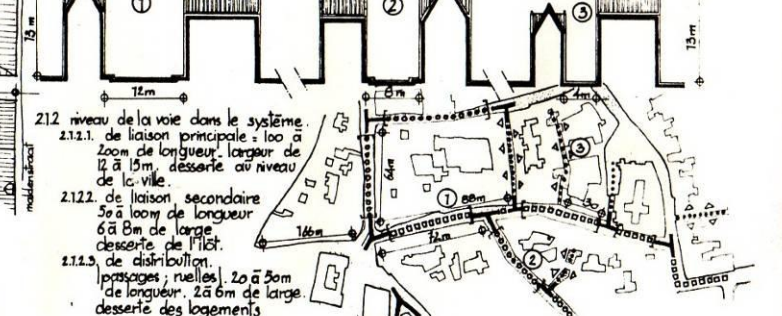
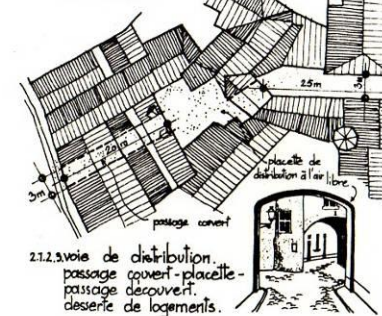
la maison = l'élément de base de l'ensemble urbain.

- 1 associativité linéaire les éléments sont perpendiculaires au réseau des voies.
- 2 les éléments sont parallèles au réseau des voies.
- 3 associativité multidirectionnelle les éléments sont perpendiculaires et parallèles au réseau des voies. la continuité du rythme des façades est assurée par l'adjonction d'un faux pignon à l'élément parallèle au réseau.



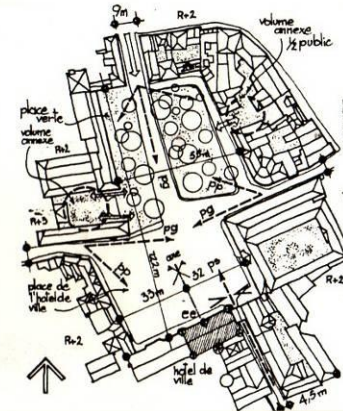
définition de la maille urbaine minimum (35x17m) observée dans le tissu. maille double (multiple) 35x35m

2. typologie des éléments composants de liaison



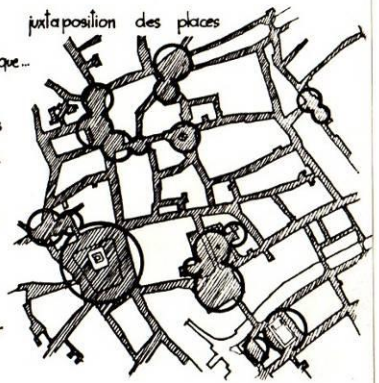
99.c

2.2.2. places

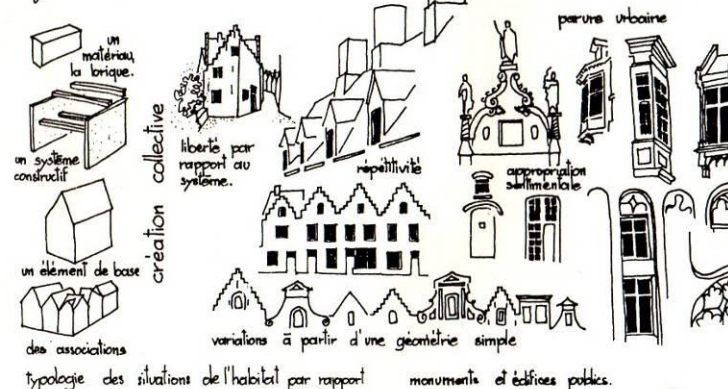


- typologie
- 1 appropriation, publique, 1/2 publique...
  - 2 forme: régulière, irrégulière
  - 3 position par rapport aux voies: nature de la perception
  - 4 dimensions: horizontales, verticales
  - 5 éléments exceptionnels
  - 6 volume: caractères des limites.

- temple: burg plaats
- 1 appropriation: publique
  - 2 forme: irrégulière, 2 parties équivalentes en surface.
  - 3 position/aux voies: a) place verte traversée par la voie d'accès (2ème, 3ème) b) place de l'hôtel de ville; voies est et ouest contiguës à distance des places perception progressive et asymétrique de l'ensemble.
  - 4 éléments exceptionnels: hôtel de ville (axe).
  - 5 volumes: 2 volumes distincts: a) volume occupé par la masse des arbres. b) volume libre.
  - 6 2 volumes annexes en relation avec la place verte. clôture complète.



conclusion: éléments du processus de création d'un tissu urbain Fig. 5/182.



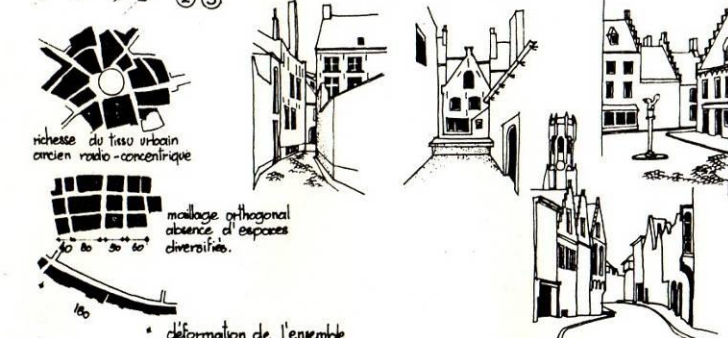
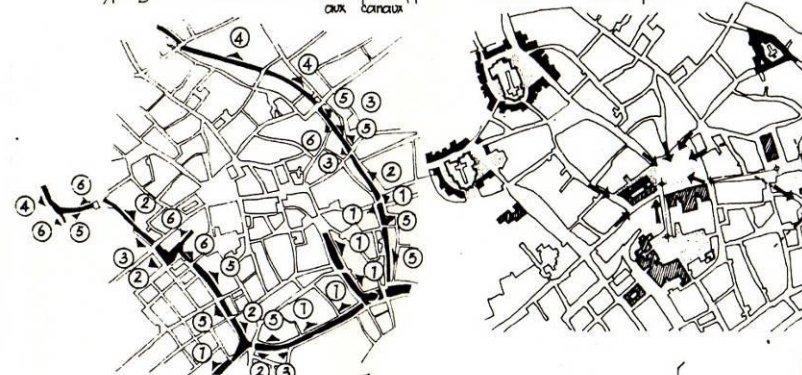
le niveau architectural

la très grande qualité architecturale de Bruges provient de: la simplicité de "l'outil constructif" qui permet une grande liberté de création, d'expression, de personnalisation (pour l'individu ou le groupe social). l'unité et la cohérence du système architectural. unité de matériau cohérence grâce à des propriétés associatives simples fondées sur la répétition du même élément de base - des variations possibles des composants (pignons, cheminées, fenêtres...) de cet élément de base: la maison.

les éléments exceptionnels

1. les canaux: le jeu des différents types de coupes d'habitat engendré au niveau de la ville une grande variété de formes, d'espaces, d'ambiances. les canaux ont quelques éléments d'articulation des espaces formes et donnent un rythme au paysage urbain.

2. les équipements: deux niveaux d'intégration dans le tissu urbain: a) par rapport à leur environnement proche: - continuité architecturale - accompagnement de l'habitat à proximité - prolongements par des types d'espaces spécifiques (place, parvis, jardin...) - diversité des approches - occupation dans la trame urbaine (égale à une maille courante). b) dans la ville: - lisibilité (compréhension de la ville) - repérage - répartition dans le maillage: variation en fonction de la densité.



le niveau urbain

sous un aspect morphologique le tissu urbain de Bruges est le résultat de la combinaison des trois composants: l'habitat, les espaces creux, les monuments et les équipements. ce sont l'addition et la superposition de ces trois facteurs qui donnent au tissu sa grande variété. les éléments organisateurs sont les canaux, le réseau des voies primaires; les places principales lorsque l'un des trois composants s'approprie, cela peut compromettre la cohérence de l'ensemble.

trois types de maillage: 1. nouveau ancien: maillage radio-concentrique et spontané: richesse du paysage urbain. 2. au-delà du canal limitant le nouveau ancien: maillage en échiquier: moins de références à l'élément de base; espaces peu diversifiés et moins hiérarchisés; perspectives banales. 3. périphérie: tous les composants ont perdu leur qualité fondamentale le paysage manque de cohérence; les espaces ne sont plus unifiés le maillage est hors d'axe, sans repérages.

99.d.

3) BRUXELLES. développ = facteur politique (capitale des comtes de Brabant)

facteur économique

noyau primitif : un castrum (10<sup>e</sup> s.) Île de la Senne (île St Gery)

1<sup>re</sup> agglomération marchande près du castrum : 11<sup>e</sup> s.

2<sup>e</sup> enceinte : enferme le castrum et cette agglom. marchande } faux de par.  
X<sup>e</sup> s. ? vestiges : 1 tour derrière l'église St Gery. (photos)

2<sup>e</sup> agglom. march. à l'E autre rive. avec centre : Grote Markt Hôtel de ville St Gudule (1047)

le château des comtes de Fl. est bâti sur la colline de Coudenberg.

2<sup>e</sup> enceinte 12<sup>e</sup> s. : U castrum (1.100) gr<sup>e</sup> place - gudule château

la ville grandit encore

nouveaux faubourgs - au S - ND de la Chapelle

3<sup>e</sup> enceinte + vaste (fin 14<sup>e</sup> s.) très vaste → bcp. d'espaces libres

↳ définira Bruxelles jusqu'au XIX<sup>e</sup> s. tracé en forme de cœur (cf. boulevards de petite ceinture)

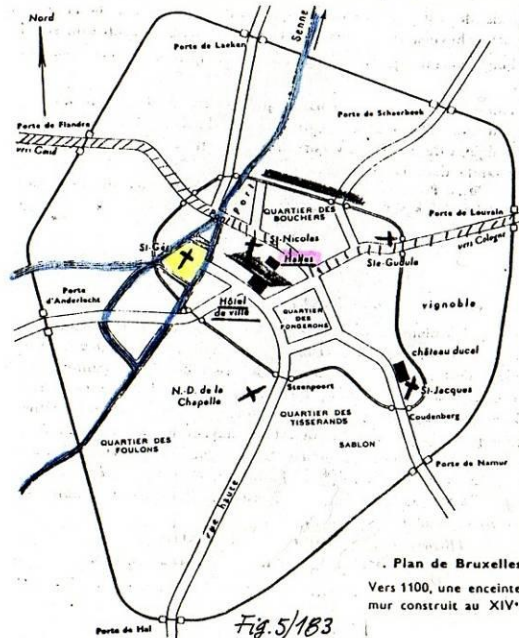


Fig. 5/183

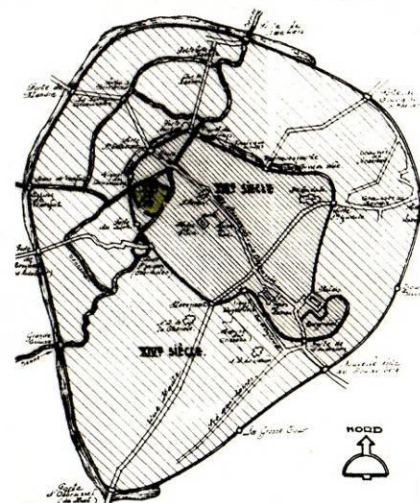


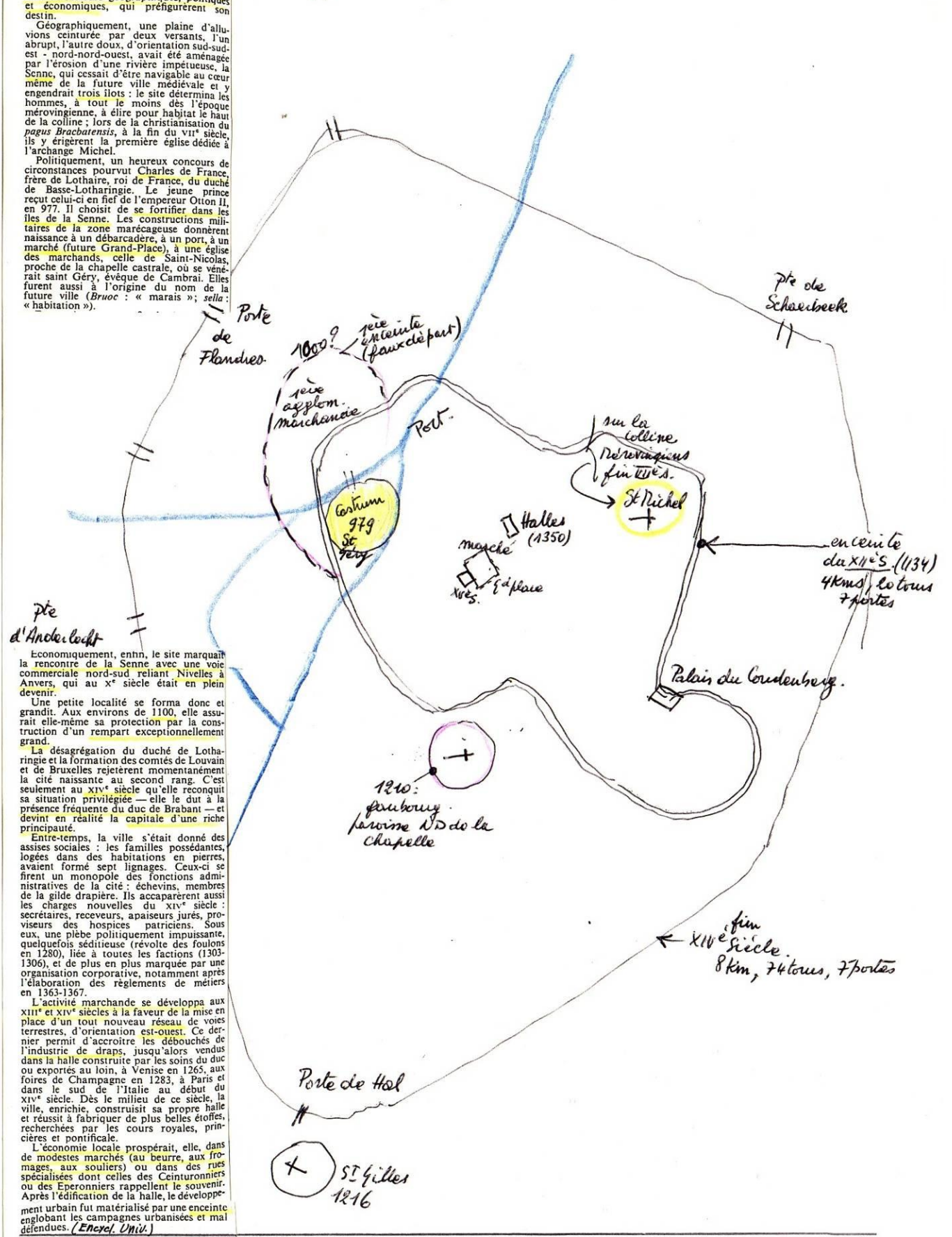
Fig. 5/184 Les trois enceintes, d'après A. Ledent

Plan de Bruxelles avec les enceintes du XII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècles. Vers 1100, une enceinte de plus de 4 km, avec 20 tours et 7 portes, entoure la ville. Un second mur construit au XIV<sup>e</sup> siècle a 8 km et comporte 74 tours et 7 portes.

Causes de prééminence

Bruxelles dut sa naissance à la conjonction de facteurs géographiques, politiques et économiques, qui préfigurèrent son destin. Géographiquement, une plaine d'alluvions écartée par deux versants, l'un abrupt, l'autre doux, d'orientation sud-est - nord-nord-ouest, avait été aménagée par l'érosion d'une rivière impétueuse, la Senne, qui cessait d'être navigable au cœur même de la future ville médiévale et y engendrait trois îlots : le site détermina les hommes, à tout le moins dès l'époque mérovingienne, à élire pour habitat le haut de la colline ; lors de la christianisation du pagus Bracbatensis, à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, ils y érigèrent la première église dédiée à l'archange Michel. Politiquement, un heureux concours de circonstances procura Charles de France, frère de Lothaire, roi de France, du duché de Basse-Lotharingie. Le jeune prince recut celui-ci en fief de l'empereur Otton II, en 977. Il choisit de se fortifier dans les îles de la Senne. Les constructions militaires de la zone marécageuse donnèrent naissance à un débarcadère, à un port, à un marché (future Grand-Place), à une église des marchands, celle de Saint-Nicolas, proche de la chapelle castrale, où se vénérait saint Gery, évêque de Cambrai. Elles furent aussi à l'origine du nom de la future ville (Bruc : « marais » ; sella : « habitation »).

Fig. 5/185. Rappel des étapes de son évolution.



Economiquement, enfin, le site marquait la rencontre de la Senne avec une voie commerciale nord-sud reliant Bruxelles à Anvers, qui au X<sup>e</sup> siècle était en plein devenir. Une petite localité se forma donc et grandit. Aux environs de 1100, elle assura elle-même sa protection par la construction d'un rempart exceptionnellement grand.

La désagrégation du duché de Lotharingie et la formation des comtes de Louvain et de Bruxelles rejetèrent momentanément la cité naissante au second rang. C'est seulement au XIV<sup>e</sup> siècle qu'elle reconquit sa situation privilégiée — elle le dut à la présence fréquente du duc de Brabant — et devint en réalité la capitale d'une riche principauté.

Entre-temps, la ville s'était donné des assises sociales : les familles possédantes, logées dans des habitations en pierres, avaient formé sept lignages. Ceux-ci se firent un monopole des fonctions administratives de la cité : échevins, membres de la gilde drapière. Ils accaparèrent aussi les charges nouvelles du XIV<sup>e</sup> siècle : secrétaires, receveurs, apaiseurs jurés, procureurs des hospices patriciens. Sous eux, une plebe politiquement impuissante, quelquefois séditieuse (révolte des foulons en 1280), liée à toutes les factions (1303-1306), et de plus en plus marquée par une organisation corporative, notamment après l'élaboration des règlements de métiers en 1363-1367.

L'activité marchande se développa aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles à la faveur de la mise en place d'un tout nouveau réseau de voies terrestres, d'orientation est-ouest. Ce dernier permit d'accroître les débouchés de l'industrie de draps, jusqu'alors vendus dans la halle construite par les soins du duc ou exportés au loin, à Venise en 1265, aux foires de Champagne en 1283, à Paris et dans le sud de l'Italie au début du XIV<sup>e</sup> siècle. Dès le milieu de ce siècle, la ville, enrichie, construisit sa propre halle et réussit à fabriquer de plus belles étoffes, recherchées par les cours royales, princières et pontificales.

L'économie locale prospérait, elle, dans de modestes marchés (au beurre, aux fromages, aux souliers) ou dans des rues spécialisées dont celles des Ceinturonniers ou des Eperonniers rappellent le souvenir. Après l'édification de la halle, le développement urbain fut matérialisé par une enceinte englobant les campagnes urbanisées et mal défendues. (Encycl. Univ.)





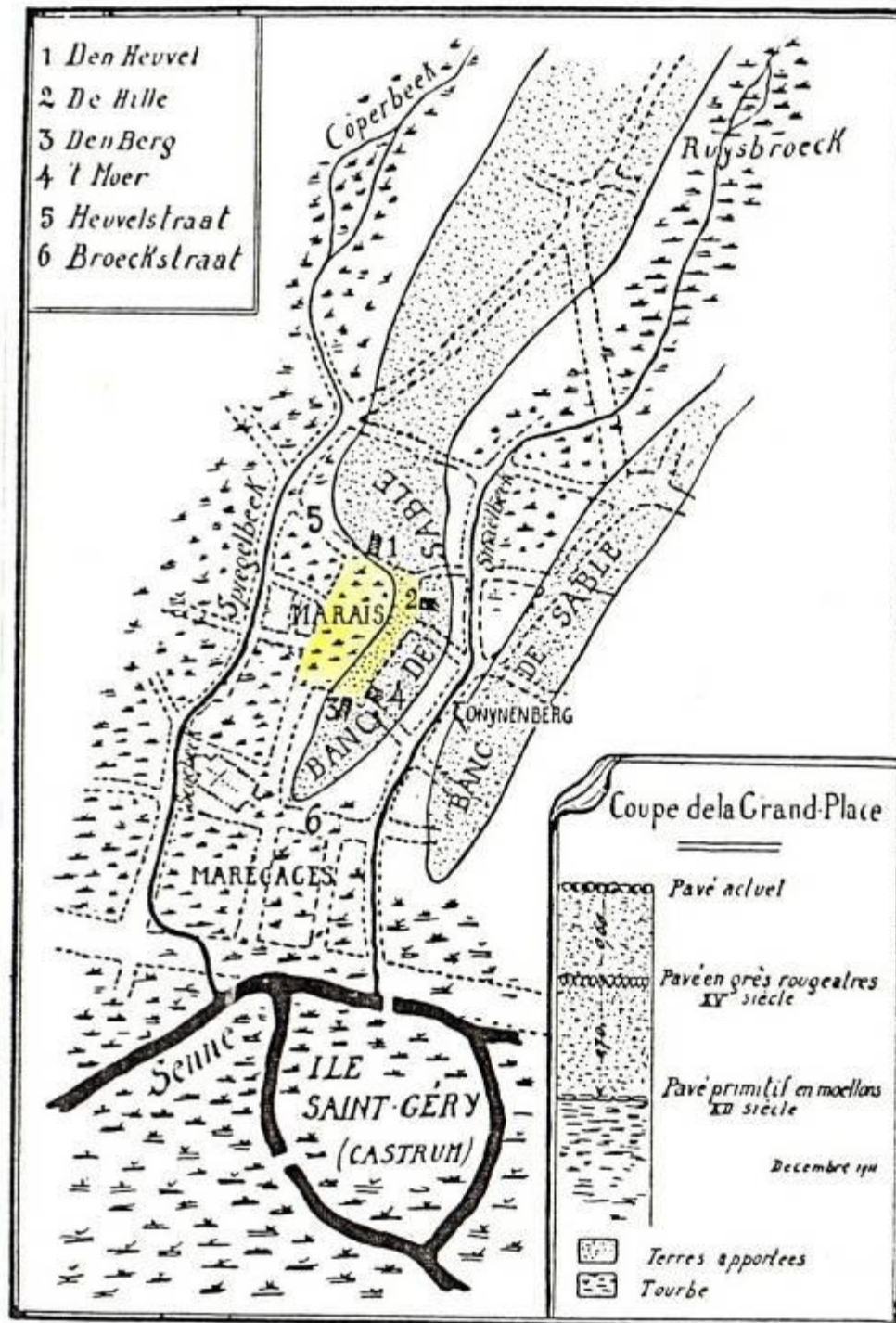


Fig. 5/188 Topographie de la Grand-Place avant sa création au XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle. Coupe du terrain.  
 Le pointillé indique les rues actuelles. La Grand-Place ou le Marché se dessine là où on lit le mot marais. Elle occupe en partie le banc de sable et en partie le marais. Le Spiegelbeek, qui continue le Coperbeek venant du quartier Isabelle, coule par le Marché-aux-Herbes. Le Smaelbeek, venant du Ruysbroeck, passe par le Marché-aux-Fromages et derrière l'Hôtel de Ville. Un banc de sable sépare les deux bassins. — Les chiffres renvoient à des lieux-dits qui rappellent la situation physique du sol. — La coupe donne les résultats de nos fouilles, en 1911.

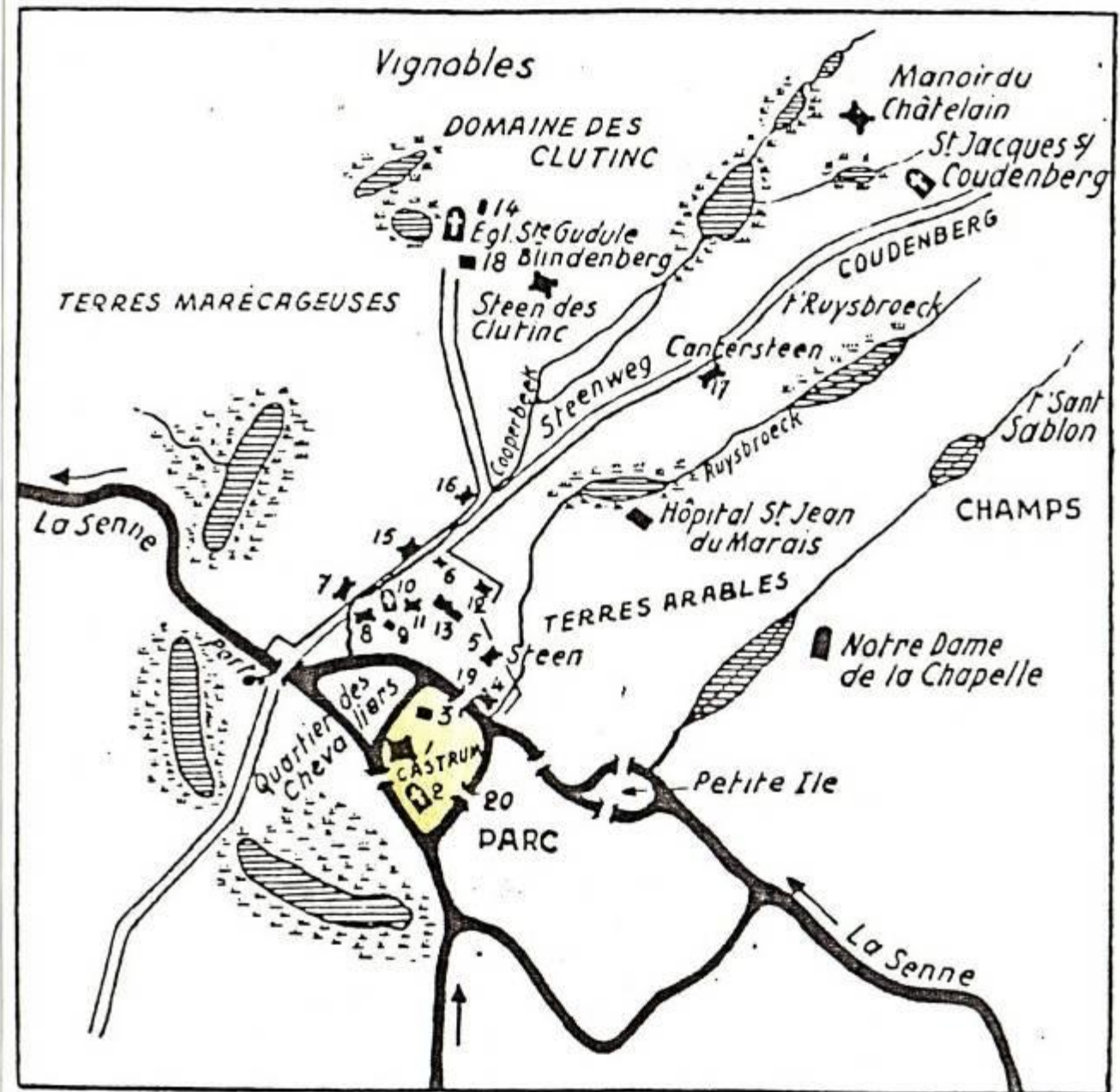


Fig. 5/189 Plan de Bruxelles au XII<sup>e</sup> siècle.

1. Castrum ou château-fort dans l'île Saint-Géry. — 2. Église de Saint-Géry. — 3. Siège du tribunal public. — 4. Plattestein. — 5. Steen de la rue des Pierres. — 6. Steen au coin de la rue de la Colline (?). — 7. Steen de Koekelberg. — 8. Steen dit Payhuys. — 9. Hôpital Saint-Nicolas. — 10. Église Saint-Nicolas. — 11. Tour de défense (plus tard tour Saint-Nicolas ou Beffroi). — 12. Meynaertsteen. — 13. Serhuyghskintsteen. — 17. Cantersteen. — 14. Chapelle Saint-Michel. — 18. Hôpital Sainte- Gertrude. — 19. Pont du Miroir donnant accès à l'île Saint-Géry. — 20. Pont des Juifs.

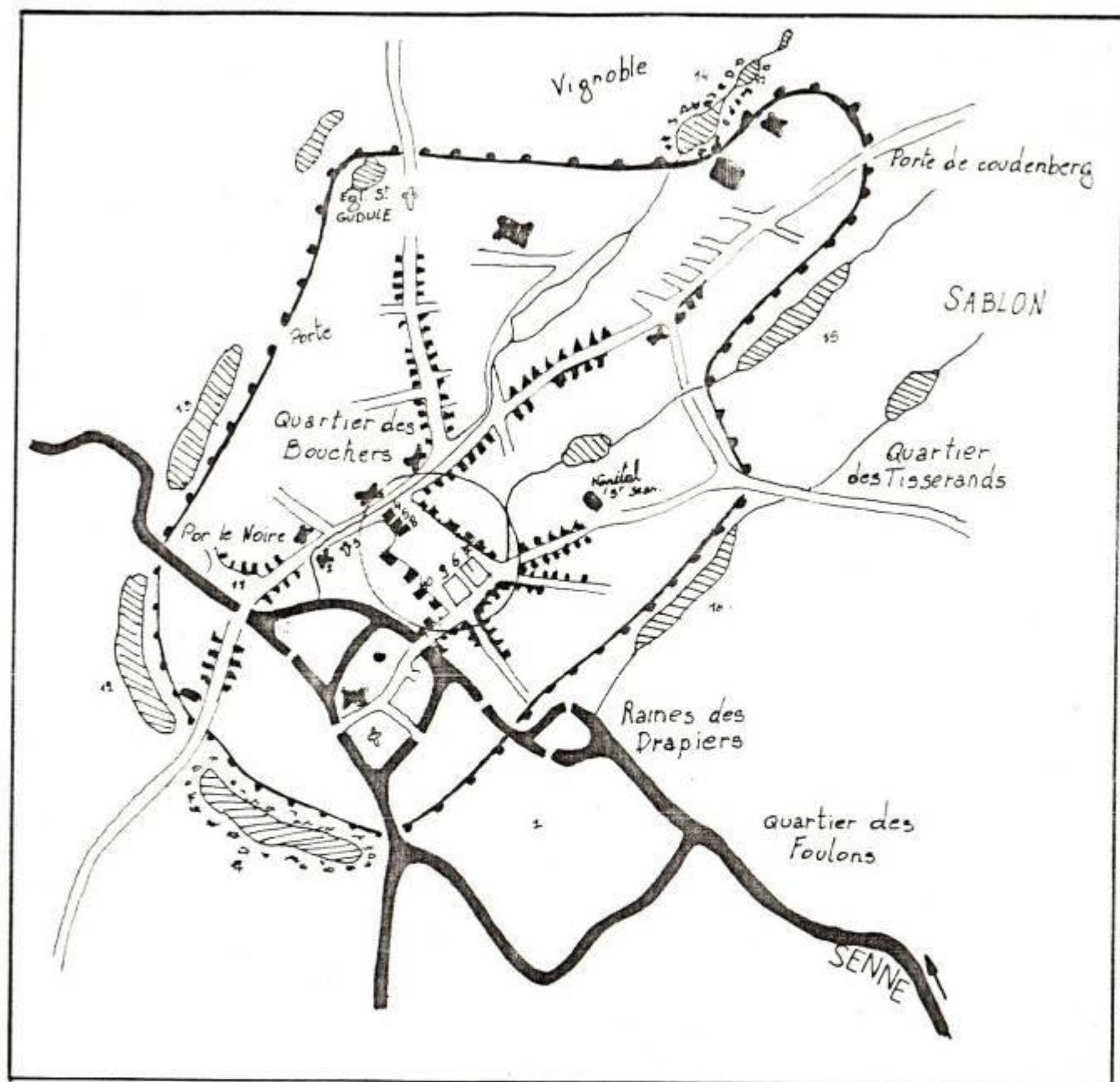


Fig. 5/140. PLAN DE BRUXELLES AU XIII SIECLE.

- |  |                   |                          |
|--|-------------------|--------------------------|
| 1. Ancien parc                                 | 2. Les steenen    | 3. Eglise Saint. Nicolas |
| 4. Boucherie                                   | 5. Halle au draps | 6. Halle au pain         |
| 7. Maison des brasseurs                        | 8. De sterre      |                          |
| 9. De Meerte                                   | 10. Den Berg      | 11. Port et débarcadère  |
| 12 à 17. Marais convertis en fossés de défense |                   |                          |

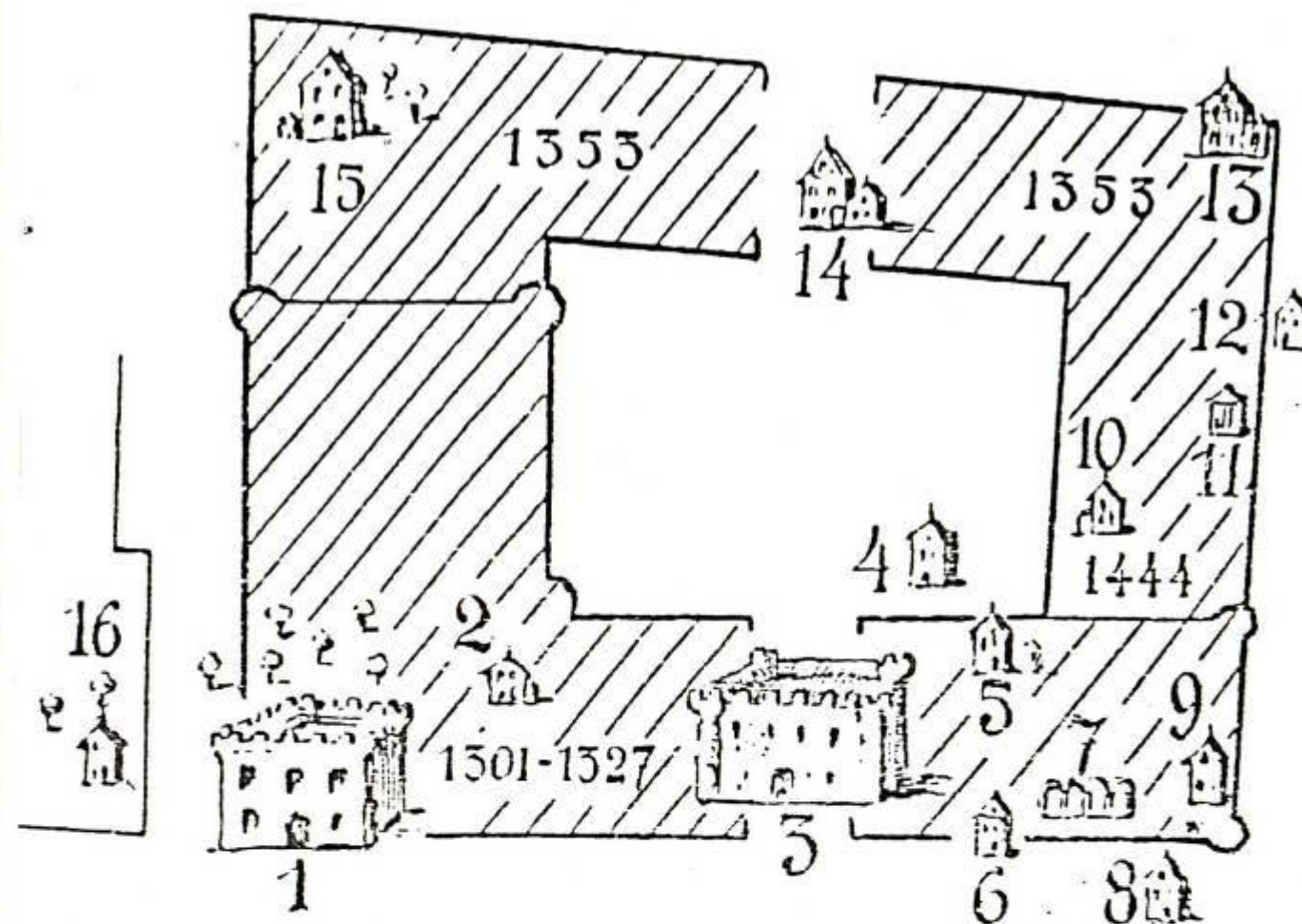


Fig. 5/141- Emplacement des maisons expropriées en vue de la construction de l'Hôtel de Ville (1402-1444) et de la Halle aux Draps (1353) : 1. Le steen De Meerte (1301). — 2. Héritage de Ode la Mercière. — 3. Le steen Den Wilden Ever (1327). — 4. De Meersman (1353). — 5. De Leeuw (1436). — 6. Gueldre (1436). — 7. Caves dites De Scupstoel et Papenkehlere (1436-1443). — 8. Rodenborch (1444). — 9. De Moer ou Moer (1444). — 10 et 11. De Lantscrone et Den Bogaert (1444). — 12. Maison du barbier de Goutaille (1444). — 13. Soniën (1353). — 14. De Wilde Gans (1353). — 15. De Sporwaer (1353). — 16. De Sterre, siège de la juridiction de l'amman.

l'espace laissé libre par les maisons de pierres. A cette époque, ce n'est pas encore le rectangle que nous connaissons, mais quand même un lieu propice aux assemblées.

Le commerce entraîne la vie sociale naissante, les échoppes sont en bois. Une boutique de la place est à l'enseigne d'Ode la mercière. Les "steens", sans aucun alignement, sont séparés par des venelles, des jardins, des vergers, des basses-cours. La place est grossièrement pavée. Mais, dès que le duché de Brabant s'affirme, Bruxelles devient une cité. On rectifiera le tracé de la place. Le marché s'agrandit. D'avantage de marchandises et, parfois, des saltimbanques.

On repave, même les rues qui conduisent à la place.

On agrandit la place, plusieurs maisons seront démolies et reconstruites à l'alignement, si bien que le bloc des maisons qui va de la rue de la colline à la maison du Roi prend déjà l'allure qu'on lui connaît aujourd'hui.

Au XV<sup>ème</sup> Siècle, la place acquiert son visage presque définitif, c'est la grande gloire de Bruxelles, c'est le temps de Philippe le Bon et c'est la construction de l'Hotel de Ville, aile gauche d'abord, puis l'aile droite et la tour.

En haut de la place, les corporations, d'accord avec la Ville, font bâtir des maisons identiques qui devaient devenir les "Ducs de Brabant". Et sur l'emplacement de la Halle au pain, on édifie la "Maison du Duc". Certaines constructions, entourant les halles et l'Hotel de Ville, étaient en bois.

Les maisons en pierre, de style gothique, étaient surmontées du pignon à redents, mais déjà la tendance à remplir le pignon se dessine. On retrouve cette tendance au XVI<sup>ème</sup> Siècle.

La Grand Place appartiendra toujours aux métiers, aux marchands et à la communauté. La noblesse y viendra sans y habiter. Ce sera, par exemple, à l'occasion des tournois.

Au XVI<sup>ème</sup> Siècle, Bruxelles se trouve dirigée par le Duc d'Albe qui créa le "Conseil de troubles" que l'on appela aussi le "Conseil du sang" car il y eut près de huit mille exécutions dont plusieurs sur la Grand Place. Les plus connues sont les exécutions des Comtes d'Egmont et de Hornes. La Grand Place, qui a vu leurs têtes tomber, s'en souviendra en leur élevant deux statues qui ne sont plus là aujourd'hui.

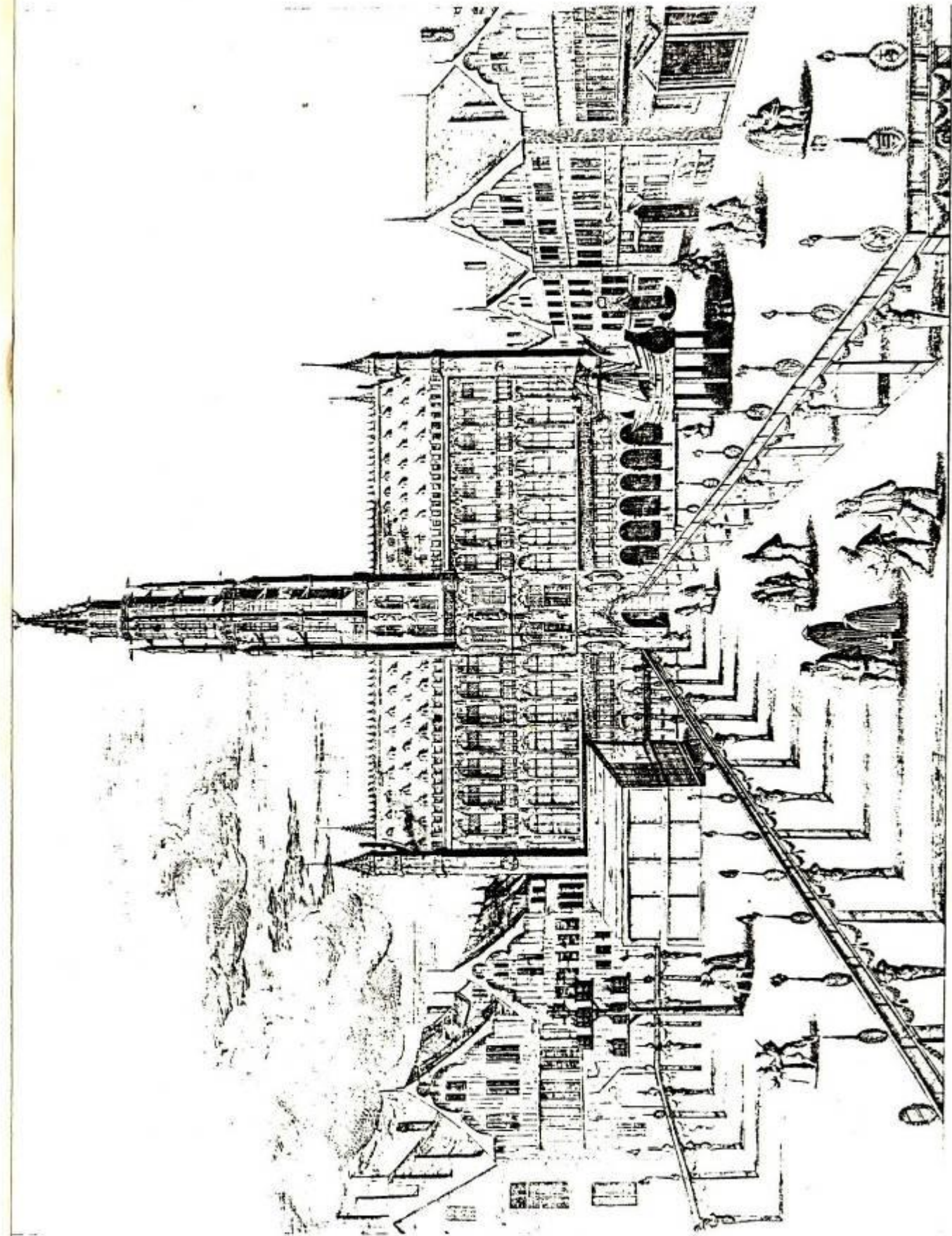


Fig. 5/192 L'HOTEL DE VILLE ET LA GRAND PLACE EN 1504. (3)



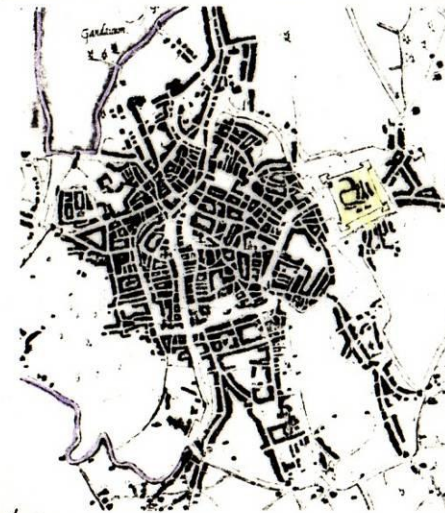
Fig. 5/193. la Grand place de Bruxelles actuelle.

GAND  
Lovedan p. 47  
Gutkind p. 407

origine : le château des comtes construit en 1180 par Philippe d'Alsace  
de Comte de Flandre (N.O?)

\* de l'autre côté de la lys → agglomération marchande  
1<sup>ère</sup> enceinte (11<sup>e</sup>-13<sup>e</sup>s) enferme château et marchands  
(Hôtel de ville  
Beffroi  
Maison de corporations)  
restait dehors : abbaye de S<sup>t</sup> Bavon  
qui avait donné  
naissance au bourg de S<sup>t</sup> Bavon. (E?)  
détruite au 16<sup>e</sup>s. nous ch. Quint

2<sup>e</sup> enceinte 13<sup>e</sup>-14<sup>e</sup>s. Ville précéd + bourg S<sup>t</sup> Bavon.



5/194 Gand, d'après Deventer

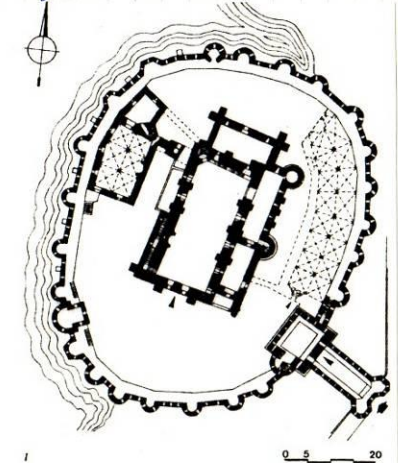


Fig. 5/195

1. GAND. Plan général. Etat actuel après les restaurations.

Le célèbre château des comtes de Flandre est à plus d'un égard un monument remarquable. C'est, en effet, la seule forteresse complète d'architecture médiévale, surtout romane, à subsister dans les Flandres. Des autres fortifications érigées par les premiers comtes de Flandre, on ne conserve que le souvenir ou qu'une ruine assez modeste, comme par exemple celle de Rupelmonde qui défendait aussi les marches de la principauté. Etonnamment bien préservé pour une large part de son gros œuvre, le château gantois est planté au confluent des rivières de la Lys et de la Lieve. Cette dernière, actuellement sans guère d'importance, était encore au début du siècle passé, la voie de communication la meilleure et la plus confortable pour les voyageurs et les marchandises circulant entre Bruges et Gand. Aux abords de la fameuse « cuvette » gantoise, l'entourage pittoresque du château, le Vieux-bourg, les places charmantes et les ruelles sinueuses bordées de maisons traditionnelles avec pignons à gradins, constituent de nos jours un cadre touristique assez exceptionnel.

A en croire le poète flamand Jacob Van Maerlant, au XIV<sup>e</sup> s., le château comtal était le plus fort du pays. D'après le chroniqueur Gislebert de Mons qui vécut près de deux siècles plus tôt, il aurait été bâti, non seulement pour défendre les frontières, mais encore « pour mâter l'excessive arrogance des Gantois, orgueilleux de leurs demeures fortifiées pareilles à des tours ». En réalité, rien encore de très certain n'est connu sur son origine, si ce n'est ce qu'en rapporte l'inscription latine, d'ailleurs renouvelée plus d'une fois, qui surmonte dans un quadrilobe la porte d'entrée du châtelet. Ce document épigraphique relate que « Philippe, comte de Flandre et du Vermandois, fils du comte Thierry et de Sybille, fit bâtir ce château [ou châtelet ?] en l'an de l'Incarnation 1180 ». Mais qu'avant l'époque de Philippe d'Alsace († 1191) il y en ait eu déjà un autre au même

endroit, est confirmé par les fouilles inédites, qui ont été menées en 1952 lors de la dernière restauration de la place.

Des vestiges d'un donjon plus ancien, du X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s., celui-là même que les « Miracula » de Saint-Bavon signalent vers 1030, se remarquent toujours au bas de l'actuel coffre principal. Au surplus, de nombreux témoins de constructions ligneuses ont été mis au jour et suggèrent qu'à l'origine, le château aurait pu être une forteresse en bois, voire une tour sur motte dont le point de départ serait peut-être à rechercher durant le règne de Baudouin dit Bras-de-fer (864?-879). On sait en tout cas qu'il avait déjà subi plusieurs sièges avant 1180, par exemple lorsqu'il fut assailli par le comte de Flandre Baudouin de Lille en 1046, ou quand son donjon, selon Galbert de Bruges lui-même, fut attaqué en 1128 par Thierry d'Alsace qui réussit à en déloger les partisans de Guillaume de Normandie.

A la fin du XIII<sup>e</sup> s., les édiles et les notables de Gand obtinrent de Marguerite de Constantinople le droit d'enclaver le château dans la ville et dans leur juridiction. A la suite de cette importante décision, une partie des douves fut supprimée. Peut-être aussi une seconde enceinte, puisqu'il est relaté que la cour de justice urbaine a tenu séance jusqu'au XIV<sup>e</sup> s., à ciel ouvert, « entre les baïlles », c'est-à-dire peut-être entre des enceintes, dans les lices.

Préférant la cour des princes, le comte de Flandre, spécialement Louis de Male vers 1355, quitta alors sa forteresse qui devient le siège de divers services publics, notamment l'hôtel des monnaies et son atelier à partir de 1349-1350, le tribunal princier, la cour judiciaire de la châtellenie et plus tard, au cours du XV<sup>e</sup> s., le siège du Conseil des Flandres avec son greffe à dater de 1407. De remarquables pièces de comptabilité consignent du reste les travaux d'entretien et d'aménagement qui s'opèrent à cet effet durant les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> s. Elles détaillent bon nombre de

particularités du dispositif et de l'ornementation de la place forte au bas moyen âge. C'est à la fin du XVIII<sup>e</sup> s. que ces services officiels abandonneront à leur tour le château. En 1778, le Conseil des Flandres le quitte aussi pour aller s'installer dans l'ancien collège des Jésuites dont l'ordre venait d'être supprimé par le gouvernement autrichien. Aussitôt, une partie des bâtiments est vendue comme domaine de l'Etat à l'architecte gantois Jean-Denis Brismaille qui souhaitait y implanter une filature de coton. C'est à ce dernier personnage du reste qu'on doit le premier plan complet de la forteresse telle qu'elle se présentait en 1779. L'affectation industrielle de ses édifices prit cours en 1807. Elle a causé de graves mutilations au château. En 1797, la ville enfin vend les locaux anciennement occupés par le collège du Vieux-bourg.

Cinquante ans plus tard, des archéologues gantois attirent l'attention des autorités municipales sur la nécessité d'acquiescer le châtelet qu'on allait mettre en vente publique. La ville réclame donc des subsides à l'Etat qui finalement s'en porte acquiesceur en 1872. Le restant de ce monument historique ne sera racheté définitivement qu'en 1889 par l'Etat, la Ville et la Province simultanément. C'est à partir de cette année-là qu'une longue campagne de restauration et de mise en valeur a pu débuter. Les travaux n'en furent terminés que peu avant la première guerre mondiale. Ils ont été considérables et poussés quelquefois jusqu'à la reconstitution intégrale, comme l'indiquent à suffisance les tonalités et l'appareillage de murs et d'ouvertures.

Tel que nous le connaissons aujourd'hui, le château réside en pierre calcaire de Tournai est en bonne partie postérieur au retour de Philippe d'Alsace de Palestine où il se trouvait en 1178. Il décrit un plan elliptique d'environ 85 mètres dans l'axe nord-sud et 70 mètres dans le sens est-ouest. Il est dominé par son imposant donjon, au tracé faiblement trapézoïdal, qui mesure quelque 35 m sur 12, s'élève à une trentaine de mètres de hauteur et compte quatre niveaux : sous-sol, rez-de-chaussée, deux étages, plus un chemin de ronde autour de la superstructure militaire. Ce donjon a été restauré, car il avait été gravement endommagé pour les besoins de la fabrique textile du XIX<sup>e</sup> s.

Le gros, sa physionomie se rapproche du type des robustes « ps » du territoire anglo-normand. La façade de ce beau spécimen d'architecture romane se divise en deux registres. La portion inférieure, une grande baie aveugle en plein cintre s'inscrit entre les puissants contreforts d'angle. La partie supérieure, occupée par une arcade aveugle en plein cintre, est percée de trois fenêtres également cintrées, dont une plus grande au sommet. Des échauguettes crénelées ponctuent les angles de la zone supérieure qui est visiblement la mieux conservée de la défense avec ses créneaux, ses archères et ses mâchicoulis. Avant la restauration, cette grande tour était surmontée d'un toit à quatre pans. On lui a préféré la toiture à deux versants qui figure sur le tableau de Pierre Pieters en 1640. Elle est conservée au Musée archéologique de la ville et est aujourd'hui dans le palais castral. Pourtant on assure que le donjon avait brûlé en 1407 et qu'elle n'a été rétablie dans la suite. La gravure de 1640 montre en revanche une toiture en

pavillon. La question sur ce point reste donc ouverte.

Au-dessus, le sous-sol actuel qui était autrefois le rez-de-chaussée du donjon primitif, a été subdivisé en deux nefs par l'insertion d'une rangée de quatre colonnes tournaisiennes, lesquelles portent maintenant des arcs doubleaux, dont certains refaits en brique. L'appareil des murs qui ont une épaisseur de 1,75 m environ, est fort irrégulier et maçonné par endroits selon la technique archaïque appelée en arêtes de poisson ou « opus spicatum ». Une maçonnerie semblable s'observe également au rez-de-chaussée. Plus haut, trois grandes salles se superposent à l'intérieur du donjon depuis sa restauration. Elles sont reliées entre elles par un escalier ménagé dans l'âme du mur occidental, et ont été pourvues de cheminées et de fenêtres de l'âge gothique. Une annexe au nord du rez-de-chaussée aurait abrité la cuisine, l'unique témoin en étant l'énorme âtre gothique. C'est dans la grande salle inférieure du donjon que fut donné en 1445 le banquet du VII<sup>e</sup> chapitre des chevaliers de la Toison d'Or, offert par le duc de Bourgogne Philippe le Bon et décrit par l'annaliste Olivier de la Marche.

Au début du XIII<sup>e</sup> s. fut ajoutée contre la face orientale du donjon, la belle annexe ou galerie dite « logis du châtelet ». Cette bâtisse, très profondément et sèchement restaurée, compte trois niveaux. Sa face longitudinale qui, par son ordonnance, n'est point sans rappeler la façade arrière du « Schepen Huis » d'Alost avec ses deux ensembles de baies en plein cintre dont les épais linteaux et voussures s'appuient sur de minces colonnettes dotées de chapiteaux à crochets, est flanquée de tourelles cornières qui sont assises sur un empiètement en fort glacis et chapeautées de poivrières.

Une autre adjonction importante au flanc occidental de l'enceinte, est le « palais » ou « maison du comte », parfois dénommée aussi le « Steen ». Avant de devenir le siège du Conseil des Flandres au XV<sup>e</sup> s., elle avait en effet contenu les appartements princiers. Il s'agit d'un bâtiment de l'aube du XIII<sup>e</sup> s. mais toujours de style roman, à deux étages sous une couverture à double rampant, dont la façade présente un pignon en escalier. Il fut restauré en 1907 d'après la peinture déjà mentionnée de Pieters en 1608. A l'intérieur se trouve l'ancienne cour de justice comtale,

travées, où les nervures de voûte gothiques retombent sur deux sveltes colonnes que leurs bases rapprochent des modèles en faveur vers 1200. Entre ce « palais » et le donjon se plaçait naguère la chapelle d'étage dédiée à sainte Pharaïde.

Tout autour, l'enceinte ne totalise pas moins de 24 tourelles. Ce chiffre est impressionnant, et l'on serait tenté de chercher une relation entre les 24 tourelles de Gand et les 24 côtés de l'enceinte d'un autre château contemporain, qui a subi l'influence de l'architecture normande, celui de Gisors, non loin de Beauvais, qui possède aussi un célèbre donjon d'une élévation comparable à celui de Gand. Toutes construites en encorbellement sur le rempart grâce à l'entremise de contreforts d'un mètre de saillie, ces 24 tourelles sont, à l'exception d'une seule appelée la « cuve », qui est plus volumineuse et entièrement fermée, ouvertes à la gorge et hautes de 5 m, de plan hémicirculaire ou polygonal sensiblement égal. Elles sont dotées de deux ou de trois créneaux protégés par des mantelets qui ont été reconstitués suivant les témoins « in situ ». Le chemin de ronde desservi par le châtelet et par deux emmarchements au sud-ouest, court sur l'intégralité du pourtour de la forteresse à une dizaine de mètres au-dessus du plan d'eau des douves. En divers points, il était encore, à la fin du siècle passé, doté de mâchicoulis qu'obturaient des couvercles de pierre.

Au sud-est, l'énorme châtelet qui porte en façade l'inscription latine citée plus haut, est une construction projetée d'une vingtaine de mètres en avant de l'enceinte. Il possède à l'étage deux salles : l'une en retrait, de forme

carrée, qui se place en réalité dans l'enceinte; l'autre, rectangulaire, qui se caractérise par la présence d'un grand arc retombant sur des colonnettes jumelées. A l'extérieur, la façade du rez-de-chaussée montre, au-dessus de l'arc en plein cintre à double voussure de la porte d'entrée principale, qui avait été totalement renouée en 1430, trois niches aveugles et trilobées. Ces ajouts sont probablement de date plus jeune. Plus haut se dressent les deux tourelles cornières, de plan hexagonal, en saillie de 1,50 m sur le plan vertical de l'entrée, qui prennent leur départ sur les robustes contreforts encadrant la porte. Entre ces tourelles est creusée l'ouverture typique en forme de croix, qui éclaire la première salle haute. Comme au donjon, c'est essentiellement la partie supérieure qui est évidemment munie de toute l'installation défensive.

A droite dans la cour, derrière le châtelet, règnent en sous-sol les celliers, qualifiés aussi mais sans doute à mauvais escient d'écuries. Il s'agit ici d'un vaste espace divisé en deux nefs par une imposante épine de sept colonnes trapues à chapiteau cannelé. Avec ses belles voûtes d'arêtes sur arcs doubleaux en tiers-point, il constitue la zone la mieux conservée de tout le château.

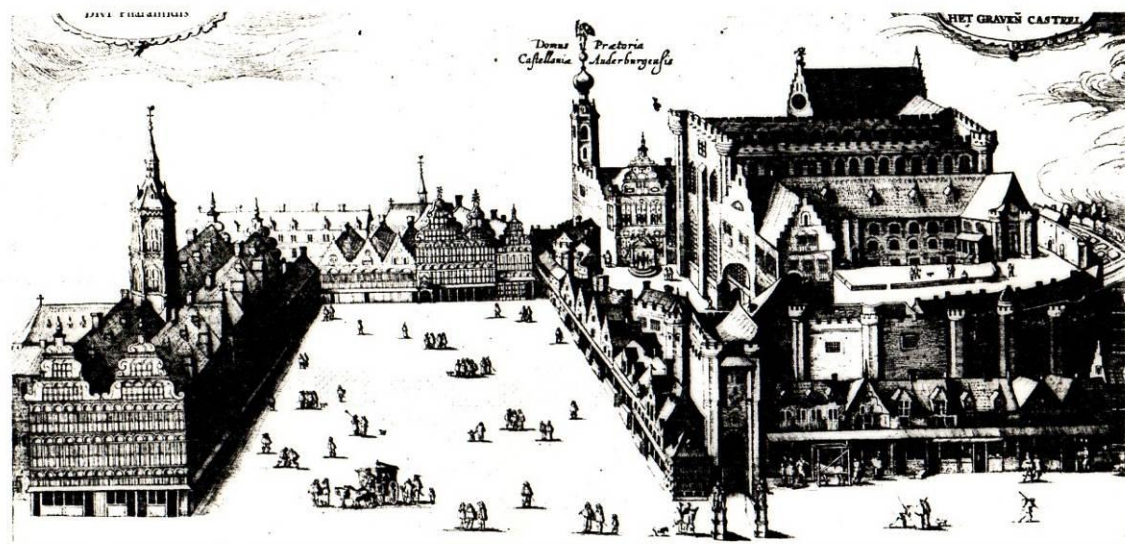
Car d'autres portions de cette imposante forteresse du moyen âge ne laissent pas de susciter quelque méfiance, tant leur restauration archéologique, d'ailleurs mal explicitée, semble parfois avoir frôlé l'abus et tant les fouilles qui pourraient en éclairer et en justifier l'évolution, sont demeurées confidentielles. Une grande monographie scientifique serait donc assurément la bienvenue.

H.V.L.



Fig 5/197. Gand. Vestiges du donjon principal de 1644. (de Min de Heus)

Fig. 5/196. GAND. Gravure du « Steen » avoisinant le Vieux-bourg en 1640. Extrait de Sanderus.



II. Petites villes, belges autour d'un Château.

**Bouillon**: Si l'on en croit la tradition, le château fort de Bouillon aurait été édifié au VIII<sup>e</sup> siècle. Inscrite dans une vallée profonde, Bouillon est née de son château qui appartenait aux princes de la Maison d'Ardenne, d'abord comtes d'Ardenne et de Bouillon, puis ducs de Bouillon et de Basse Lotharingie.

L'histoire de la ville est bien sûr liée à celle de son château qui connut une suite importante de sièges.

La possession de Bouillon par les princes-évêques de Liège remonte au XI<sup>e</sup> siècle: cédant à la voix de Pierre l'Ermite, Godefroid IV de Bouillon résolut d'engager son duché pour financer son départ à la croisade et le vendit au prince-évêque Otbert en 1095. Godefroid, dernier duc de la maison d'Ardenne, héros des croisades, devint le premier roi de Jérusalem.

La souveraineté liégeoise sur le duché dura jusqu'en 1676 et d'innombrables contestations surgirent de cette vente.

A partir du début du XV<sup>e</sup> siècle, les princes de Liège, tout en conservant le titre de ducs, nommèrent des châtelains au fort de Bouillon: la charge de haut voué fut ainsi imprudemment confiée à la famille des la Marck: méprisant les droits de leurs suzerains, les la Marck ajoutèrent à leur titre celui de duc de Bouillon qu'ils portèrent concurremment avec les évêques de Liège. Située aux confins de l'Allemagne et de la France, Bouillon était de toute première importance: les routes de Liège et de Dinant passaient par ce centre et les princes de Liège tenaient beaucoup à conserver « ce diamant enchâssé dans leur crosse ». Quant à la puissante famille des la Marck, elle voulait s'assurer une place forte pour seconder ses entreprises guerrières.

Le sanglier des Ardennes, l'illustre Guillaume fut le plus acharné de cette dynastie.

Charles-Quint finit par reprendre le château en 1521: Bouillon fut pillée et brûlée, mais l'Empereur remit le duché à l'Evêque. Les la Marck ne se tinrent cependant pas pour battus; toujours indomptables et soutenus par la France, ennemie de Charles-Quint, ils se rendirent maîtres de Bouillon en 1552.

En 1591, le mariage de Charlotte de la Marck avec Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, fit passer les prétentions sur Bouillon à la Maison de la Tour d'Auvergne.

Au siècle suivant, Louis XIV mit un terme à la querelle: le maréchal de Crépy fit le siège de Bouillon et le souverain français en confirma la possession à la maison d'Auvergne; celle-ci la conserva jusqu'à la révolution française.

Même si Bouillon fit partie de la principauté pendant plus de six cents ans, elle ne fut cependant pas élevée au rang de Bonne Ville; malgré cela, au XII<sup>e</sup> siècle, la petite bourgade bâtie au pied du château fort fut entourée d'une enceinte bien fortifiée.

En 1343, Bouillon fut appelée à présenter un de ses délégués au Tribunal des XXII: ce qui justifierait la tradition selon laquelle Bouillon est jointe aux vingt-trois Bonnes Villes principautaires. Mais, aux autres paix conclues par les XXII, personne ne représenta la ville sous prétexte que le duché était gouverné par l'autorité particulière de l'Evêque.

Les chartes et les coutumes du Duché dataient du règne des ducs de Basse Lotharingie: elles différaient de celles de Liège et de Looz.

Les privilèges dont Bouillon jouissait provenaient essentiellement de la Charte de Bouillon et de celles de Beaumont (1182).

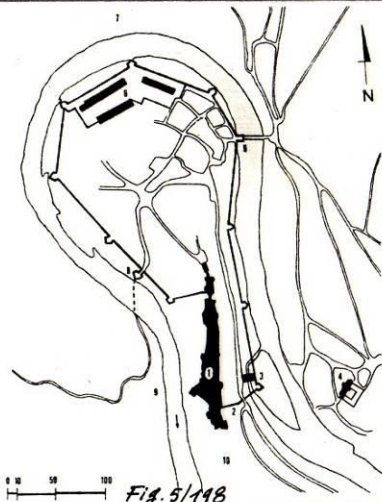


Fig. 5/118  
1. BOUILLON. Plan de la ville à l'époque de Vauban. D'après F. Lobest et J. Muller. S'y repèrent en 1. la forteresse, en 2. la Porte de France, en 3. l'ancien moulin fortifié, en 4. le prieuré Saint-Pierre et l'église paroissiale à « Laite », en 5. le pont et la Porte de Liège, en 6. le réduit et les casernes de Vauban, en 7. la colline d'Auclin, en 8. la Porte de la Poule et le gué de la Semois, en 9. le Pré de l'Evêque, et en 10. la colline de Beaumont.

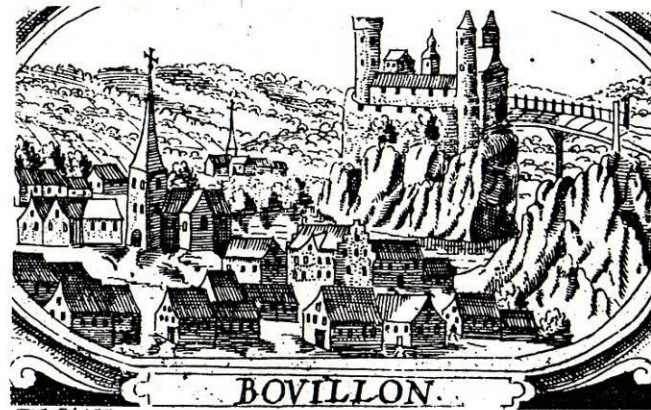


Fig. 5/149  
(Robert)? « Bouillon ». XVI<sup>e</sup> siècle. H. 0,049 m - L. 0,081. (Ms. 924 14 v<sup>o</sup>). Gravure illustrant le manuscrit de Henri Van den Driessche.

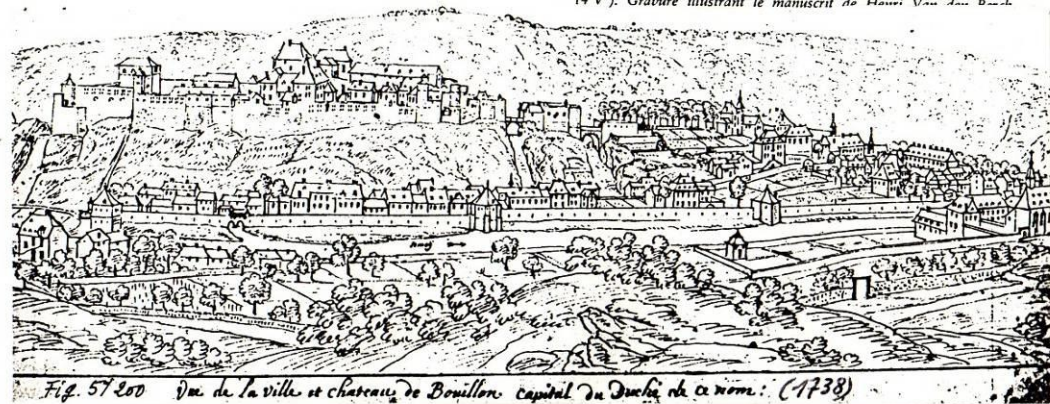


Fig. 57 200 Vue de la ville et chateau de Bouillon, capitale du Duché de ce nom. (1738)

2. Mons.

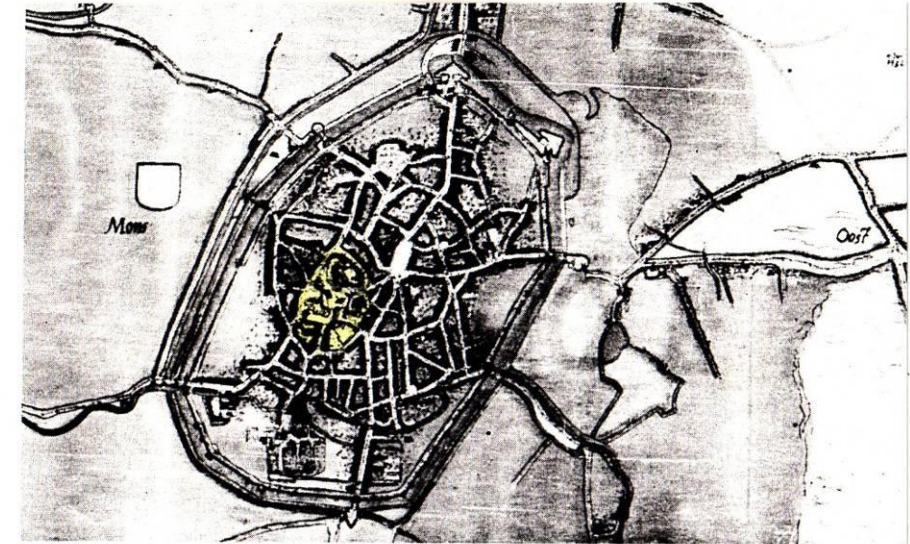
**MONS**: château du Va<sup>e</sup>s.

(746) - à côté: Monastère SE Waudru

- au SE, au pied du château, la g<sup>r</sup> Place  
Roché  
Hotel de ville

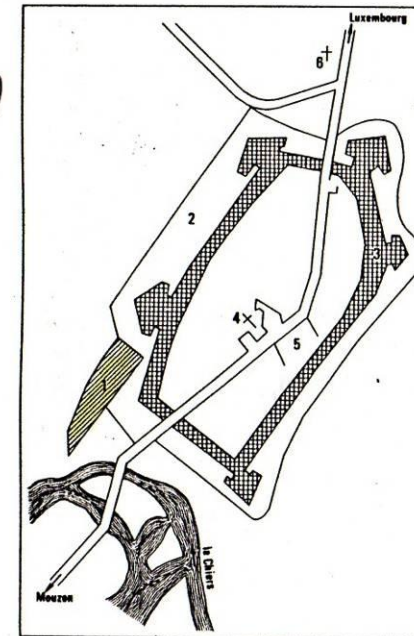
ici le relief a déterminé le plan

Ville formée autour de la colline du château  
enceinte du 16<sup>e</sup>s. trop grande pour elle.



5/201 Mons, d'après Deventer

3. Ivois-Carignan.  
(un bourg plutôt qu'une ville)



1. Emplacement de l'ancien château-fort.
2. Fossés.
3. Remparts.
4. Eglise collégiale et paroissiale.
5. Halle
6. Ancienne église paroissiale.

Fig. 5/202 UNE PETITE VILLE MÉDIÉVALE: IVOIS-CARIGNAN.

En quête d'un plan assez précis d'une petite ville luxembourgeoise au bas Moyen Age, on n'a trouvé que celui d'Ivois-Carignan, dressé par R. Noël, *Localités gaumaises à la fin du Moyen Age*, dans *Le Pays Gaumais*, 1963-1964, p. 304.

La localité est aujourd'hui française, mais l'exemple est si parlant qu'on a en ce cas débordé la frontière politique actuelle. Ivois-Carignan, qui comptait 314 foyers en 1330 et 265 en 1384, soit quelque 1500, puis 1300 habitants, était une ville en réduction. Avec tous les éléments d'une de nos cités médiévales: noyau de voies de communication, château, collégiale, halle, industrie drapière; une des rues s'appelait « des tisseurs », une autre « des laboureurs »...

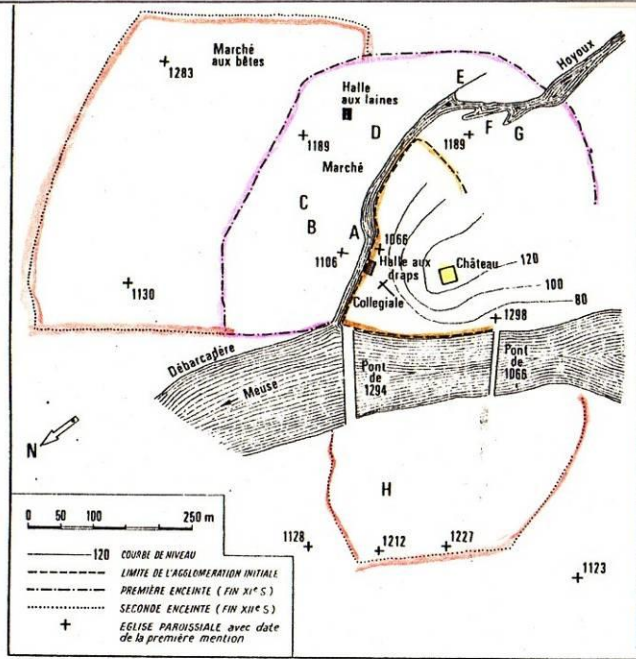


Fig. 5/203 ORIGINES ET ÉVOLUTION D'UNE VILLE IMPORTANTE : HUY.

Dressé à partir d'A. Jorris, *La ville de Huy au Moyen Âge*, Paris, 1959, le plan montre les facteurs et les phases de la naissance et du développement d'une ville. **Facteurs** : le site, au pied d'un éperon rocheux propice à la défense et à un carrefour de voies de communication, surtout par eau ; le château, centre administratif et garantie de protection ; la collégiale, foyer religieux ; le commerce avec le débarcadère, les marchés et les halles ; l'industrie avec les métiers d'intérêt local ou régional et ceux de rayonnement international. **Phases** : agglomération initiale avec le château et la collégiale ; incorporation du bourg marchand ; extension sur les deux rives de la Meuse.

Le cadre du plan n'a pas permis de figurer les progrès postérieurs à 1200, réalisés surtout sur la rive gauche de la Meuse et entre le fleuve et son affluent et matérialisés par la construction, sur la rive gauche, d'une nouvelle enceinte vaste mais discontinue et, sur la rive droite, en amont du Hoyoux, au sud donc, des églises Saint Maur et Sainte Catherine mentionnées pour la première fois respectivement en 1216 et en 1298.

Les lettres portées sur le plan désignent les quartiers propres à chaque profession :

A bouchers	C fèvres	E tanneurs	G foulons
B boulangers	D brasseurs	F teinturiers	H tisserands

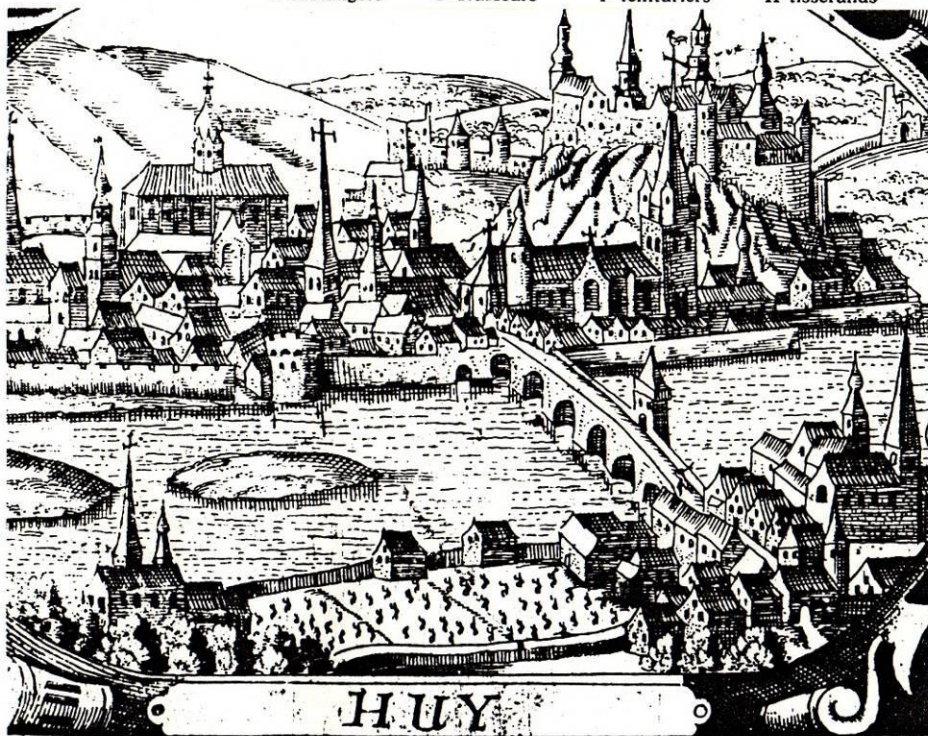


Fig. 5/204

PERIL (Robert) ? - Huy -, XVI<sup>e</sup> siècle. H. 0,077 m - L. 0,0116 m (Ms. 924 fol. 63). Gravure illustrant le manuscrit de Henri Van den Berch - *L'Etat de la sainte et noble cite, pays, évesche et diocèse de Liege*.

IV. Autres exemples à l'étranger -

1. Châteaen-Thierry (France).

(Lalonde p. 38).

- Par ex. Châteaen Thierry sur la Sarne a pour origine un château attribué à Charles Martel.
- Sur une bute isolée (+60 m) dominait la ville
- la ville s'est formée entre la colline du château et la Sarne vers l'O.
- Développement concentrique.

LA VILLE ET CHATEAEN DE CHATEAEN THIERRY Duché

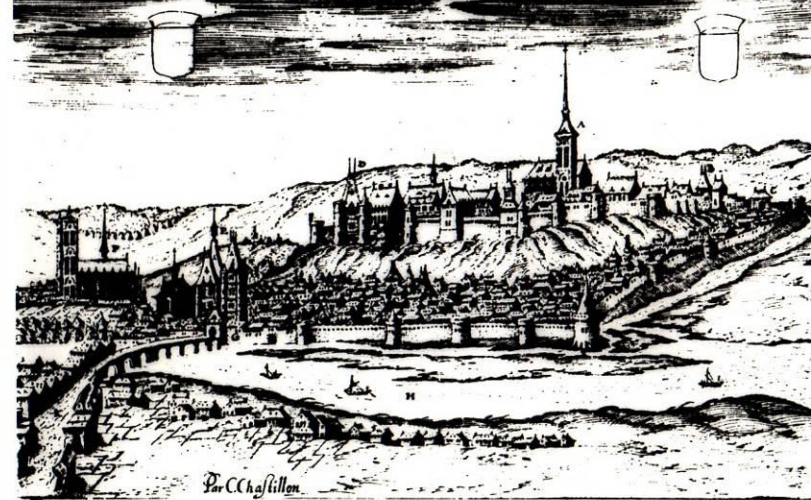


Fig. 5/205 Châteaen-Thierry

2. EGISHEIM (Haut Rhin)

- agglomération formée autour d'un château 10<sup>e</sup> S. forme octogonale
- en 1000, les comtes d'Alsace n'y établissent
- 13<sup>e</sup> S. : château reconstruit sur plan octogonal
- 1<sup>er</sup> rempart.
- les maisons n'y accolent.
- pas de circulation possible au pied du rempart
- fin des NA : 2<sup>e</sup> enceinte concentrique
- 1 axe relie les 2 seules portes de la ville

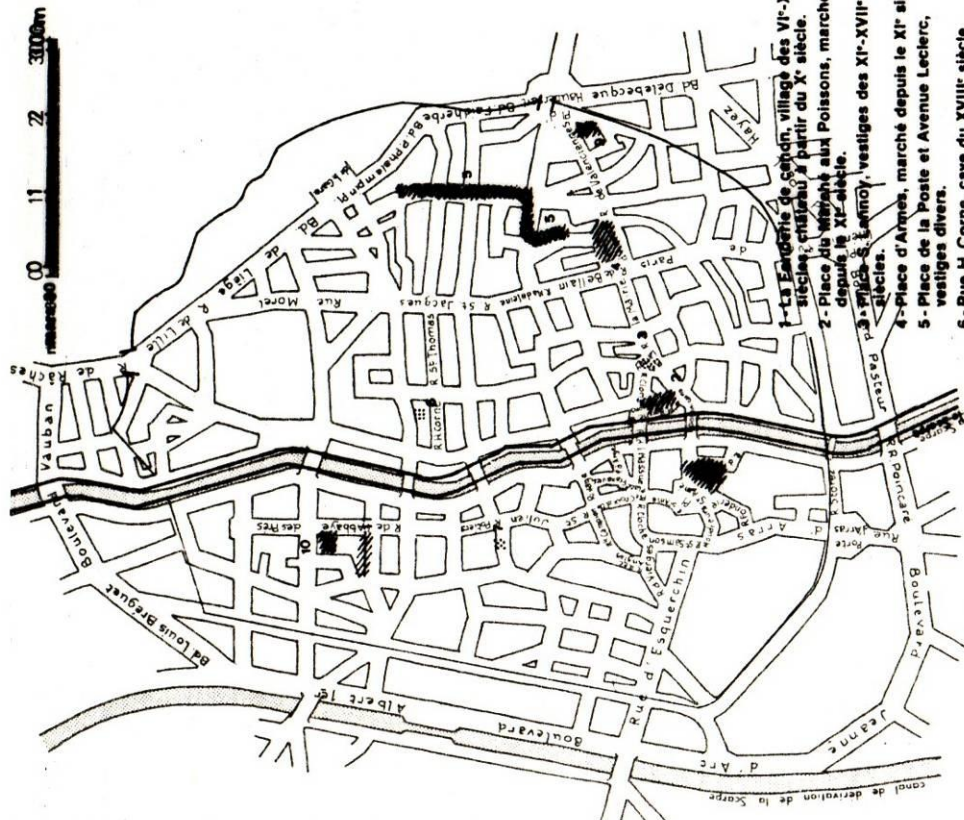


Fig. 5/207  
Fouilles et sauvetages:  
■ Douai du XIII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> s.  
▨ Douai après le XVII<sup>e</sup> s.

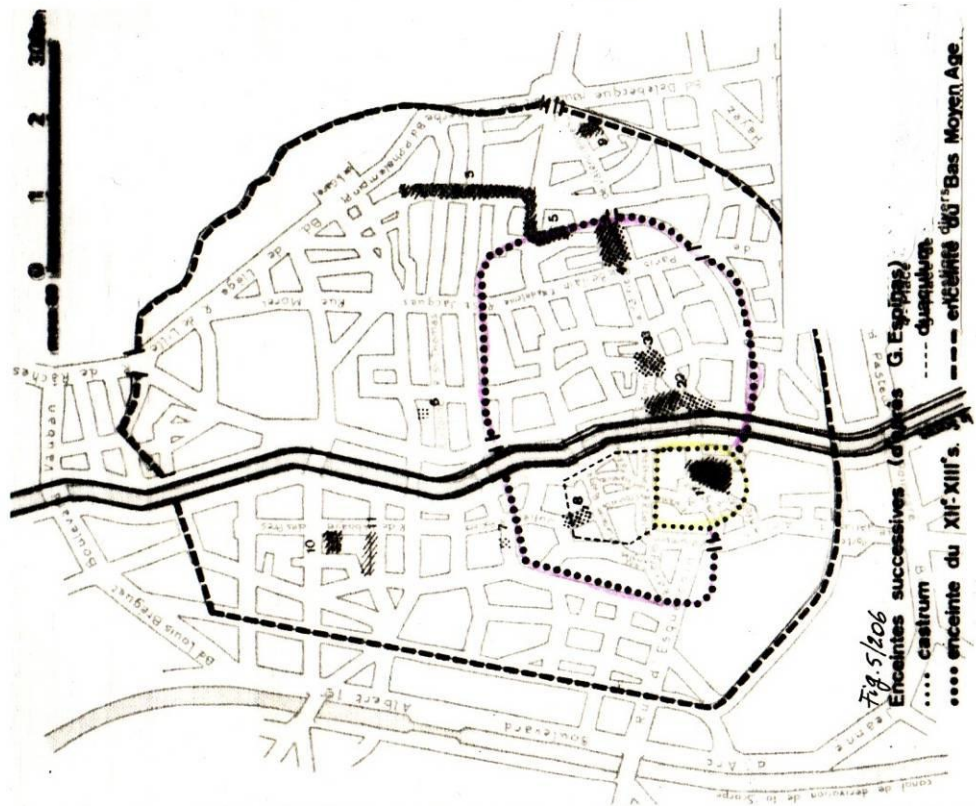
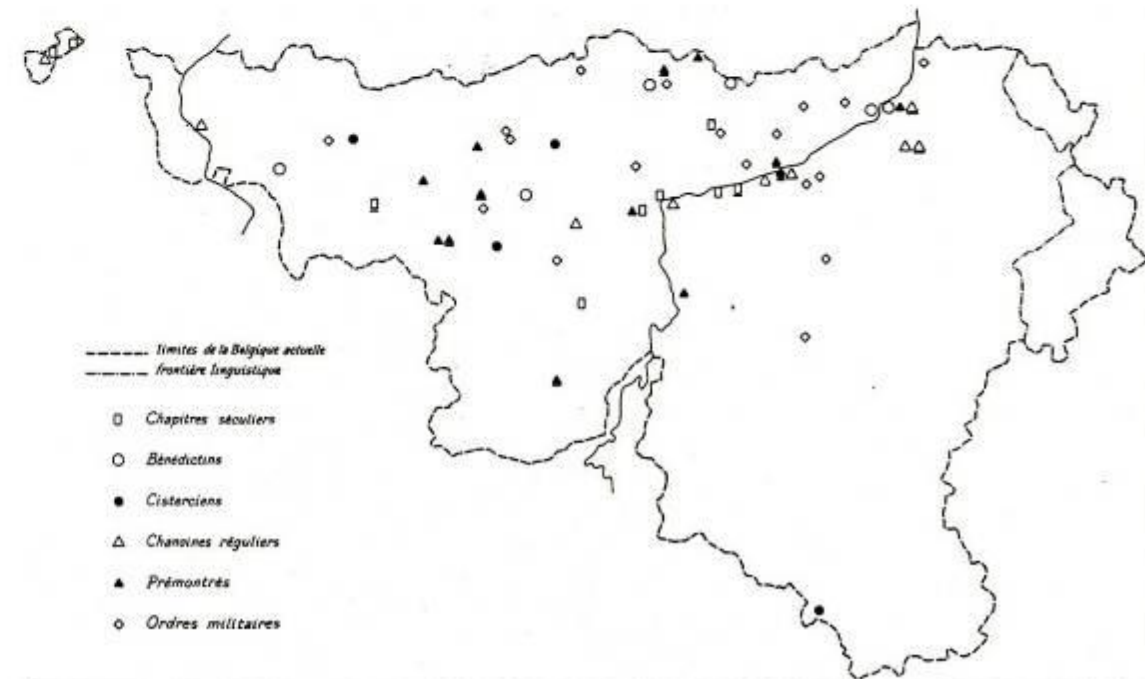
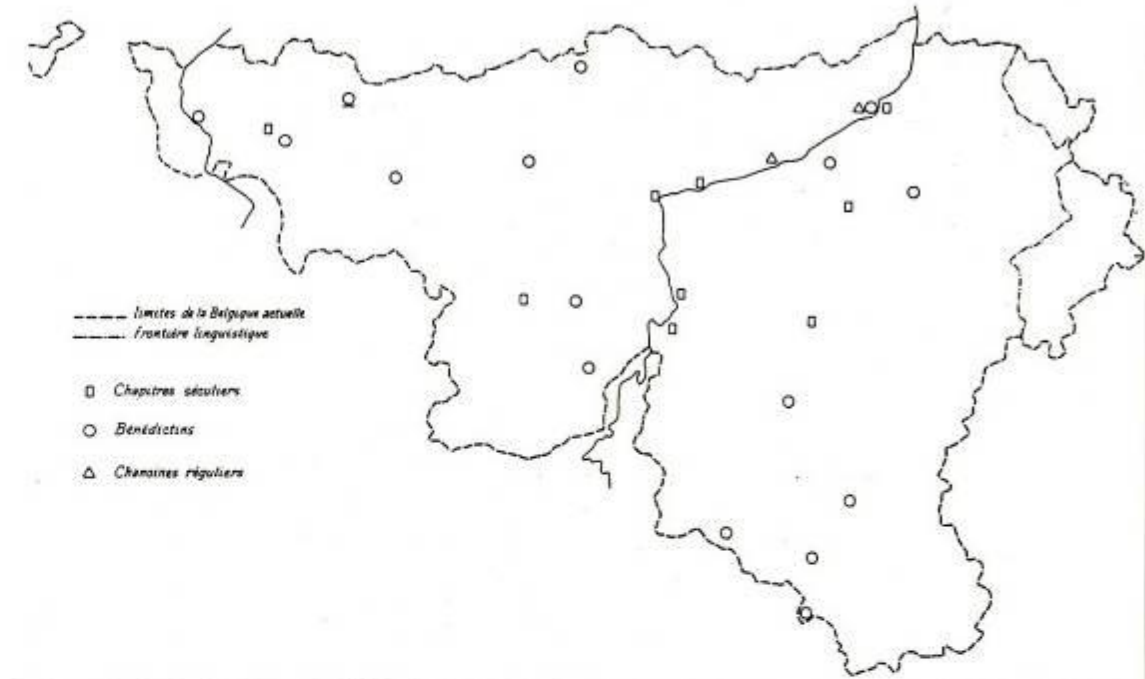
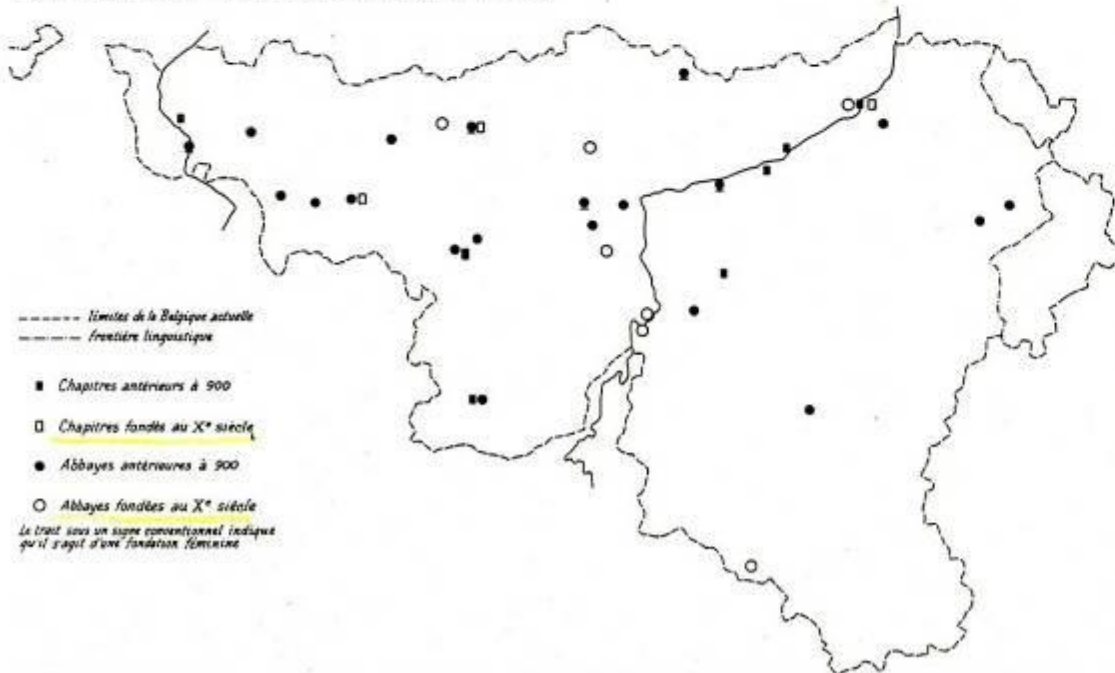


Fig. 5/206  
Encintes successives (d'après G. Esquièze)  
..... castrum  
- - - - - enceinte du Bas Moyen Age  
Fouilles et sauvetages:  
■ Douai au Haut Moyen Age  
▨ Douai après le XII<sup>e</sup> s.

1. origine Monastique

Bcp. de monastères n'étaient pas près des villes, certaines, éloignées des civitates, ont donné naissance à des agglomérations en France <sup>ou</sup> Cluny, Berques, Noisse, St Omer, St Ré (VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup>s).  
en Belg. Stavelot, Villers la Ville, Lebbeke

I. Villes d'acception monastique (ou religieuse) en Belgique.  
Introduction.



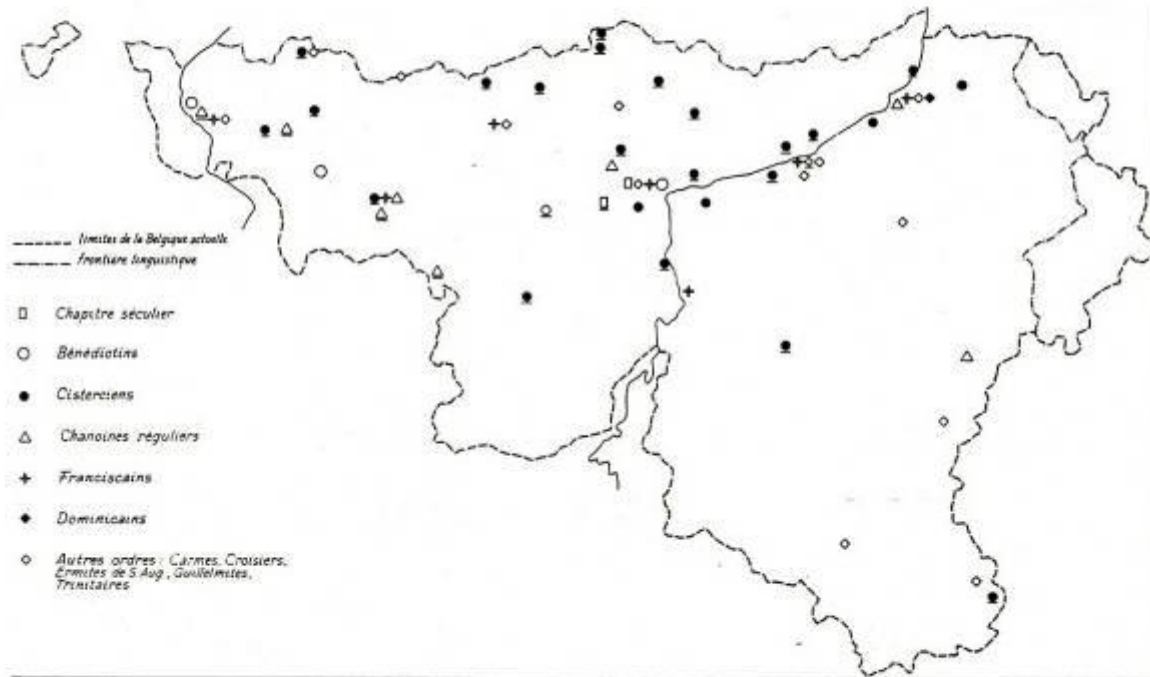


Fig. 5/212 FONDATIONS RELIGIEUSES DU XIII<sup>e</sup> SIECLE.

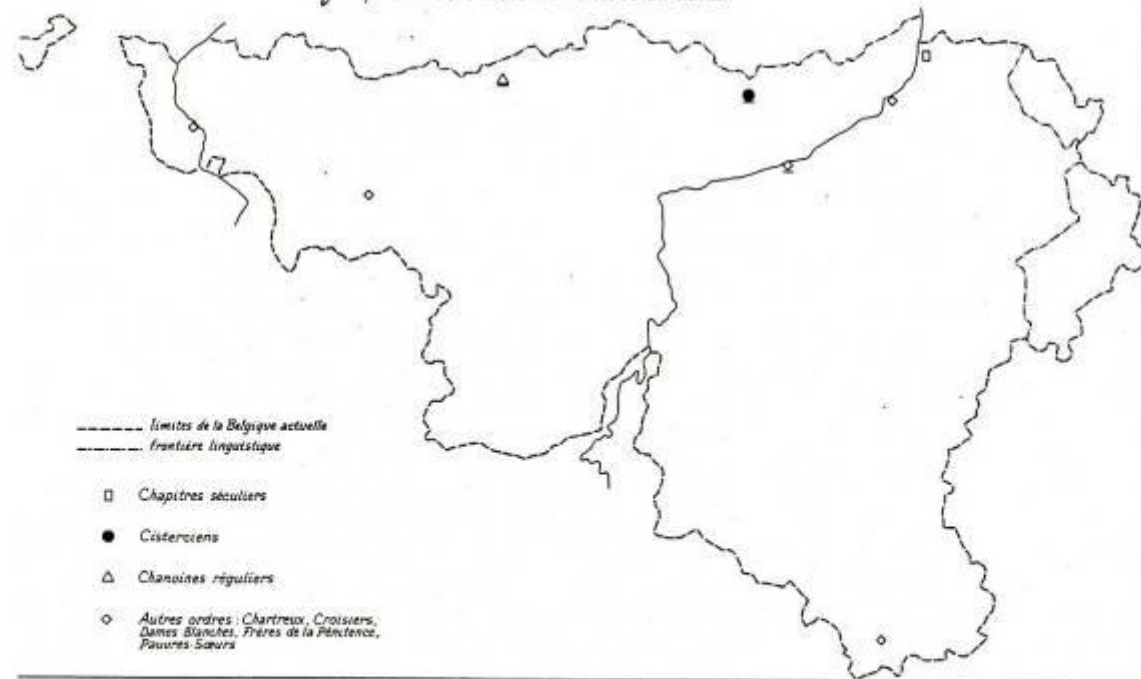


Fig. 5/213 FONDATIONS RELIGIEUSES DU XIV<sup>e</sup> SIECLE.

MALINES - la + belle réunion monastique + activité économique  
(7.46.)

↓  
Abbaye de S<sup>t</sup> Ronbaut  
de haut: Grotte Parket et hôtel de ville.

- autre agglom. sur la rive gauche de la Dyke  
port  
vieille Halle  
marché aux grains
- 1<sup>re</sup> enceinte réunit les 2 éléments au 13<sup>e</sup> s.  
le plan reste commandé par l'abbaye: 11 de 6 rues  
de places se ferment près de l'abbaye
- 2<sup>e</sup> enceinte fin 13<sup>e</sup> s. Concoctique

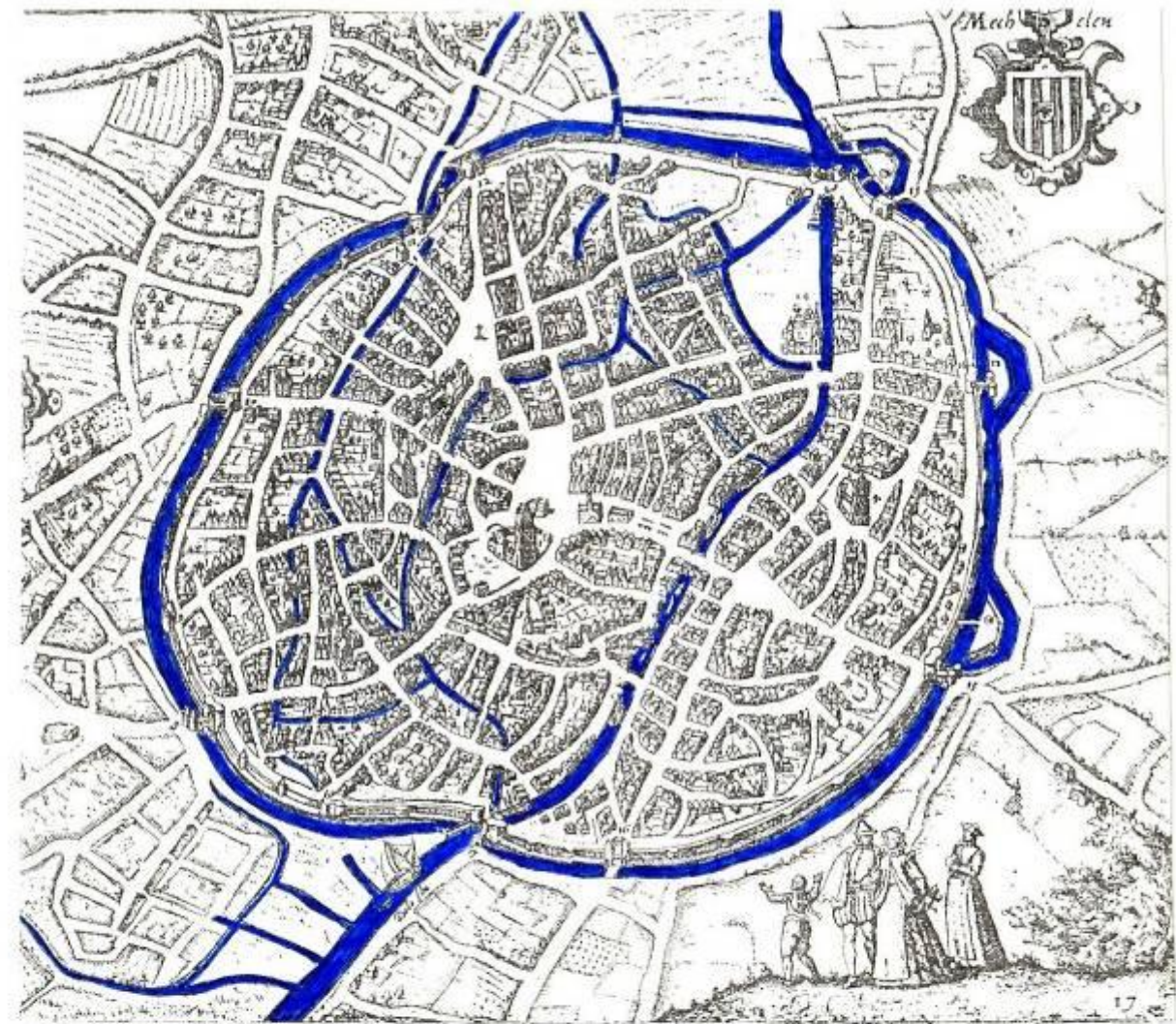


Fig. 5/214 : Malines après le 13<sup>e</sup> s.

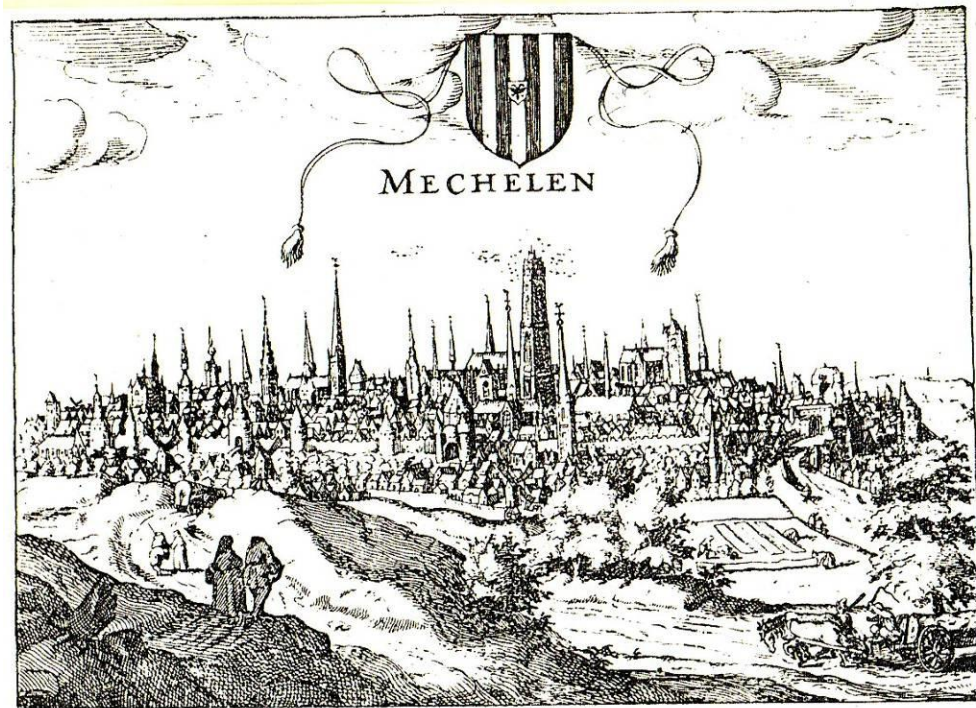


Fig. 5/215 Malines au XVII<sup>e</sup> siècle, d'après L. Guicciardini.

Malines. Quartier du béguinage. Comme le reste de la ville, le quartier Klein Begijnhof (Nord du centre) comporte un trame médiévale typique de la ville flamande cad avec plans élaborés sur base d'initiatives des habitants et selon leur intérêt mutuel.

A l'inverse de certaines villes latines élaborées à partir du sommet on peut dire que nos villes belges se sont développées plutôt à partir de la base -

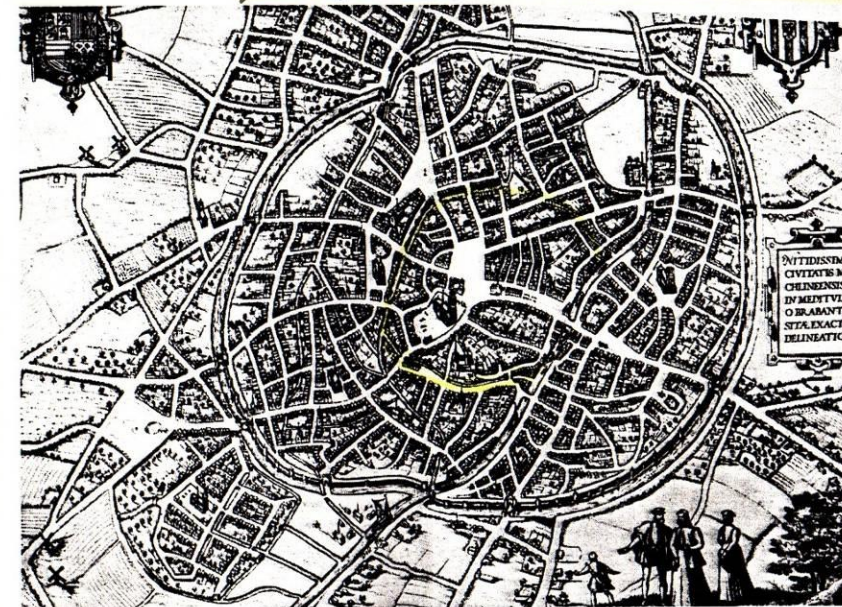
La maison est l'élément de base du plan de la ville ce qui explique l'apparence spontanée et en tout cas non systématique de la morphologie de nos villes.

Pourtant la configuration de la ville médiévale est le résultat d'un accomplissement le plus systématique qui soit dans toute l'histoire du développement urbain.

La maison est l'unité de base du modèle.

La plupart des rues sont conçues pour être des accès à toutes les maisons.

La ville des Flandres et du Brabant n'est donc pas un fouillis de détails sans relation entre eux mais au contraire une merveilleuse juxtaposition d'éléments individuels. (1)



5/216 Malines, d'après Braun (XVII<sup>e</sup>?)

(1) <sup>d'après</sup> E.A. GUTKIND "Urban development in Western Europe: France and Belgium". *International history of City Development*. New York 1970, p. 336-337.

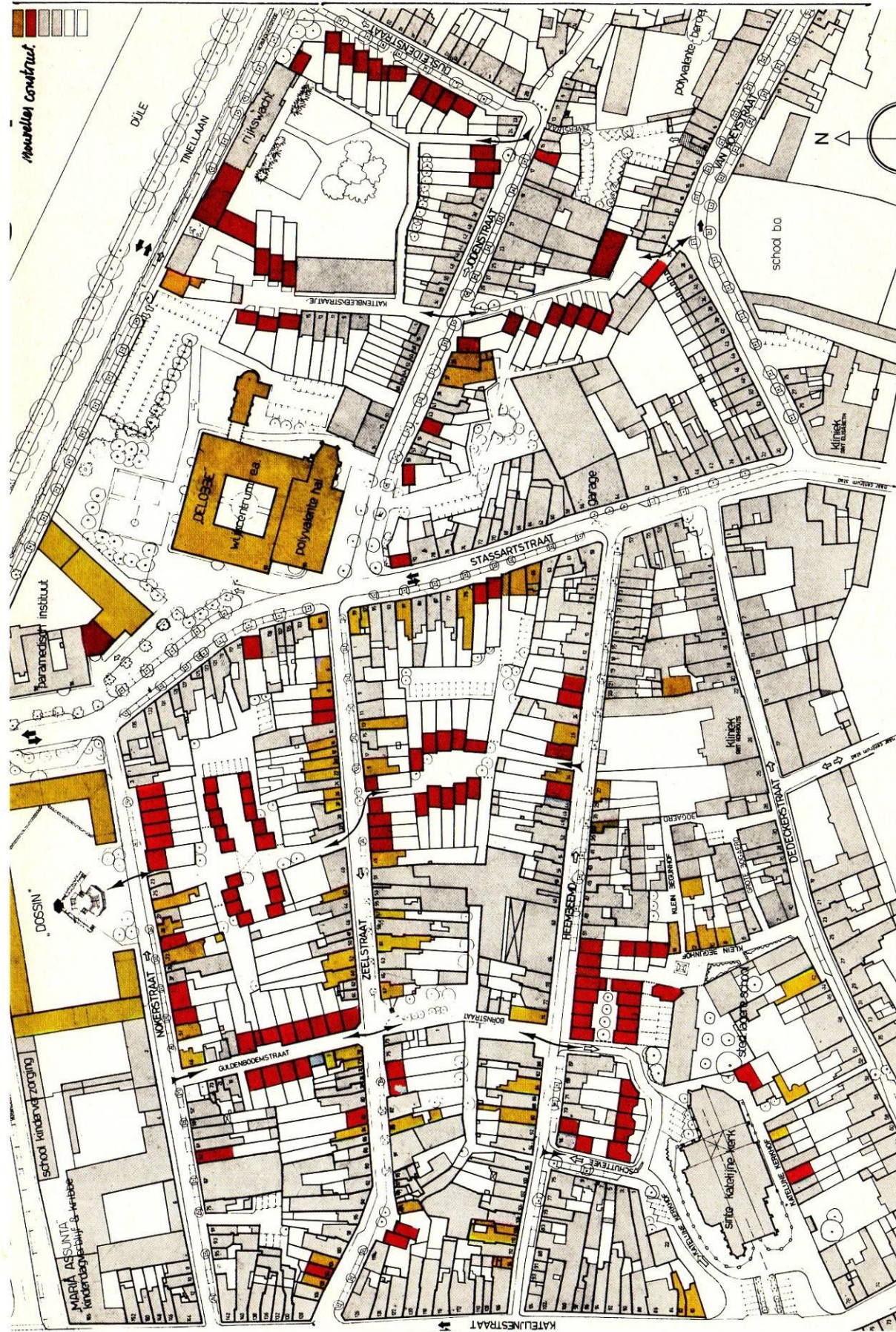


Fig. 5/217: Malines - Quartier actuel du Béguinage - Plan de rénovation urbaine

*L. Liège. Née de la résidence d'un Evêque.*

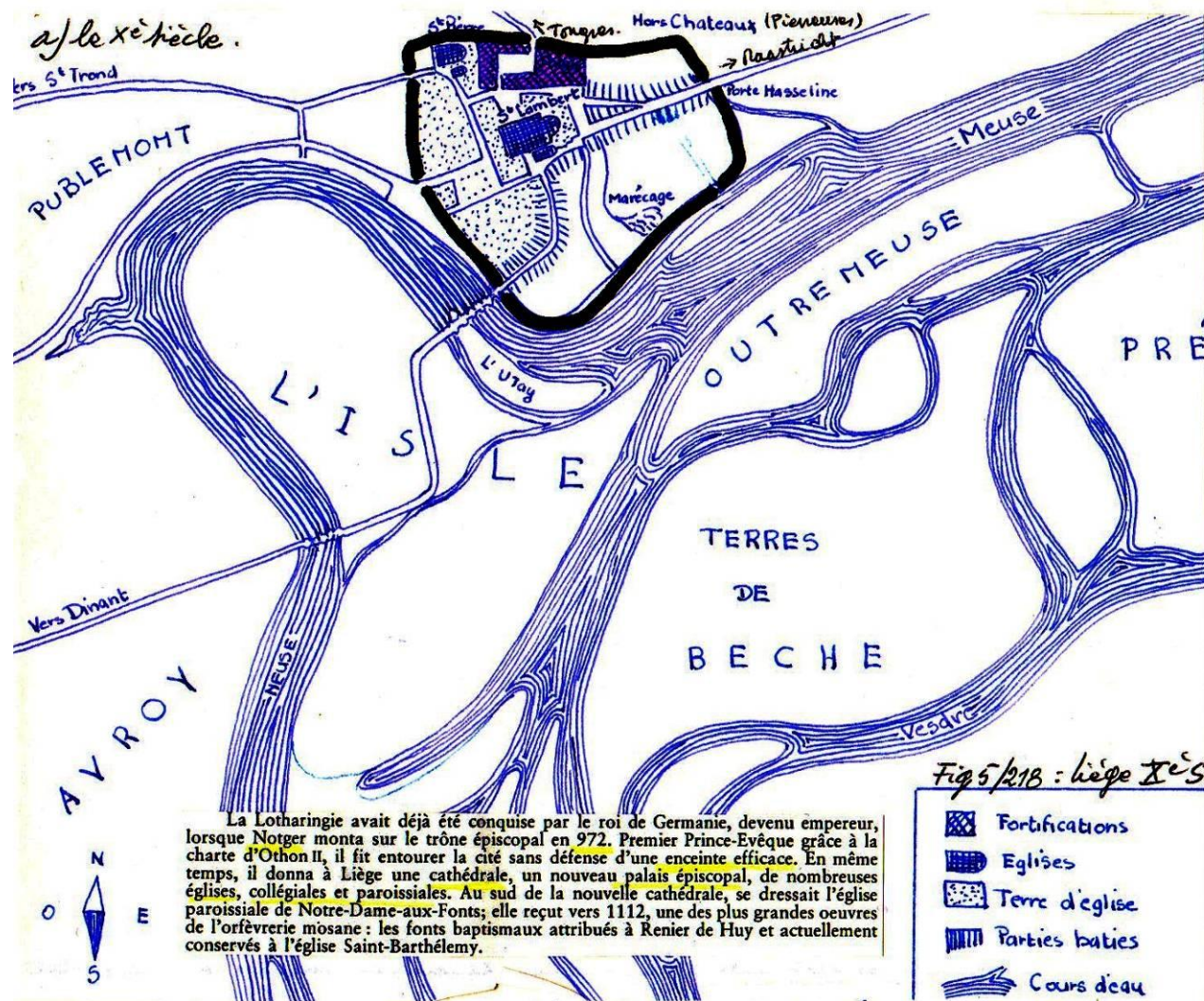
Née le long de la Meuse qui fit sa grandeur, la cité de Liège connut une évolution particulière : non seulement elle était le centre du diocèse, mais aussi la capitale d'un état devenu, en 980, principauté du Saint-Empire par la volonté de l'empereur; Othon II, fit en effet de Notger son vassal, en lui confirmant les droits régaliens sur les domaines de l'Eglise de Saint-Lambert.

Retracer l'histoire de Liège, c'est évoquer le village néolithique, la « villa » gallo-romaine, le « monasterium » mérovingien, la cité carolingienne, mais c'est aussi reconstituer l'évolution progressive de son système d'institutions libérales et démocratiques : le perron qui se dresse sur la place du Marché reste le symbole le plus remarquable des luttes pour le respect des droits et libertés. Ville médiévale des franchises, ville démocratique de l'Ancien Régime, elle revendique dans l'état belge, le rôle de capitale de la Wallonie.

Liège naquit d'une légende religieuse qui raconte que saint Lambert, de passage dans ce « village », y fut assassiné le 17 septembre d'une année inconnue (705?). Beaucoup plus tard, au XVI<sup>e</sup> siècle, le personnage du saint martyr inspira l'artisan d'un des chefs-d'oeuvre de l'orfèvrerie liégeoise : le célèbre buste reliquaire en vermeil sorti en effet des ateliers liégeois de Zutman. La légende raconte toujours que saint Hubert aurait ramené à Liège les reliques de son illustre prédécesseur et y aurait installé sa résidence épiscopale.

Séjour privilégié de Charlemagne, le diocèse et la cité passèrent dans l'héritage de Lothaire au moment du traité de Verdun qui partagea l'Empire en 843.

Ruinée par le passage des Normands en 881, la cité se releva pourtant de ses cendres : les maisons de bois furent reconstruites; Eracle, évêque à partir de 952 fonda trois églises : dans l'île Saint-Paul, sur le Publémont Saint-Martin et Saint-Laurent, abbaye bénédictine dont le rayonnement intellectuel et spirituel fut intense.



La Lotharingie avait déjà été conquise par le roi de Germanie, devenu empereur, lorsque Notger monta sur le trône épiscopal en 972. Premier Prince-Evêque grâce à la charte d'Othon II, il fit entourer la cité sans défense d'une enceinte efficace. En même temps, il donna à Liège une cathédrale, un nouveau palais épiscopal, de nombreuses églises, collégiales et paroissiales. Au sud de la nouvelle cathédrale, se dressait l'église paroissiale de Notre-Dame-aux-Fonts; elle reçut vers 1112, une des plus grandes oeuvres de l'orfèvrerie mosane: les fonts baptismaux attribués à Renier de Huy et actuellement conservés à l'église Saint-Barthélemy.

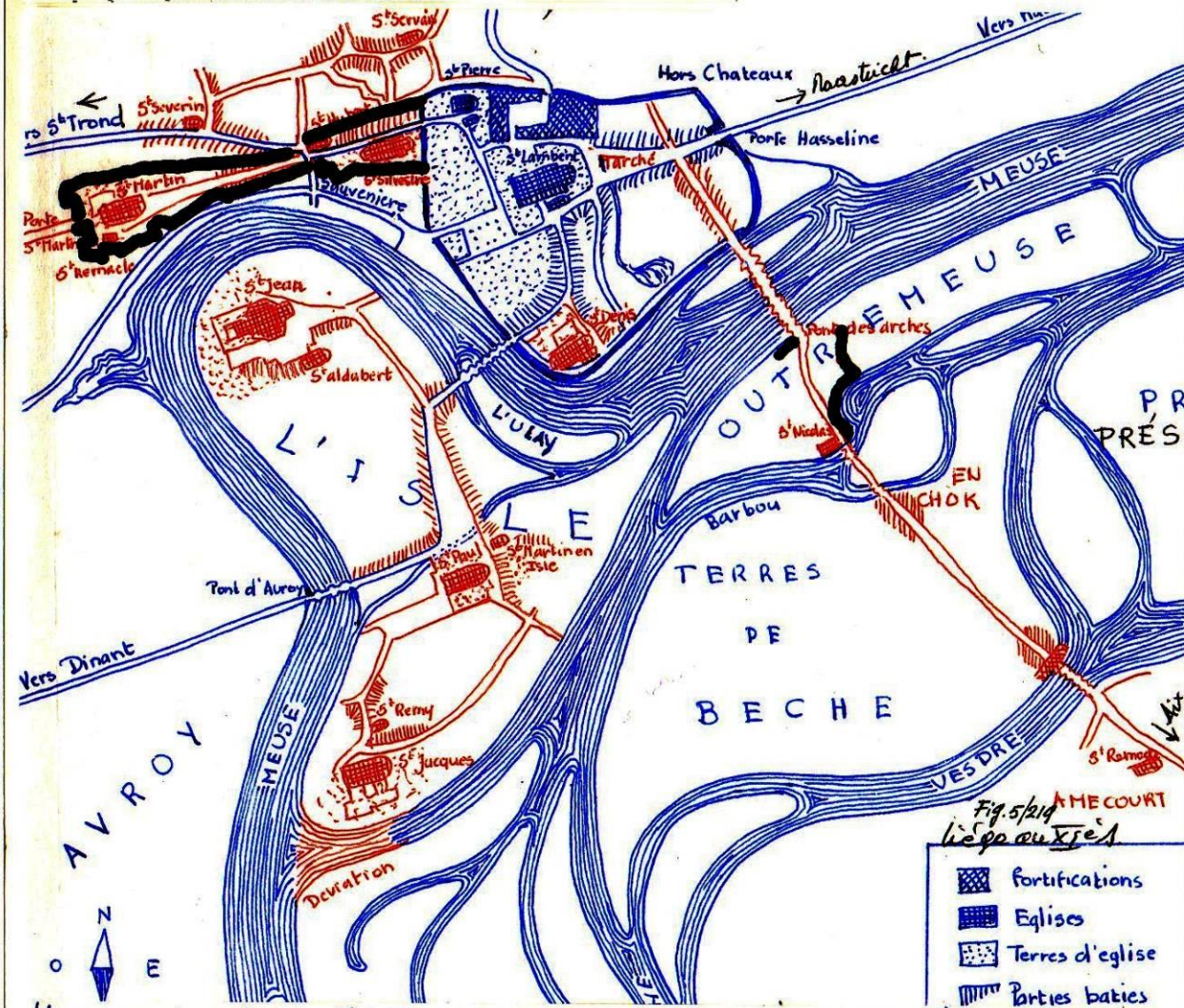
Le territoire ecclésiastique e. à. d. d'origine et les dépendances des 4 églises, alors au nombre de 3 (Notre Dame aux Fonts, St Pierre et St Lambert) les terrains non utilisés sont vendus ou accensés à des laïcs qui allaient au service de la collectivité. Les terrains deviennent sans laïcs, le rattachement de population à ces endroits nécessite à un moment donné la construction d'église paroissiales.

Au Nord au trouve le "Palais" qui essentiellement était le château, partie principale de la fortification et constituée en fait la porte de la ville.

Il existait aussi trois rues principales la rue Ferautière joignant la cathédrale à la porte Hasselinc passant avec les Moesticht la voie de Pieuxse qui joint la rue Ferautière au palais et la troisième descend vers le sud pour passer la Meuse vers l'Isle (route de Dinant).

Cité ecclésiastique, Liège s'enrichit d'une culture dominée par les clercs: l'enseignement était réputé et brillant. Les abbés et évêques, déjà mécènes, commandèrent les travaux des sculpteurs, miniaturistes, orfèvres et ivoiriers dont les mains façonnèrent les oeuvres capitales de l'art mosan. La Vierge dite de Dom Rupert, l'évangéliste de Notger, le tryptique de l'église Sainte-Croix sont les plus connus. La beauté de l'architecture romane est encore admirée aujourd'hui dans les grands édifices tels que l'église Saint-Barthélemy (XII<sup>e</sup> siècle), le Narthex de Saint-Denis avec sa tour carrée (XI<sup>e</sup> siècle) et l'avant-corps de Saint-Jean (XI<sup>e</sup> - XIII<sup>e</sup> siècle).

Cité laïque, fortifiée et enrichie, Liège se peupla de plus en plus et devint un centre où se pressaient artisans, marchands, artistes et religieux. Le centre urbain se fixa à côté du complexe formé par le palais épiscopal et la cathédrale Saint-Lambert. Traversée par les différents bras de la Meuse et leurs ramifications, la cité fut divisée en six quartiers ou « vinâves »: Ile, Neuvicé, Féronstrée, Marché, Saint-Servais et Outre-Meuse; une douzaine de portes permettaient de franchir l'enceinte.



Un peu plus tard Notger prolongea la Meuse vers l'ouest

pour mieux défendre la ville en englobant le polder qui descend à pic au côté de la Meuse, il construisit dans le château St Martin puis le château St Silvestre destiné à surveiller le passage était facilement attaquant, on pouvait aussi empêcher le château St Martin du reste de la ville. Dans chacun des châteaux il existait une collégiale, puis se construisit à côté une église paroissiale à l'usage des habitants (St Remy de par de St Martin et St Lambert près de St Silvestre).





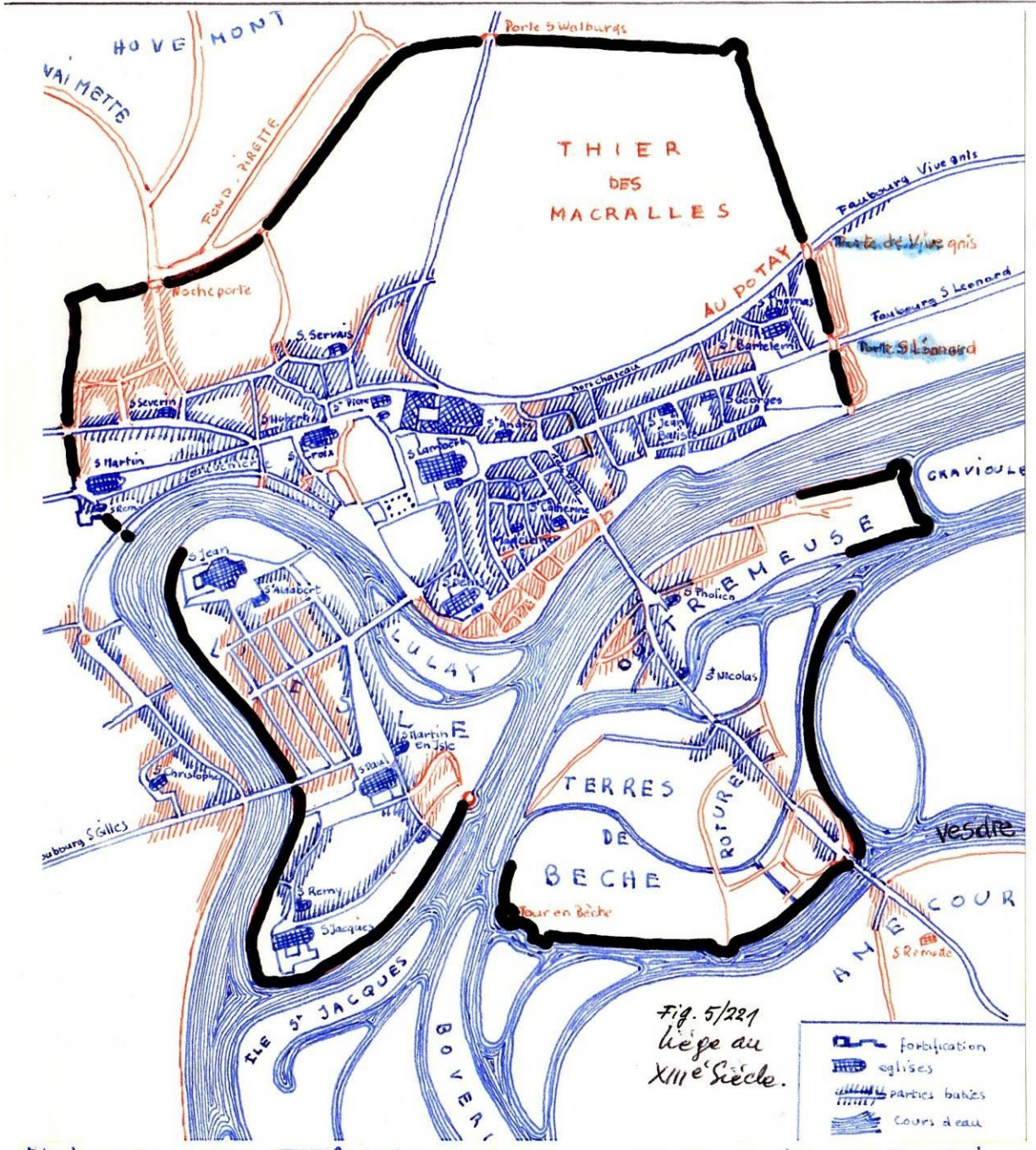


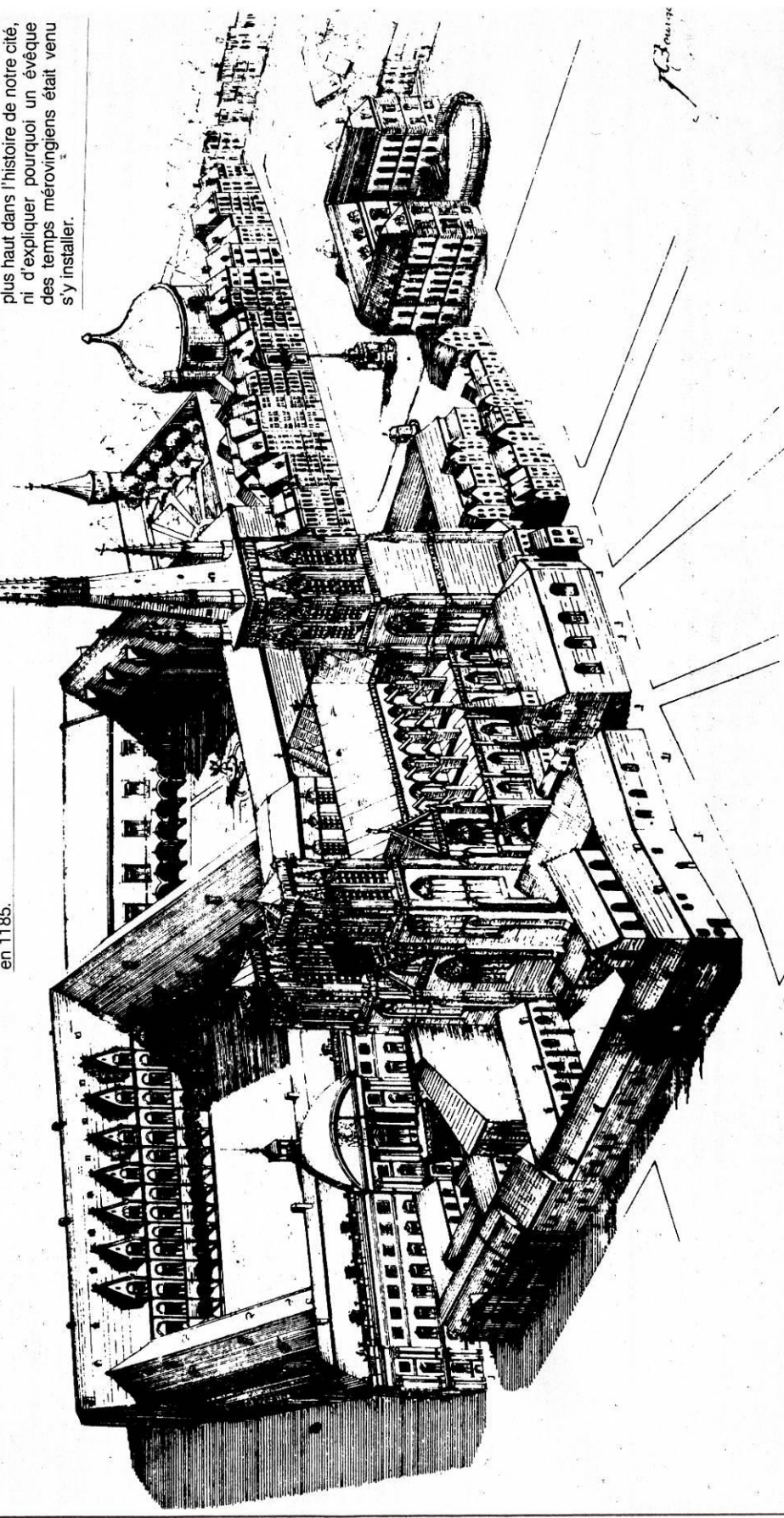
Fig. 5/221  
Liège au  
XIII<sup>e</sup> Siècle.

Et à la fin du XII<sup>e</sup> siècle les bâtiments sous l'enceinte était si serrés, et les murailles extérieures avaient pris une telle importance que les administrateurs de la ville décidèrent de construire une nouvelle enceinte entourant le vicin de St Servais au Nord Ouest, celui de St Jean Baptiste, de St Georges et de St Thomas à l'est et les vicin de l'île et d'Oulreuse au Sud et Sud Ouest. Les des vicinaires encore vicin à l'époque devant permettre une évolution normale à Liège. A ce moment commença les mixes entre les vicinaires à cause notamment des champs

Cathédrale St Lambert & Palais des Princes Evêques  
Fig. 5/222  
Reconstitution vers 1170

La plus importante place de Liège est située, comme chacun le sait, à l'emplacement de la cathédrale dédiée à Notre-Dame et à saint Lambert et qui fut détruite à la fin de l'ancien régime. Cet édifice gothique, construit à la fin du XII<sup>e</sup> siècle et au début du XIII<sup>e</sup> siècle, faisait suite à la grande cathédrale bâtie par Notger à la fin du X<sup>e</sup> siècle, fortement dégradée lors d'un incendie en 1185.

Les sources écrites nous apprennent encore que saint Hubert, premier évêque de Liège, avait fait bâtir la première cathédrale après l'installation du siège de l'évêché en nos murs, vers 720. C'est à cet emplacement même que son prédécesseur, saint Lambert, évêque de Tongres-Maastricht, aurait connu le martyre, dans un oratoire ou dans la maison y attenante, vers 705. Aucun texte ne permet de remonter plus haut dans l'histoire de notre cité, ni d'expliquer pourquoi un évêque des temps mérovingiens était venu s'y installer.



Lorsque la muraille de Notogon fut détruite le long du fleuve un nouveau quartier s'établit sur le banc de sable et les maisons et autres constructions en encastellation au dessus du fleuve, et le nouveau quartier s'appela évidemment sur Meuse. Cette nouvelle muraille permit l'extension naturelle de Liège jusqu'en 13<sup>e</sup> siècle puis la muraille n'avait plus d'utilité et fut rasée puis au remplacement les nouvelles constructions qui devaient faire de Liège une ville moderne... même pour être un peu trop...

A partir du XIII<sup>e</sup> s. Liège gardera son aspect jusqu'en 1792.

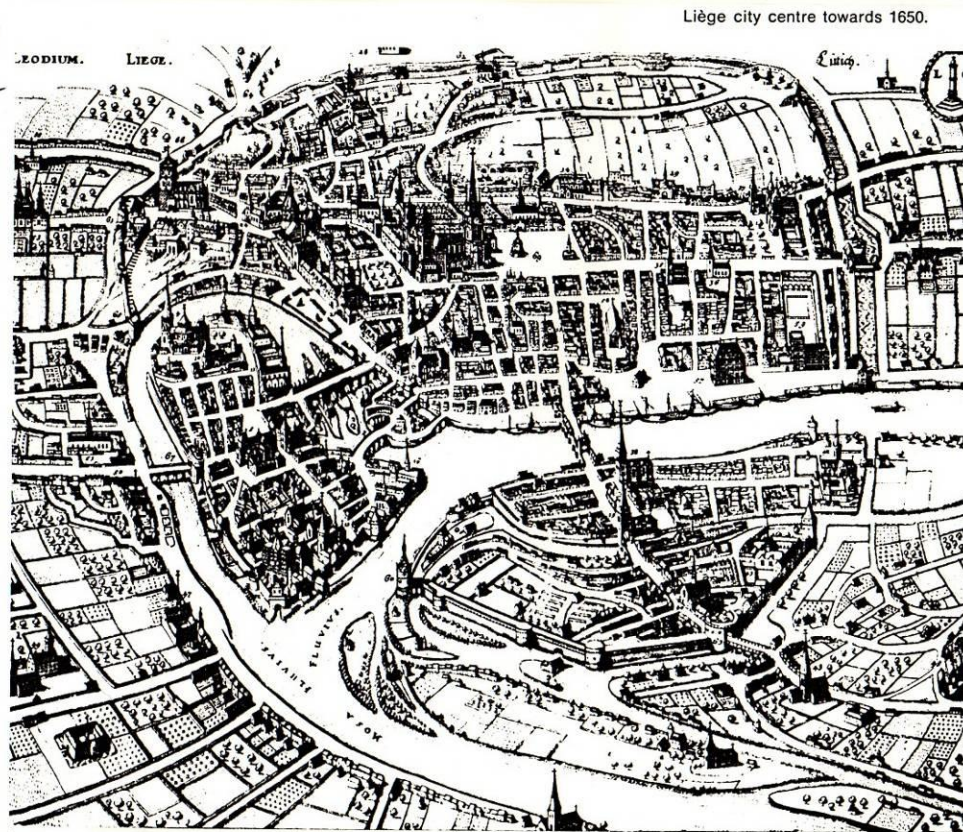


Fig. 5/223 - «La ville est plus grande que Lyon et est presque en même assiette, la rivière de Meuse passant au milieu; très bien bâtie, n'y ayant maison de chanoine qui ne paraisse un beau palais; les rues grandes et larges, les places belles, accompagnées de très belles fontaines, les églises ornées de tant de marbre qu'elles en paraissent lourdes.» Marie de Médicis. Phrase des mémoires de Marie de Médicis, extraite de «L'Hôtel de l'Aigle Noir», de Carlo Bronne.

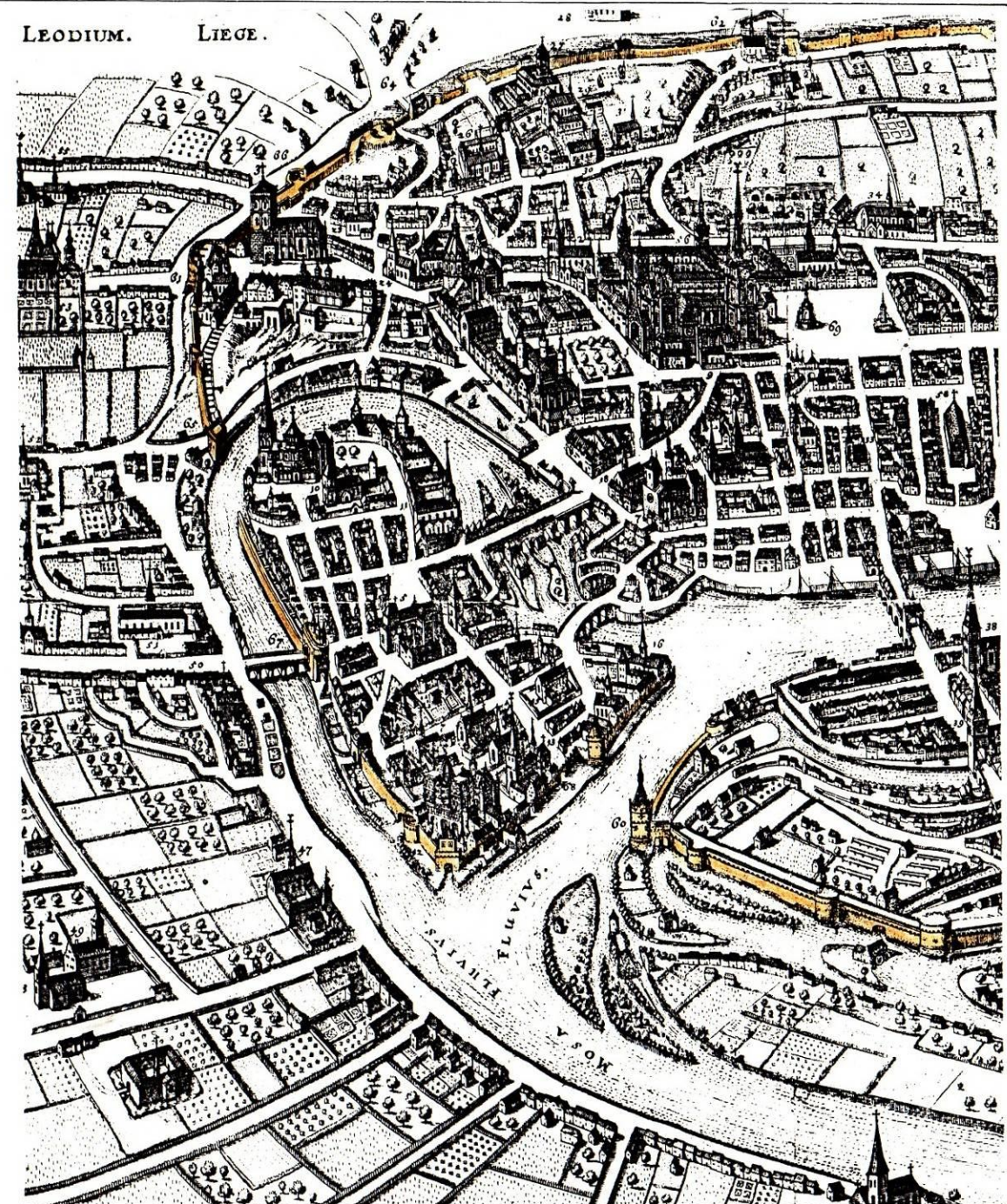


Fig. 5/224. Liège vers 1650 (détail) (des XIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup>).

67: pont d'Amoy	38: Eglise St Pholien ds le prolongé du pont des arches
18: pont d'Ile	60: Tour au bêche
69: place du Parcho'	39: Eglise St Nicolas
56: Cath. St Lambert	5: Collégiale St Paul
58: Halle aux viandes	12: Egl. St Jacques
30: Egl. St Martin	47: Couvent des Augustins
4: Collégiale St Jean	
20: place aux chevaux	

Fig. 5/225

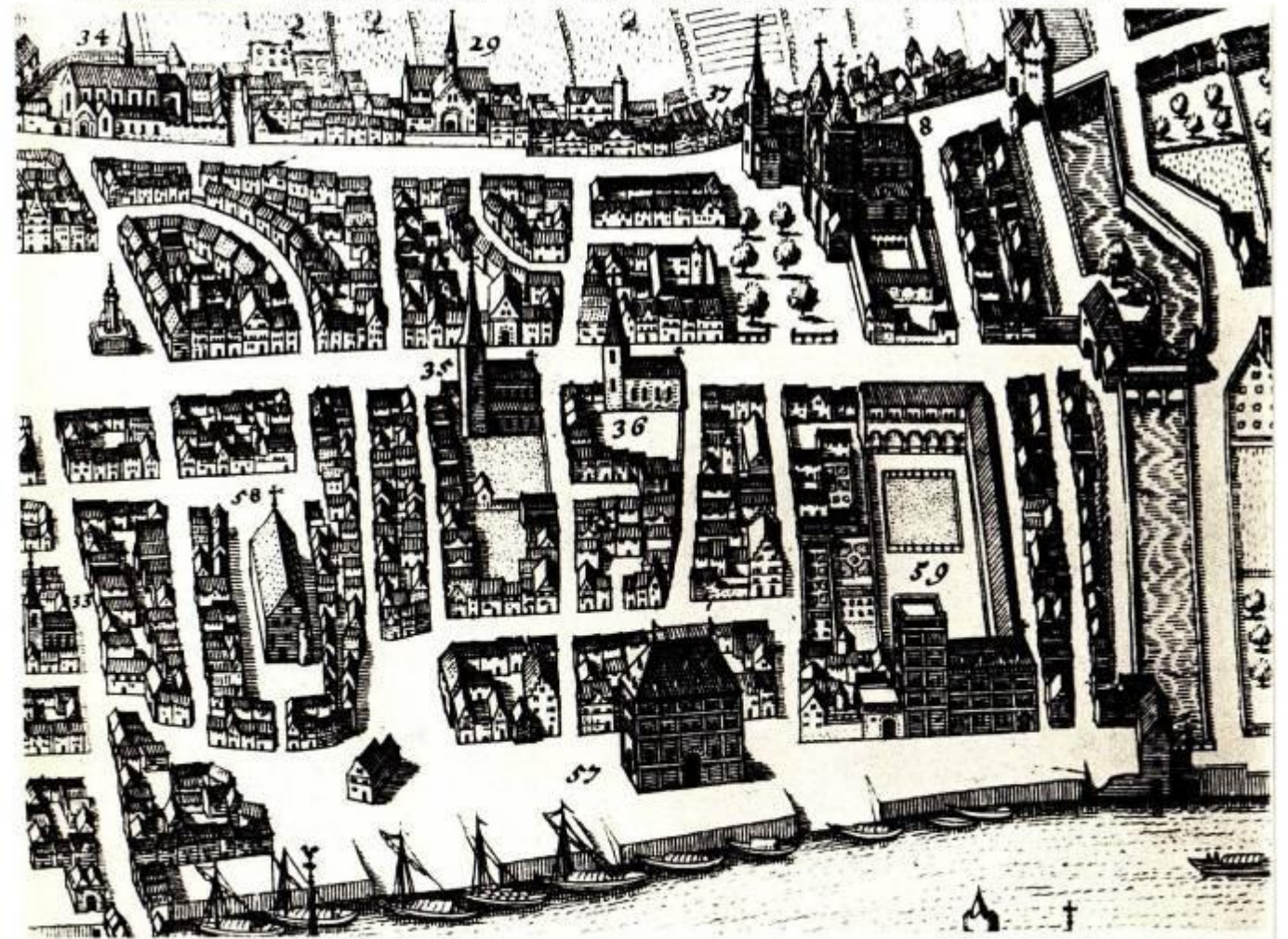
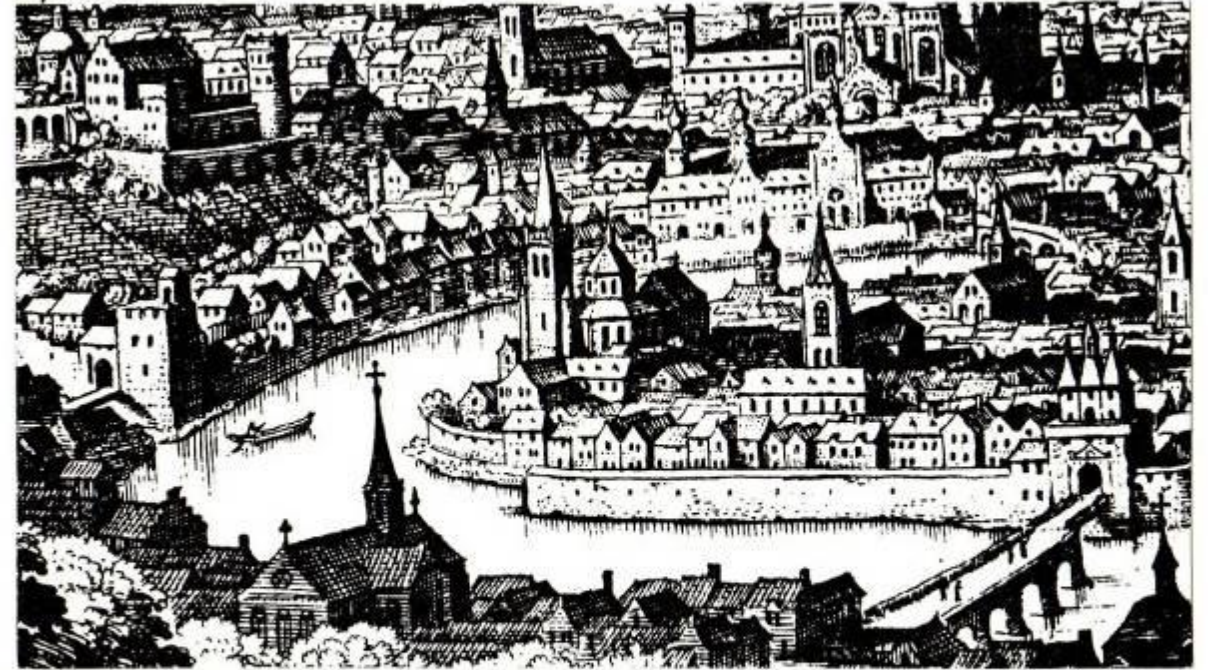


Fig. 5/226  
Extrait de la vue de Liège par Mérian, 1650.

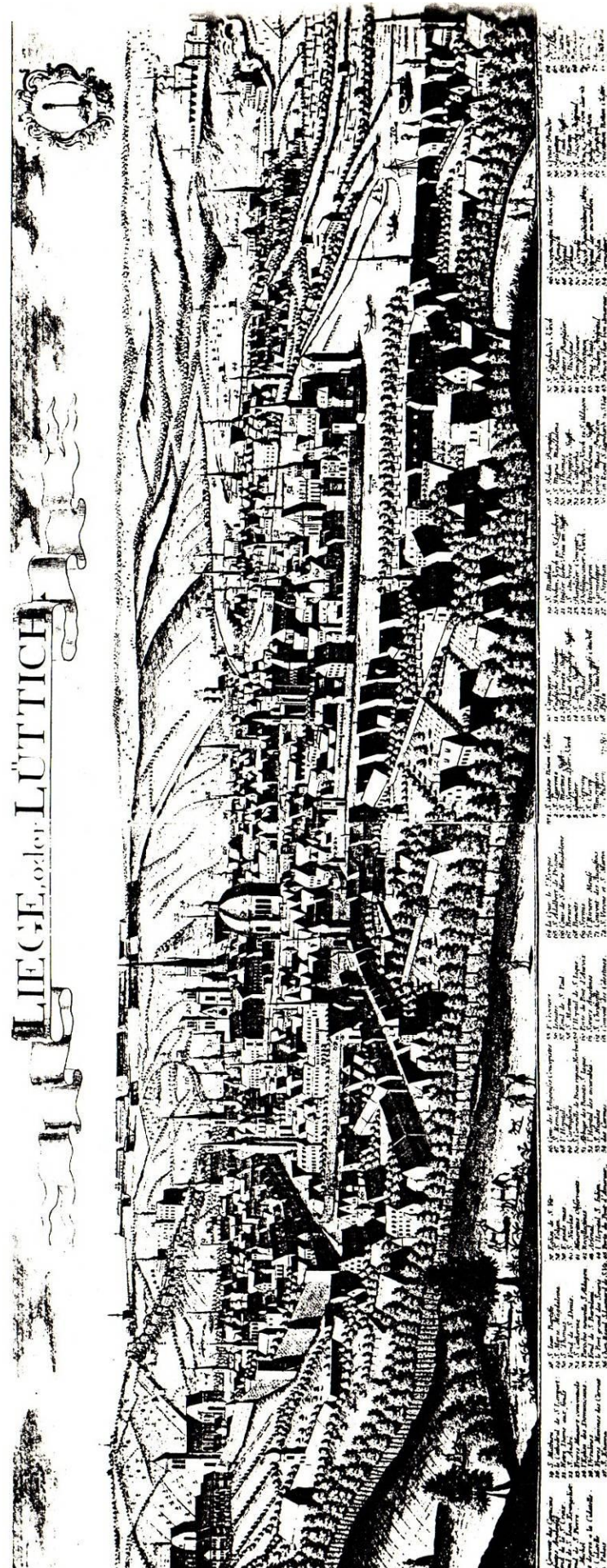


Fig. 5/227.  
WERNER (F.B.). - Liège oder Lüttich. - J.F. Probst, exc., 1750. Avec les armoiries de la ville dans le coin supérieur droit et une légende, en français et en allemand, de septante-deux numéros. Cette rue, prise des bords de Saint-Gilles, est très détaillée. Les édifices y sont représentés nettement et plus grands que dans la vie réelle. (C. 2 02/150). (Dépandin, op. cit., B.I.A.L., t. 4, 1860, p. 267).  
Probst (Johann Friedrich), graveur de perspectives à Augsbourg au XVIII<sup>e</sup> siècle.

-140-

D'autre part, une grave querelle éclata entre les deux classes de la population liégeoise : elle mit aux prises les petits, groupés dans les corporations de métiers, et les grands ou lignages. Les premiers se sentant exclus de la vie communale profitèrent de l'élection au poste de bourgmestre d'un des leurs, Henri de Dinant, en 1253, pour se révolter. Les combats se soldèrent le 4 août 1312 par un massacre : les grands furent brûlés à l'intérieur de l'église Saint-Martin. Ce fut le « mal Saint-Martin », éclatante victoire des plébéens sur les patriciens, triomphe du parti démocratique. Le nouveau conseil urbain, primitivement composé de maîtres et jurés, dut désormais faire place aux métiers. La paix signée à Angleur, le 14 février 1313, obligeait les patriciens à s'inscrire dans l'une des corporations pour participer au conseil de la commune.

Le 6 juin 1343, inquiétés par le pouvoir menaçant du Prince-Évêque, les métiers affirmèrent encore leurs prérogatives, en obtenant la création du Tribunal des XXII qui devait condamner les excès des officiers du Prince. Après avoir vainement tenté de s'opposer aux corporations en les supprimant, Adolphe de la Marck fut alors contraint d'y renoncer par la Lettre de Saint-Jacques, le 1<sup>er</sup> juillet 1343 : l'équilibre des classes fut conservé puisqu'elles se partagèrent équitablement les sièges du conseil. Mais, au cours des années qui suivirent, le pouvoir des grands s'affaiblit à tel point qu'ils furent contraints de renoncer à leur représentation comme classe au conseil; jusqu'en 1684, les XXXII métiers restèrent donc le seul corps électoral où se mêlaient toutefois des électeurs bourgeois.

Vers le XIV<sup>e</sup> siècle, l'agitation qui remuait la ville se transforma en opposition au pouvoir des Princes-Évêques et du puissant Chapitre cathédral. Exaspéré par cette situation, Jean de Bavière, élu en 1390, réagit par des excès, entraînant ainsi la ville dans une suite de malheurs qui aboutirent à un véritable drame au XV<sup>e</sup> siècle. Déchu par les délégués des villes le 26 septembre 1406, l'Élu de Liège fit appel à son beau-frère Jean sans Peur, duc de Bourgogne. La défaite des milices communales à Othée, en 1408, fut le commencement de l'ingérence des ducs de Bourgogne dans la politique liégeoise; toutes les libertés furent anéanties et les chartes confisquées. Attaqués dans ce qui leur était le plus cher, les Liégeois opposèrent une résistance opiniâtre qui attira la terrible vengeance de Charles le Téméraire. Malgré les efforts héroïques des Six cents Franchimontois, Liège devint un enfer le jour où le Téméraire investit la ville : le pillage fut systématique et le massacre impitoyable. Les Bourguignons ne laissèrent plus que des ruines; le butin fut emporté et le Perron, représentant le peuple liégeois, fut déporté à Bruges. C'était le 3 novembre 1468, jour où l'on fête saint Hubert.

Le chaos politique fut une réalité pour les Liégeois jusqu'à la mort de Charles le Téméraire en 1477. Très vite, les anciennes institutions furent restaurées et le Perron reprit sa place sur le Marché.

La ville et le pays, ruinés, subirent encore les effets des querelles nées entre les Hornes et les la Marck.

1492 fut l'année de la réconciliation, mais surtout de la reconnaissance de la neutralité liégeoise par la France et les Pays-Bas.

Après avoir vécu dans les ténèbres, les Liégeois se relevèrent alors de leur malheur. Le règne d'Erard de la Marck (1505-1538) fut certainement un des plus glorieux que connut la principauté. Une vaste construction reste le témoin de sa grandeur : commencé en 1526, le palais épiscopal fut en effet reconstruit sous la direction du maître d'œuvre Aert Van Mulken. L'esthétique nouvelle qui fleurissait déjà en Italie eut son représentant liégeois : le peintre Lambert Lombard, auteur d'une splendide « Adoration des Mages », fut aussi l'architecte qui inspira la construction de grands hôtels : l'hôtel de Soëre de Solières, place Saint-Michel, ou encore l'hôtel de Torrentius, rue Saint-Pierre. Lambert Lombard aurait dessiné le portail Renaissance de l'église Saint-Jacques, ancienne abbaye qui avait été fondée par Baldéric II en 1015. Notons que l'ensemble de l'église, construit dans le style ogival, reste un des plus beaux joyaux de Liège. Toujours à la Renaissance, la sculpture sur bois restait influencée par la tradition religieuse : citons la Pieta de Saint-Denis, le Christ en croix du cloître Saint-Paul, les Vierges de Saint-Nicolas et Saint-Séverin. Quelques églises furent achevées, dont celle de Saint-Martin en style ogival flamboyant. La ville releva aussi ses murailles; ses quartiers et ses faubourgs se repeuplèrent. Les halles des métiers furent reconstruites; seule subsiste aujourd'hui celle des Mangons ou Bouchers (1545), proche de la Maison Havart (1594). De nombreux quartiers s'embellirent alors de hautes maisons.

Liège redevint une grande ville dont l'activité économique en pleine expansion évoluait vers la métallurgie et l'extraction de la houille, source de richesse d'une certaine bourgeoisie dont la fortune se basa sur le « capital ».

Avec un nouveau type de marchands et d'industriels, tels Louis de Geer et Jean Curtius, nous abordons déjà le XVII<sup>e</sup> siècle et ses nouvelles structures économiques, qui furent une des causes de la division de plus en plus prononcée entre riches et pauvres, grands et petits.

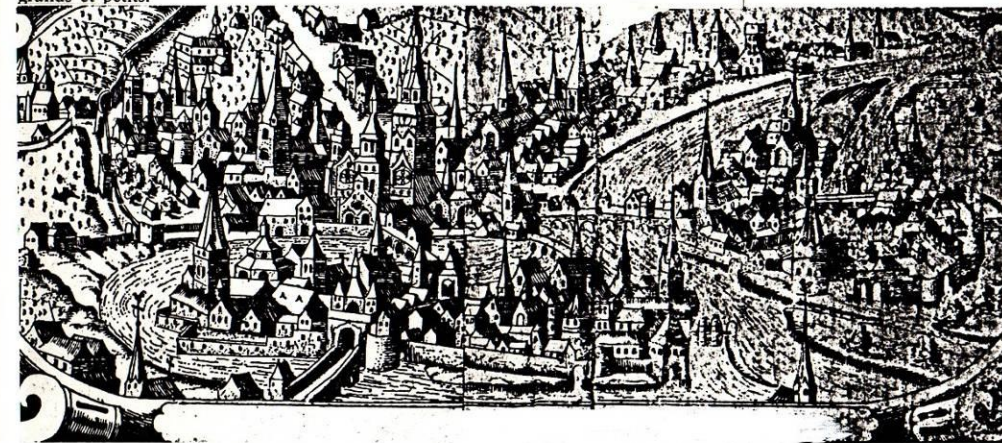


Figure 5/228  
PERIL (Robert). - Liège. - XVI<sup>e</sup> siècle. H. 0,07 m - L. 0,167 m (Ms. 924 fol. 55 v<sup>o</sup>). Gravure illustrant le manuscrit de Henri Van den Berch « L'Etat de la sainte et noble cité, pays, évesché et dyocèse de Liège ». On y distingue au premier plan le Pont d'Avroy. Le Pont d'Île et le Pont des Jésuites relient l'Île à la Cité.

-149-  
OK



## II. Exemples à l'étranger.

### 1) MARVEJOLS

Ville neuve spontanée - développée <sup>dû à la présence de communautés religieuses.</sup> dû au commerce.

Marvejols (Lozère) (SO de LE PUY)

Connue depuis 1060.

Rempart de 1,5 km au XIV<sup>e</sup>S, moment où l'agglomération prend une certaine importance. (notamment grâce à la présence de <sup>comm. religieuses</sup> moines de toutes sortes).

En 1346, la communauté des bourgeois obtient une charte de coutume et le droit de s'administrer.

Menacé par les Anglais, le roi Philippe VI fait construire à cette époque un château et des remparts.

Château et ville durement éprouvés par les guerres de religions. La forteresse sera rasée au 17<sup>e</sup>S. par Richelieu.

### 2) VENCE.

VENCE (Alpes Maritimes).

(Nord de Nice)

Ville épiscopale sur un plateau / peu de vestiges de l'enceinte médiévale. (5 portes)

Enceinte ovale (150 x 200 m) reconstruite au XV<sup>e</sup>S.

utilisée par des maisons qui n'y sont effrayés.

littes permanentes entre les Seigneurs de Villeneuve et les évêques de Vence.

à Avignon en 1316 les Papes abandonnant Rome construisent un palais

la ville se développe et s'étend.

des faubourgs se créent

Nouvelle enceinte

le Palais des Papes devient le centre

Fig. 5/233 : Avignon.



§3. Quelques villes d'origine purement économique.

DINANT : ville de commerce et indust. (Cu) dès le 12<sup>e</sup> s.  
(bonne ville de la principauté).

en 1070, l'empereur ( ) accorde au prince évêque de Liège les droits réguliers sur Dinant

XII<sup>e</sup> s : franchises accordées aux Bourgeois.

Ville frontière : nombreuses guerres

13<sup>e</sup> s : conflit avec Bruges (concurrente de l'ind. du Cuivre).

1466 : Affront au futur Charles le Téméraire

d'où vengeance et destruction impitoyable.

16<sup>e</sup> s : siège de Henri II. puis Louis XIV etc...

la Citadelle - (construite en 1530) à l'ouest du mur, 17 sièges

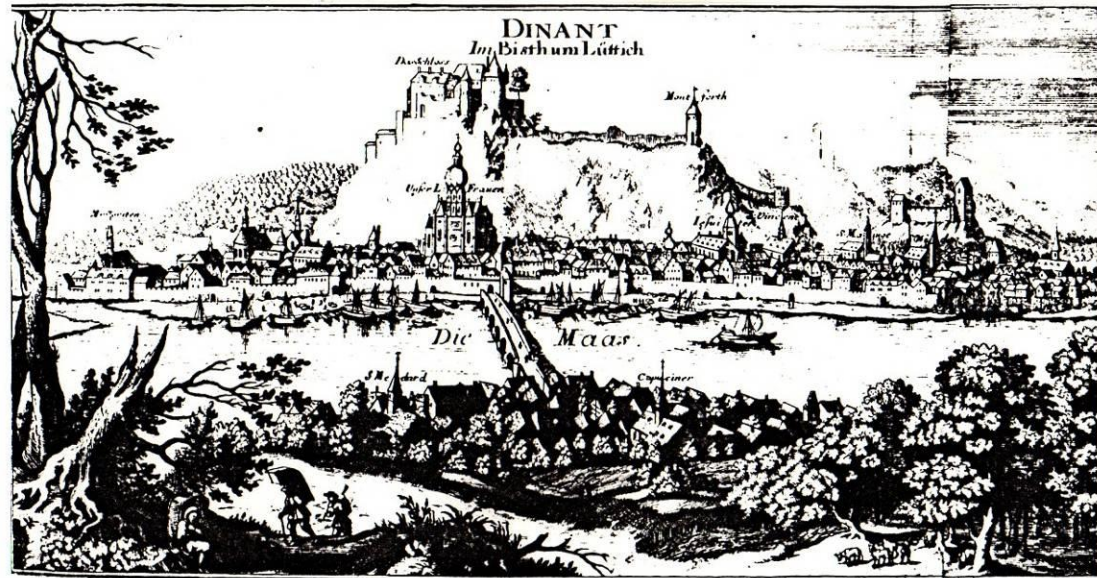


Fig. 5/234.

BODENEHR (G.). - Dinant im Bisthum Lüttich -. G. Bodenehr fec. et exc. 1725. Planche 43. H. 0<sup>m</sup>,156 - L. 0<sup>m</sup>,376 (C 2 ch2/17).  
Avec une notice historique commençant par ces mots - Dinant eine an d. Maas im Bisthum Lüttich, zwischen Namur und Charlemont... La Meuse, quelques églises et couvents, le château y sont renseignés, sur la gravure elle-même, en langue allemande. Ce plan se trouve dans l'ouvrage intitulé «Europens Pracht und Macht» (1730)... Gabriel Bodenehr, le jeune, graveur à Augsbourg, 1664-1758.

\* Autres développements économiques

YPRES.

origines obscures } St Martin - Eglise pré-urbaine.

peut être en 902, Baudouin le Chauve établit un burges ou un château sur l'Yperlee (île artificielle)

en 1073 : ville fortifiée importante (résidence du comte Philippe d'Alrace)

industrie textile prospère

sa connaissance de développement fabuleux.

12<sup>e</sup>-13<sup>e</sup> s. capitale de Flandres

Dépense Bruges et Gand

propre monnaie

propre juridiction

symbole de prospérité, les Halles. (1225). →

en 1214 : l'enceinte

1383 : attaquée par les Anglais - échec - ils s'en vont.

mais ce fut le coup de grâce Fig. 5/235

tous les faubourgs avaient été détruits

toute la population s'est dispersée sans espoir de retour.



Bourgeois aux espagnols (1584)

aux Français (1650) jusqu'en 1715. - Rasée en 14-18.

5/236 AUX ORIGINES DE LA VILLE Arch. Phot. Paris

Est représentée ci-dessus la partie centrale de la ville où sont groupés 1 l'église St-Martin, 5 les Halles, 6 la place du Marché. A noter une crevasse profonde, la ligne de base : 31 « Angwartstrate », 32 Rue au Beurre sur laquelle la ville fut construite, 33 Rue de Torhout (anciennement Foorweg), se prolonge de l'autre côté du Marché par 38 « Zuutstrate » (rue du Sud). Le premier château comtal 4b dont il ne reste aucune trace se trouvait sur une île entre deux bras de l'Yperleet qui doit correspondre à deux parcelles non bâties entre les Halles et St-Martin, d'une part, et St-Nicolas, d'autre part.

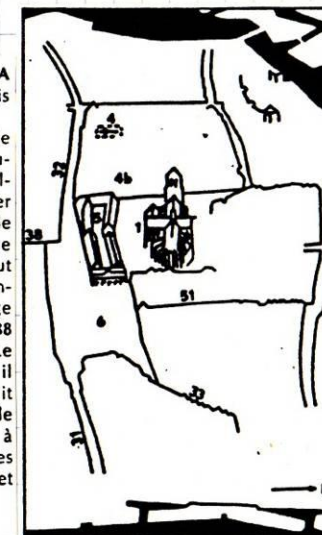
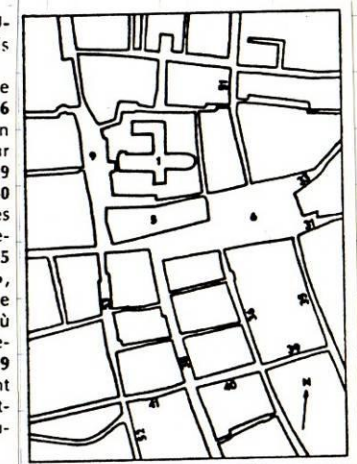
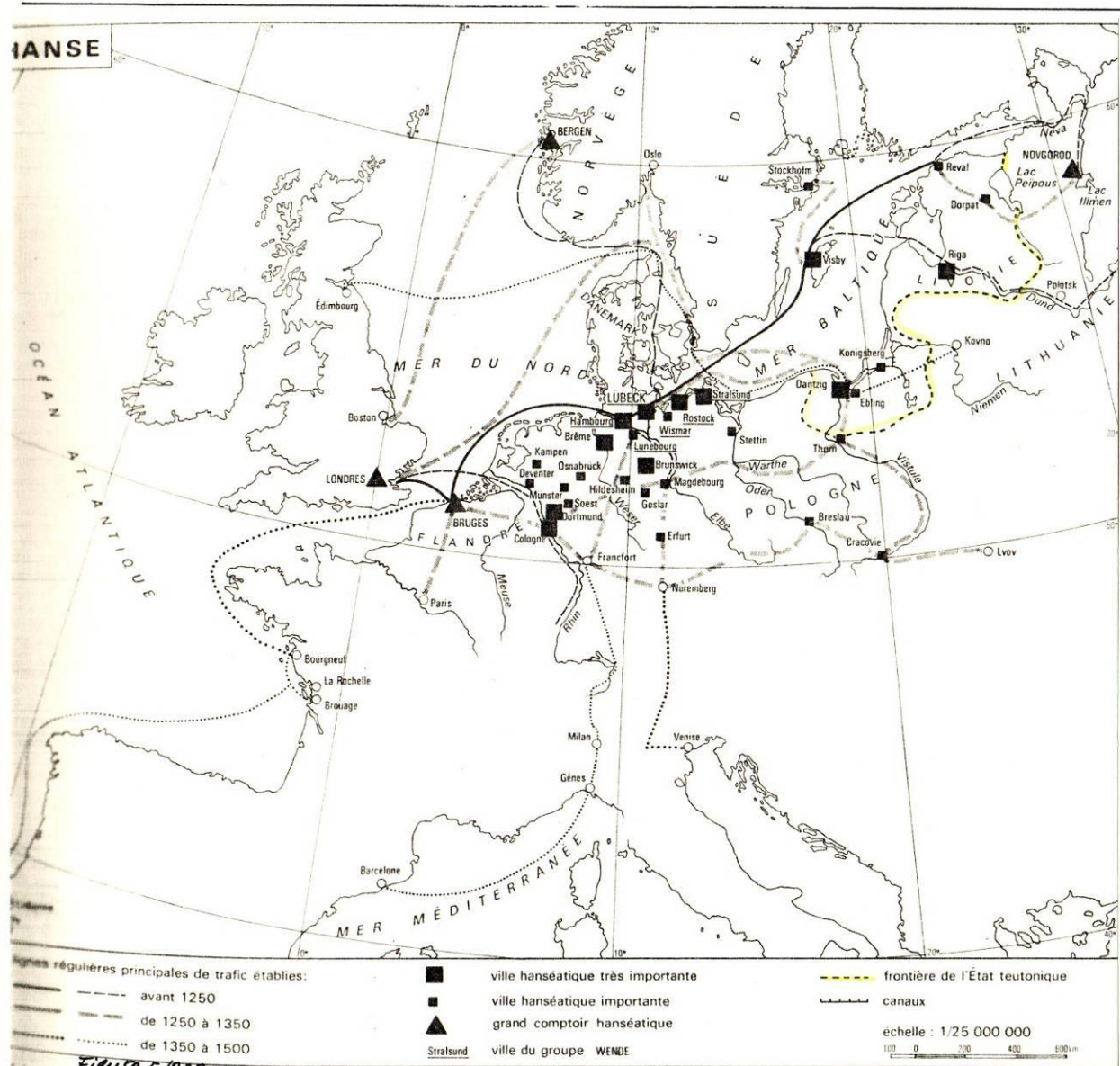


Fig. 5/237 LA VILLE-NEUVE REGULIERE Ph. M. des Plans-Reliefs Paris

Dans le paysage urbain au sud de l'ensemble 1 St-Martin, 5 Halles, 6 Marché, le quartier est réparti en 3 blocs rectangulaires, de largeur analogue, délimités au sud par 39 Nouveau chemin de St-Jacques, 40 Marché aux Fripiers, 41 Rue des Pauvres Filles, et perpendiculairement par quatre parallèles : 35 « Cliestrade », « 36 « Hontstrate », 38 « Zuutstrate », ainsi que 52 Rue de l'Etoile et 53 Rue du Verger où coulait auparavant un embranchement de l'Yperleet allant vers 9 Bassin dit « Scipleet ». Débouchant aussi sur le Marché, 31 « Angwartstrate », 33 Rue Courte de Thourout, 51 Rue de Dixmude.





La Hanse: Association de marchands qui véhicule, du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> s. entre Est et Ouest une première figure de l'Europe. Elle exprime la contribution de nos régions. Des villes de Bruges, Gand, Anvers ont vécu. Non pas dans la violence et l'agression mais plutôt dans l'échange et la pacification dans l'espace Baltique. De Brême à Novgorod, la chaîne des cités hanséatiques est marquée aujourd'hui encore de l'empreinte de la rusticité et de la culture occidentale. A Dantzig, Lübeck, se retrouvent des perspectives qui nous sont familières: la place et l'hôtel de Ville pouvaient être les nôtres.

par Bruges, elle avait pour objet le trafic avec l'Angleterre, notamment l'importation des laines anglaises. Mais la politique de l'« étape » pratiquée par les rois d'Angleterre, rendant obligatoire la concentration des laines exportées en un seul port du continent et favorisant les marchands anglais, entraîna son déclin au XIV<sup>e</sup> siècle.

La hanse des dix-sept villes, autrefois confondue à tort avec la précédente, fut appelée hanse par les historiens (non par les contemporains): elle revêt, avant 1230, la forme d'un groupement très lâche entre marchands drapiers de villes des Pays-Bas et de la France du Nord (villes dont le nombre dépassa, largement, dix-sept), fréquentant les foires de Champagne. Le déclin de celles-ci amena la disparition de l'association.

Enfin, la hanse Teutonique, ou plutôt allemande, est appelée la Hanse: le raccourci est mérité, car « aucune des autres hanses n'atteignit à la signification européenne de celle-ci » (A. Joris). En effet, par sa durée multiséculaire (du XII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, avec un apogée vers la fin du XIV<sup>e</sup>) (Encycl. Univ.).

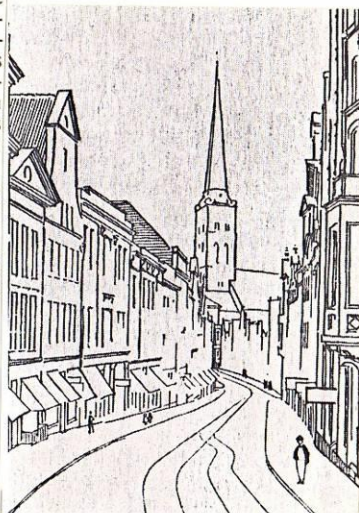


Fig. 5/239.

### CHAPITRE 3: les villes neuves créées.

#### Introduction:

#### 3. VILLES NEUVES CRÉÉES.

Elles sont moins nombreuses en Europe occidentale (qui possédait déjà les villes romaines) que dans l'Europe centrale.

La preuve d'une "création" réside dans la charte de fondation (acte de naissance) - et non dans celles qui accordent des franchises aux villes existantes; dans certains cas, des détails d'urbanisme (Montauban: dimensions des lots, -fondée par comte de Toulouse II44); les noms: non pas "ville neuve" qui qualifie souvent une agglomération ayant reçu certains droits, mais celui de son fondateur (Créon - Amaury de Créon; Libourne - Roger de Leyburn) ou celui d'une ville étrangère marraine (effectivement ou dans la pensée du fondateur). Cette coutume a été reprise par des villes des Etats Unis, etc.

Le plan est souvent révélateur aussi, quand il est d'une géométrie rigoureuse, mais il y a des villes créées sans plan, et certains tracés spontanés, par centre, approchent du plan élaboré, car l'art est souvent une systématisation de la nature.

#### §1. Caractéristiques générales des villes créées et processus de formation.

(L'esprit de système) Les systèmes trouvent leur origine dans un dessin suggéré par la nature, mais l'esprit le popularise et substitue à la souplesse de la vie, l'inflexibilité de la géométrie. "Quand l'homme combine consciemment, il crée d'abord géométriquement" (Van Swaelmen). Ce n'est qu'au XX<sup>e</sup> s. que le créateur conscient s'est affranchi, par un effort de l'intelligence et de l'esprit de finesse, de ces tracés géométriques, pour en combiner consciemment d'autres, plus "sensibles", (tracés paysagers et autres - voir plus loin)

Les deux grandes formes de tracés "créés" sont

1) le damier: le réseau orthogonal à mailles carrées ou rectangulaires, égales ou variées. Il existe depuis la plus haute antiquité; on lui a même attribué une origine religieuse (Voir Grèce, urbanisme millésien; Rome (dérivé du Camp militaire), etc.

Avantages = lotissement aisé; circulation aisée sur voiries droites (temporelles par carrefours...)

Inconvénients: Cheminement maximum dans la direction diagonale; ne conviendrait qu'en pays de plaine, sinon pente très variable, des dunes; orientation optimale difficile (on peut y remédier par des rectangles allongés (plus grande proportion de rues bien orientées) radiales, concentriques et

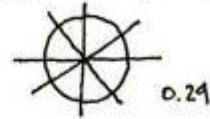
2) le tracé radial concentrique ou rayonnant capulaire.

(Voir exemples de villes - forteresses et de "villes idéales"

Certaines combinaisons de deux sont possibles

Fig. 5/40: Typologie schématique. (Spontané ou créé)

1. Radiale



0.29

2. Concentrique



0.30

3. Radio-Concentrique



0.31.



Fig. 0.32: MIDDELBURG



Venise



Leipzig



Rome

Fig. 0.33: NORDLINGEN (Bavière)



Vienne



Berlin



Florence

4. Damier.

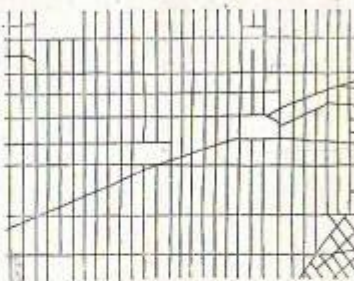
Fig. 0.34 NEW-YORK.



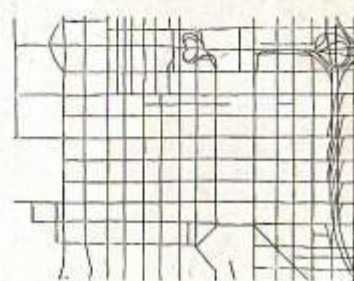
Fig. 0.35: Comparaison de trames urbaines.



Glasgow



New York



Chicago

§2. Exemples

I. les villes neuves créées en France.

peu en Belgique

Bcp. en Europe Centrale

Oqs. en Sud de la France. (Bastides).

Un jour donné, une ville a un acte de naissance, une charte de fondation établie par un seigneur (les Comtes de Toulouse) ou par un roi: Moyen d'augmenter leurs populations leurs revenus

1 pion sur l'échiquier territorial

en France cela est dû:

- 1. rivalité des Comtes de Toulouse et des rois de France (13<sup>es</sup>)
- 2. rivalité franco-Anglaise → Guerre de cent ans.

Déjà en 12<sup>es</sup> France du N. } 2 mondes ≠  
et France du S. }

Au Sud on va essayer de s'amuser des fontions stratégiques pour tenir tête au Nord qui possède la puissance militaire Cordes (1222)

D'autres villes neuves seront créées contre les Anglais qui détiennent Bordeaux -

en général:

- villes petites
- plans très variés, adaptés au terrain
- + tard: les plans seront + géométriques, + réguliers. (fin 13<sup>es</sup>.)
- 1 place publique = accès tangentiels.

En France, c'est dans le Sud que se trouvent la plupart de ces villes, entre Garonne, Pyrénées et Massif central; mais il y en a ailleurs.

Elles ont été créées par la royauté, ou par de très grands seigneurs laïques ou religieux, qui se sont parfois concertés, mais le plus souvent opposés. En France du Sud, par exemple, les "bastides" royales édifiées pour lutter contre la féodalité locale; d'autres bastides pour lutter contre les Anglais (guerre de Cent ans), et réciiproquement; ou à l'occasion de la rivalité des rois et des comtes de Toulouse (aboutissant à la croisade des Albigeois). Les bastides avaient aussi pour but d'accroître la population, de mettre des régions en valeur et d'augmenter ainsi les revenus de leurs promoteurs.

Les tracés sont souvent orthogonaux, mais pas systématiquement; la variété est très grande:

- a) certains plans sont commandés par le terrain (CORDRES, ville de colline (cf page ) construite par le comte de Toulouse; MONTAUBAN (1144) sur un plateau trapézoïdal qui a commandé la forme de l'enceinte ramenant à son tour sur le tracé des rues (Cte de Toulouse); etc.
- b) plans commandés par la route (qui n'a pas donné naissance à la ville); on y trouve souvent une grande voie principale reproduite plusieurs fois en parallèles à la route, forme élémentaire d'urbanisme (cf chap. )

CARCASSONNE créée <sup>par St Louis</sup> pour les réfugiés de la "cité" médiévale au XIII<sup>e</sup> s, a un tracé en damier à îlots carrés et rectangulaires; de même que Saint Denis (Aude), Mirande, etc,

AIGUES MORTES (St Louis) également, mais avec des raffinements, les rues ne sont pas exactement en prolongement pour ne pas être enfilées par le vent.

Les bastides françaises et anglaises en France ne se distinguent pas; car les exécutants sont les mêmes; elles ressemblent à certaines villes neuves du XIV<sup>e</sup> s de l'Europe centrale, de Pilsen à Cracovie. La place publique y joue un rôle important, quand le plan est "élaboré"; limitée par des arcades ou portiques, on y accède le plus souvent par les angles ("cornières de portiques"). Parfois occupée par une halle, mais l'église est rarement en bordure de la place.

fr. fr.

### Les bastides

Le plan de la plupart de nos villes et villages est la conséquence d'une adaptation progressive à des contraintes naturelles apparaissant comme des obstacles dont on épousait la forme: buttes, collines, méandres de rivières ont ainsi dans bien des cas commandé le plan des cités. Dans d'autres cas, c'est spontanément autour d'un édifice considéré comme essentiel — château, église, abbaye — que le groupement s'est opéré, engendrant par là même un certain ordonnancement des voies. Mais il y eut aussi des créations d'ensemble selon un plan rigoureux, dicté par des buts précis: tel est le cas des bastides. Apparues au XII<sup>e</sup> siècle dans une région longtemps disputée entre Français et Anglais, elles eurent à répondre à plusieurs fonctions. Il s'agissait en premier lieu d'affirmer son autorité et sa présence dans des contrées mal contrôlées. Le rassemblement d'un groupe important dans une zone jusqu'alors vierge répondait à ce souci. Mais il fallait aussi tirer de ces colonies urbaines un profit immédiat. Le détachement des terres alentour et leur mise en culture, la création d'un foyer d'activités intenses de commerce et d'artisanat s'exerçant en particulier à travers les marchés et les foires favorisaient l'enrichissement des fondateurs; en échange,

ils promettaient franchises et privilèges aux habitants de la ville nouvelle.

Le plan de ces bastides reste quasiment invariable. Un quadrillage rigoureux, que vient parfois altérer l'adaptation au relief ou à l'hydrographie, fait immédiatement penser à l'organisation militaire des camps romains. Au centre de cet échiquier, la place, avec la halle, lieu du marché et des échanges, bordée par les axes principaux de pénétration de la ville: jouxtant la place ou non loin d'elle, l'église, souvent fortifiée. Ce type d'organisation dénote, outre la logique de la conception, la volonté de contrôler chacun des points de la ville: les îlots étaient parfaitement délimités, leurs habitants faciles à recenser. Dans la plupart des bastides, une ligne d'enceinte vint après coup compléter ce dispositif.

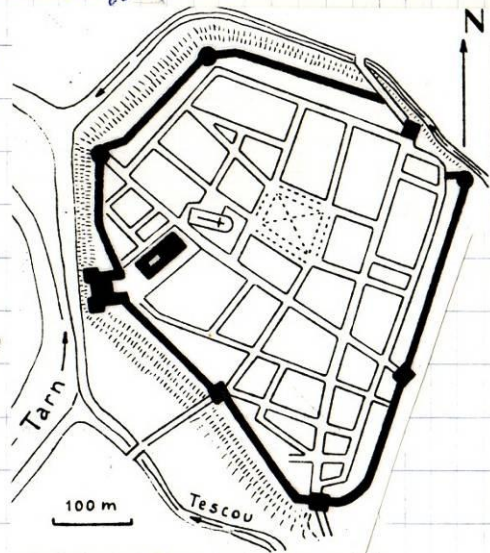
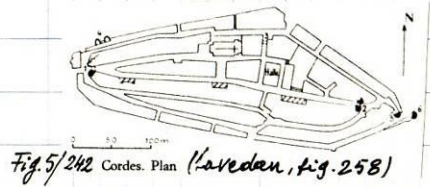
Peu de bastides restent aujourd'hui intactes, mais beaucoup conservent encore la place cernée de ses couverts ou cornières, où s'exerce à l'abri du soleil et de la pluie l'activité commerciale. Quelques andrones, ruelles de trente centimètres de large séparant les maisons, qui recueillaient autant les eaux dégouttant des toits que les débris, subsistent, témoins d'une antique création urbaine qui, si elle n'a pas transmis ses édifices, a du moins légué son plan.

- Place publique typique d'une Bastide (France du S.)
- g<sup>d</sup> surface de surface de la ville
  - forme régulière (+ canés) en tout les franchant délimités
  - accès angulaires ou tangentiels.
  - portiques ouverts (arcades en pierre)
  - sort au marché
  - pas d'église en bordure (rare) - sur une autre place ou ds 1 rue voisine.

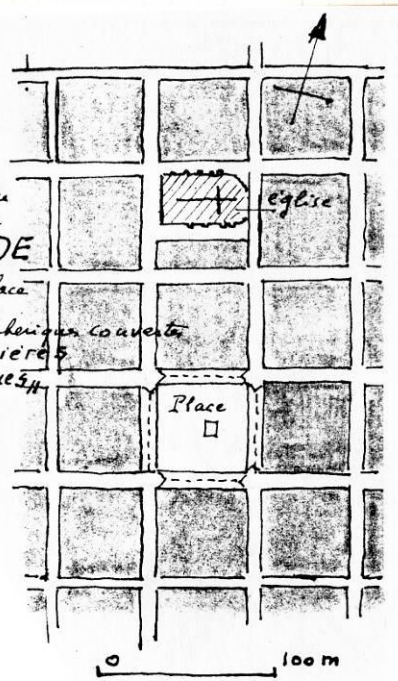
Figure 5/244: Place typique d'une bastide.



1) **CORDES**. fondée en 1222 ds le Tarn. sur une colline abrupte  
 (ville de colline)  
 d'abord habitée au sommet  
 puis les pentes (pluies en pente au fun et le mur)  
 dessin en furieu  
 2 rues en partie haute  
 entre elles : la place de la Halle.  
 puis 2 rues + brues.  
 adaptation à un terrain difficile.

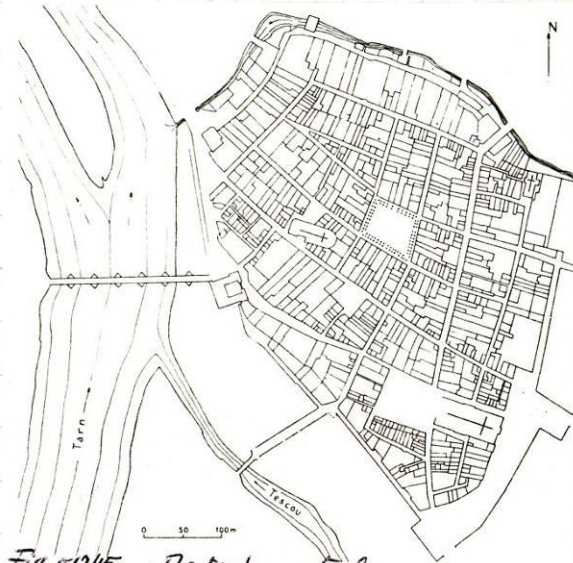


2) Montauban : sur un plateau trapézoïdal  
 d'où la forme du contour  
 d'où la forme des rues

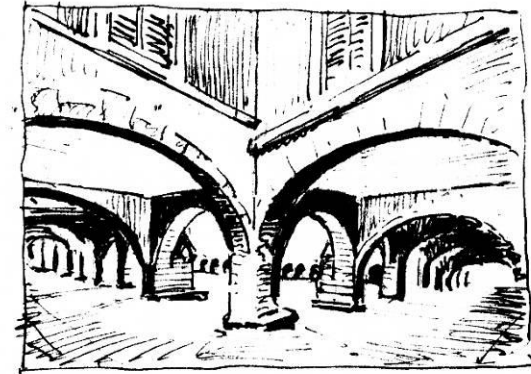


3) **MIRANDE**

avec la place à arcades  
 (rue périphérique couverte avec "cornières"  
 de portiques)



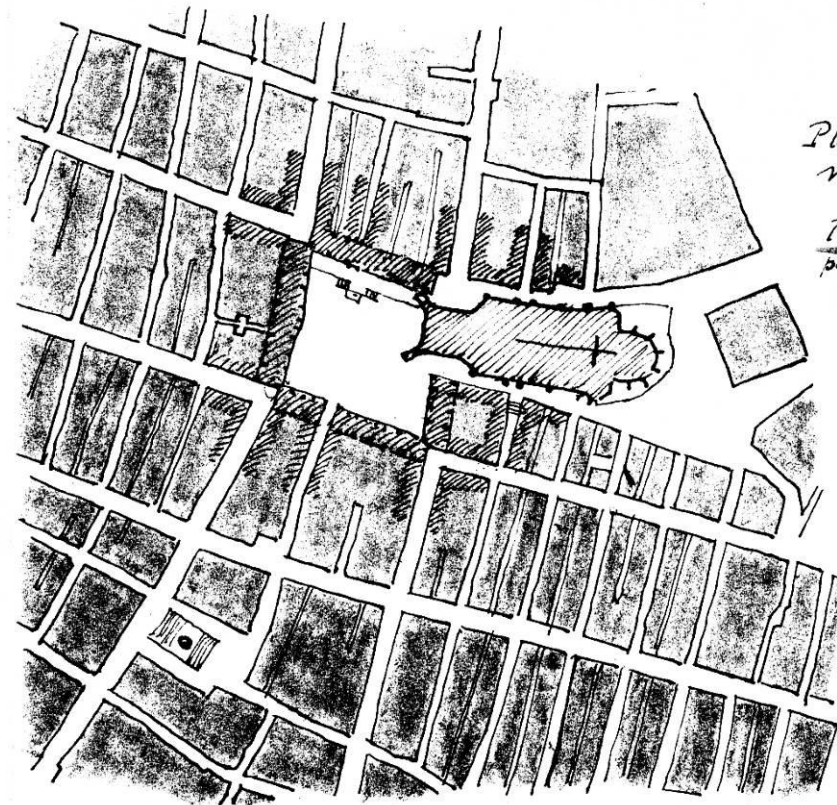
4)



VILLE-FRANCHE DE ROUERQUE

fondée en 1252 (?)  
 rempart au XIV<sup>e</sup> s ; achèvement XV<sup>e</sup>

Fig. 5/246  
 une des  
 "Cornières" de la place à arcades,  
 vue de l'angle de rue périphérique



Plan en échiquier,  
 mais avec soufle.

Plots souvent traversés  
 par une rue longitudinale.  
 Séparent les maisons.

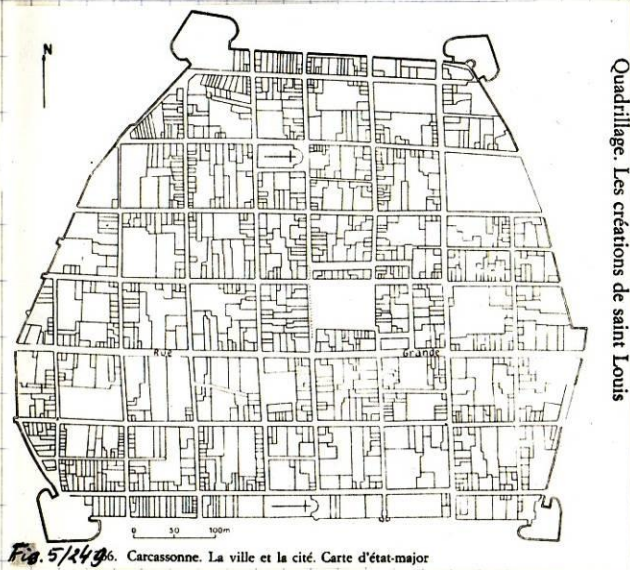
Site actuel union  
 de la place et abords.

1/2000

Fig. 5/247 Place Notre-Dame - Villefranche de Rouergue - France

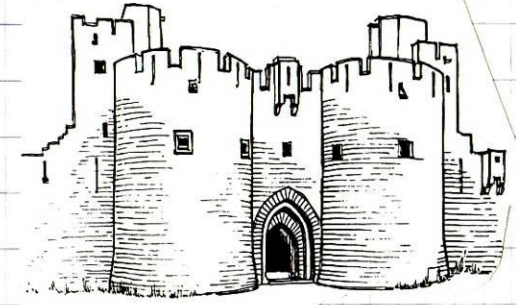
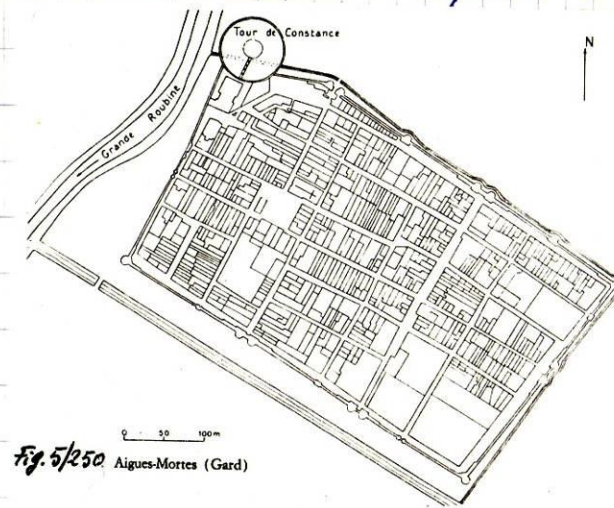
Construite en 1256, la bastide de Villefranche-de-Rouergue a conservé de façon exemplaire son aspect médiéval ainsi que l'animation traditionnelle de sa place centrale le jour du marché. Suivant une caractéristique médiévale, cette place est entièrement fermée au-dessus du rez-de-chaussée. L'accès et la circulation se font par des arcades qui se rejoignent aux angles.

Carcassonne : (vallée de l'Aude).  
 vint doubler au 13<sup>o</sup> s. l'antique cité  
 la nouvelle ville, fondée par S<sup>t</sup> Louis est reconstr. au XV<sup>o</sup> s.  
 après 1 milondie.  
 Contour pentagonal  
 îlots rectangles sauf une rampée N-S.



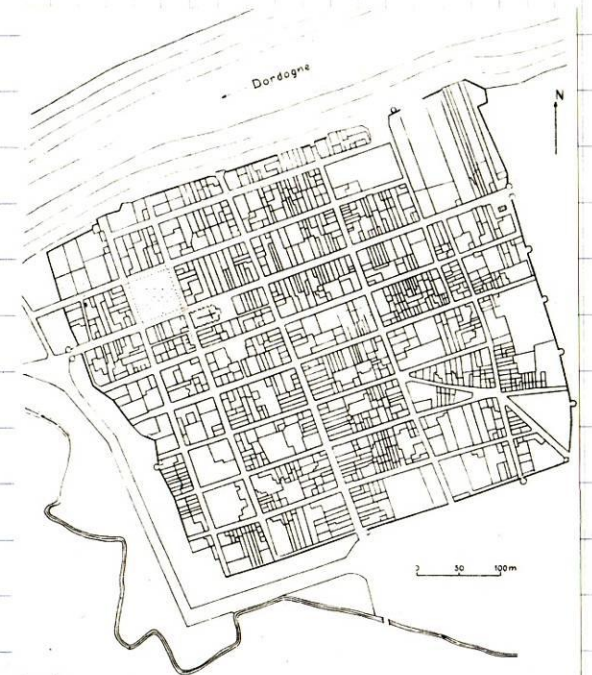
AIGUES-MORTES.

Avec un quadrillage  
 adaptation au site plat et au climat (vents violents)  
 rectangle percé de 6 portes 2 sur le long côté  
 1 sur le petit  
 peu Pas d'artère rectiligne, pas d'enfilade pour le vent



**Fig. 5/251** Aigues-Mortes Porte de la Rauze (13<sup>o</sup> s.)

la place est telle que pas d'axe N-S en face



II. En Belgique:  
1) Nieuport  
(Larousse p. 115)

Avec <sup>biene, Duc, Roi St Guibert</sup> Orléans, une des rares "villes neuves créées" en Belgique.

Nous sommes peuples, en villes romaines, riches en villes d'accession (châteaux, monastères) peu de villes "ex-nihilo"

Nieuport: (embouchure de l'Yser).

1163: charte accordée aux habitants par Philippe d'Alsace

1383: détruite par les Gandais

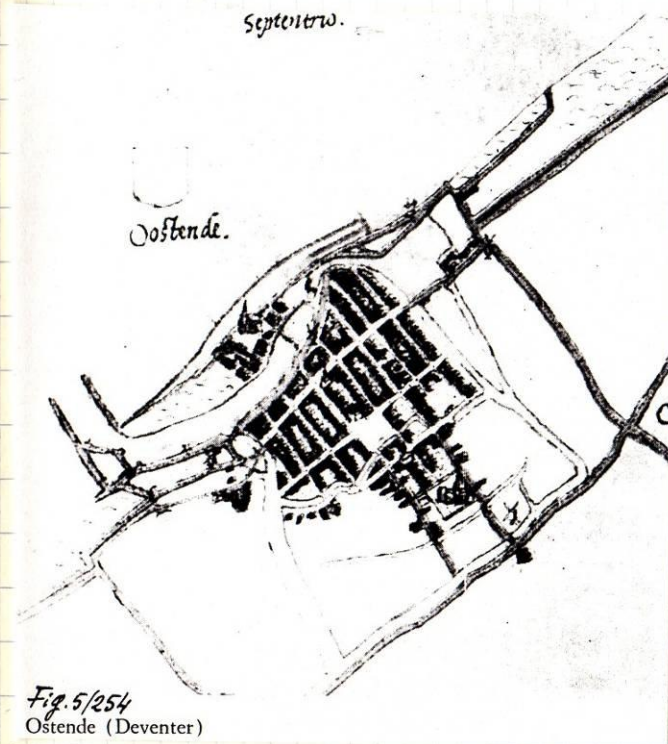
1385: Reconstituée sur un plan nouveau et RÉGULIER.

4 rangées // d'îlots. ≠

1 place publique par îlot amputé (donc nous doute pas précoce ou en tout cas n'a pas joué rôle dans l'établissement du plan)

14<sup>es</sup>: Heffroy et Belle

2) Ostende:



III. En Italie  
1. VENISE.

### a. HISTORIQUE

Dès l'antiquité (181 avant J.C.), les Vénètes (tribu de la Gaule).

repoussés par les Romains, s'établissent sur l'adriatique. L'histoire de Venise ne débute, elle, que vers le VI<sup>ème</sup> siècle de notre ère.

Selon le témoignage de Cassiodore, les îles de la lagune n'accueillaient que quelques installations de pêcheurs. Entre le VI<sup>ème</sup> et le VII<sup>ème</sup> siècle, sous la poussée des invasions barbares, les populations de

l'arrière-pays cherchèrent refuge le long des côtes et sur les îles de la lagune; elles s'établirent dans différents centres qui étaient fédérés à

l'origine et dépendaient de l'exarque byzantin de Ravenne. Dans le courant du VIII<sup>ème</sup> siècle, le centre politique fut transféré à Malamocco, puis

en 810 on l'installa définitivement sur les îles du Rialto. L'agglomération urbaine antérieure commença alors à y prendre la forme d'une véritable

cité. L'hégémonie vénitienne sur les terres de la lagune se consolidait cependant grâce à l'acquisition d'une suprématie également religieuse.

En 828, Venise, avec la solennelle translation des reliques de Saint Marc, transportées depuis Alexandrie et déposées dans la chapelle ducale, naît

la légende selon laquelle l'évangéliste, durant son voyage d'Aquila à Rome, aurait vu en songe un ange lui annoncer que les îles de la lagune

seraient le lieu de sa sépulture définitive. Saint Marc remplaça ainsi le saint byzantin, Saint Théodore, comme protecteur prédestiné de la cité, et il

devint rapidement le symbole même de Venise, de son indépendance, de sa puissance.

Au 1<sup>er</sup> millénaire, la place San Marco était comprise entre la façade de l'église et un canal aujourd'hui disparu. Le campanile, lui, était une tour militaire ou un phare. Suite au violent incendie du XII<sup>ème</sup> siècle, la région fut réduite en ruines. Avec l'apparition des communes et l'avènement des seigneuries, la ville commence à renaître.

A partir du début du XV<sup>ème</sup> siècle, la Venétie s'identifie avec sa partie la plus en vue: La République de Venise; c'est une période d'unité politique qui ne s'achèvera qu'avec la décadence du XVIII<sup>ème</sup> siècle. D'autre part, l'autonomie politique, rapidement atteinte par Venise et ses relations culturelles et économiques avec le milieu de Constantinople, ont une conséquence artistique remarquable avec la basilique de Saint Marc. Le XIV<sup>ème</sup> siècle est une époque de grande fermentation artistique, les nouveautés gothiques en architecture se répandent surtout à Venise.

Fig. 5/254: Pont et Ruelle du Paradis (Venise) - Bel exemple d'urbanisme médiéval italien



-160-

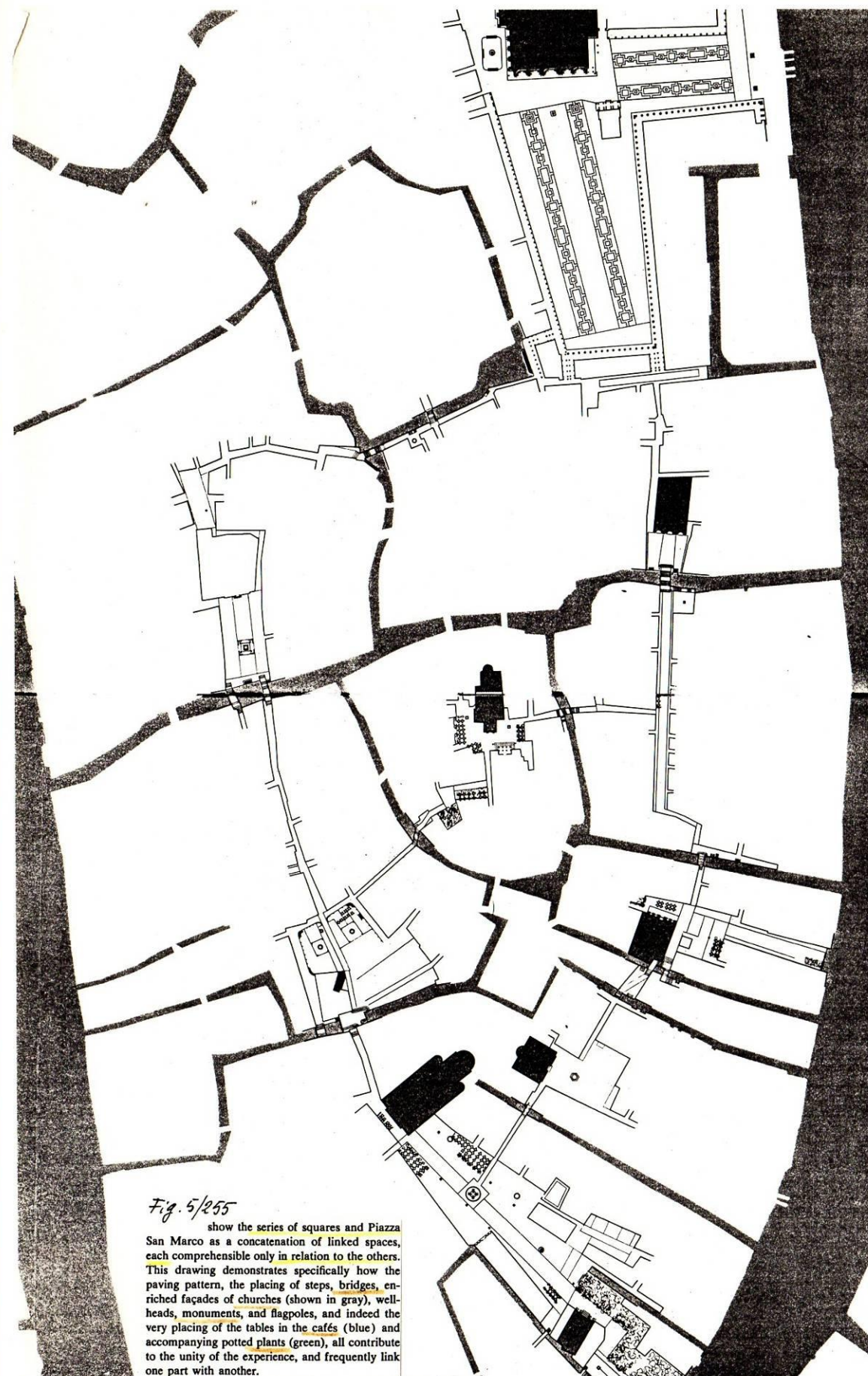


Fig. 5/255

show the series of squares and Piazza San Marco as a concatenation of linked spaces, each comprehensible only in relation to the others. This drawing demonstrates specifically how the paving pattern, the placing of steps, bridges, enriched façades of churches (shown in gray), well-heads, monuments, and flagpoles, and indeed the very placing of the tables in the cafés (blue) and accompanying potted plants (green), all contribute to the unity of the experience, and frequently link one part with another.

-161-

## 6. PIAZZA SAN MARCO

C'est ici que se déroulait et que se déroule toujours la vie politique, sociale et religieuse de la ville et c'est ici que se synthétise, en un cadre harmonieux, l'écho de tous les événements dont la glorieuse République fut la protagoniste.

A l'origine, le site de la Piazza San Marco était un jardin du monastère de San Zaccaria. Au temps de la construction de la première basilique, il prit le nom de Piazza, mais sa forme actuelle ne remonte pas au-delà de l'époque du XII<sup>ème</sup> siècle; on comble alors le canal qui la traversait et on commence à bâtir les édifices à portique qui l'entourent.

La piazza de forme trapézoïdale mesure 175,5 mètres de longueur, 83 mètres de largeur du côté de la basilique et 57 mètres de côté opposé. Le dallage en trachyte à bâdes blanches a été réalisé par l'architecte Andréa Tirali en 1723.

Au nord les Procuratie Vecchie de P. Lombardo ont fourni le modèle (1181): 3 étages + rez (portique continu). Elles furent construites pour abriter les résidences et services des administrateurs de la basilique.

Au sud, Scamozzi a répété le motif aux Procuratie Nuove (1584 - 2 étages sur galeries).

Au fond, la place est fermée par la Fabbrica Nuova, appelée aussi Aile Napoléonienne, puisque c'est l'Empereur qui la fit édifier en 1807 à l'emplacement de l'église S. Gimignano. A l'extrémité orientale des Procuratie vecchie, la torre dell' Orologio est une élégante construction de la Renaissance 1496/1499 due à Mauro Codussi et célèbre par les Mori, les deux personnages en bronze qui frappent les heures. (ces puissantes statues doivent leur nom à la partie noirâtre qu'elles ont acquise avec le temps).

Sous la tour, une arcade donne accès à la calle (rue) la plus célèbre de Venise: Celle des Mercerie.

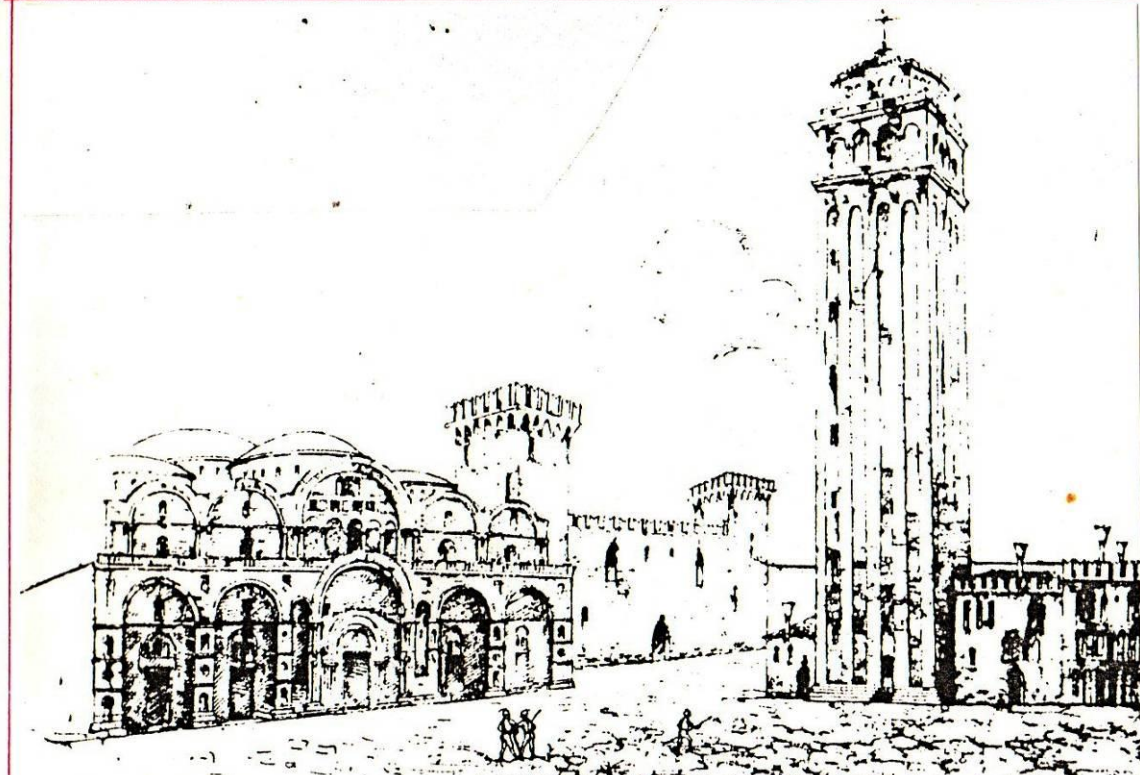


Fig. 5/256 : Place St Marc milieu XV<sup>e</sup> s. - le Palais des Doges et environs Antifio.

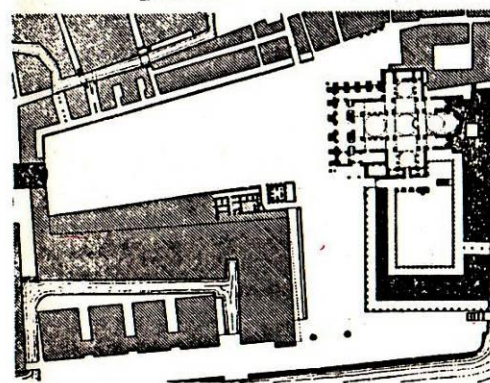
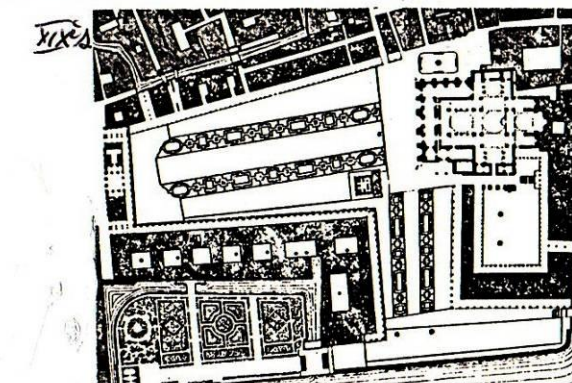
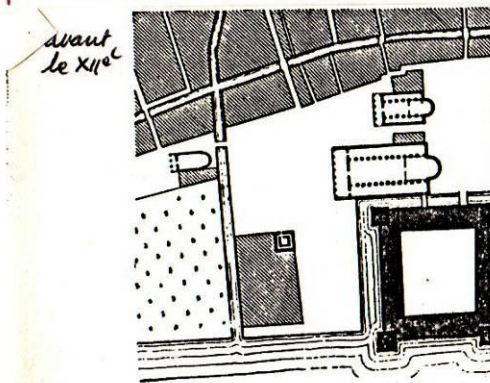


Fig. 5/257  
Evolution de la place St Marc.

The evolution of the form of Piazza San Marco itself is shown in the three plans to the left, demonstrating that the space design over this period was a self-conscious process and was the result of a long series of "agonizing decisions" constantly aimed at perfecting the squares. The transformation between drawings two and three, in which the whole south wall of the square has been torn down and replaced a few feet farther south (thus disengaging the old campanile from the buildings at its base and allowing it to rise free from the space around it), shows the degree to which public action was geared to purely aesthetic ends.

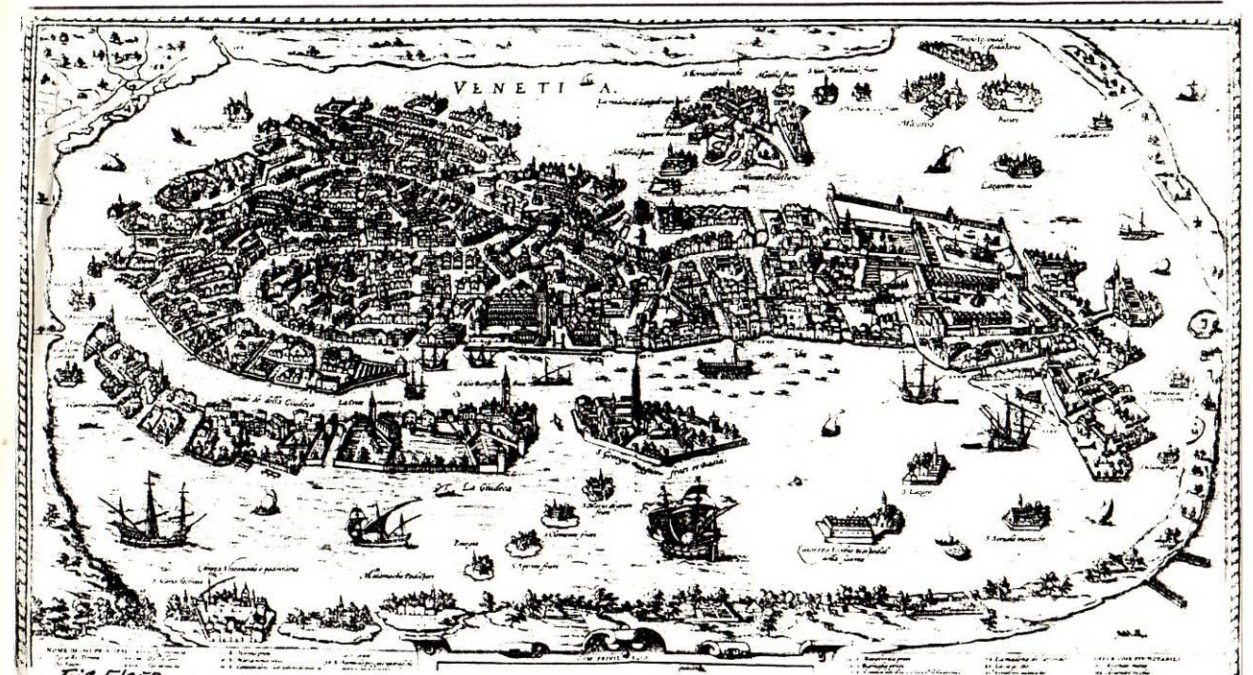
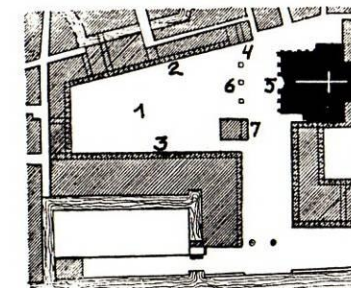


Fig. 5/25B  
Venise, d'après Braun



5/259 Venise (Etat actuel)  
Piazza et piazzetta San Marco

1. Piazza
2. Procuratie Vecchie
3. Procuratie nuove
4. Torre dell' Orologio
5. Basilique San Marco
6. Trois mâts en bronze
7. Campanile.

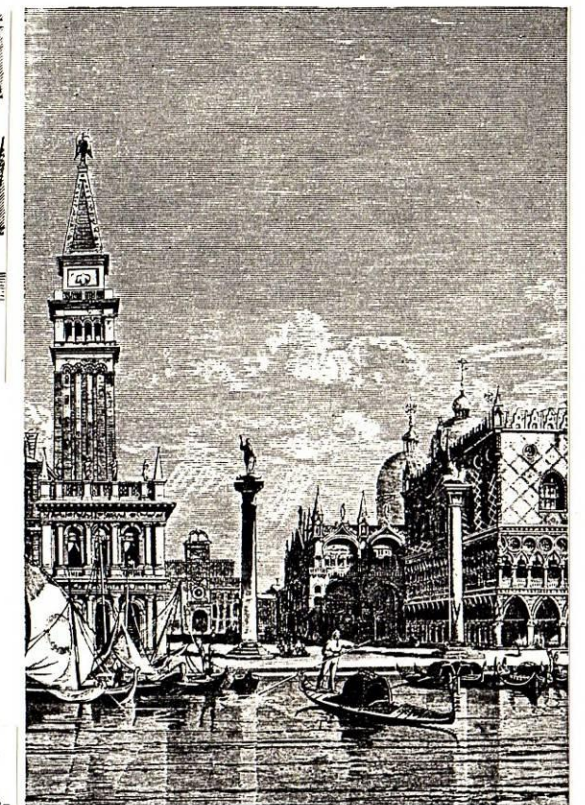


Fig. 5/260 VENISE : La Piazzetta.

### Piazza San Marco - Venise - Italie

La place San Marco, par laquelle l'on entend conventionnellement l'espace qui s'étend devant la Basilique, n'est qu'un élément d'un système plus vaste d'environnements urbains qui se fondent réciproquement dans un parfait équilibre : la place, définie par la succession d'arcades des „Procuratie Vecchie” et „Nuove” qui, suivant la perspective, divergent vers la Basilique, s'insinue en effet, à travers le Campanile qui sert de jonction, sur la Piazzetta, laquelle, à son tour, se prolonge entre le Palais des Doges et la Libreria Vecchia de Sansovino jusqu'au „molo”, s'ouvrant sur le Bassin que l'on peut entrevoir des deux colonnes de Marc et de Théodore, la Piazzetta donne à son tour accès à la vaste cour du Palais.